This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 08248741 8

FÊTES
ET
COURTISANES
DE LA GRÈCE.
TOME III.

(Chaussard)
B V F
11491

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Carnochan del. Mixelle

La première nuit d'hyménée. p. 47.

FÊTES

ET

COURTISANES

DE LA GRÈCE;

SUPPLÉMENT AUX VOYAGES

D'ANACHARSIS ET D'ANTENOR;

COMPRENANT

1°. La Chronique Religieuse des anciens Grecs, Tableau de leurs Mœurs publiques; 2°. La Chronique qu'aucuns nommeront scandaleuse, Tableau de leurs Mœurs privées;

Enrichi d'un Almanach athénien; de la Description des Danses grecques; de Chants anacréontiques, musique de MÉHUL; et de Gravures d'après l'autorité antique, sur les Dessins de GARNERAY, Elève de DAVID.

« On trouve presque par-tout l'extrême folie jointe à un peu de » sagesse dans les loix, dans les cultes, dans les usages ».

VOLT. Mœurs des Nations, Disc. préliminaire.

TOME TROISIÈME.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n° 20.
MONGIE l'aîné, Lib., Galerie de bois, n° 224;
DESENNE, Libraire, Galerie de pierres;
} Palais du Tribunat.

AN IX. — 1801.

FÊTES
ET
COURTISANES
DE LA GRÈCE.

SECONDE PARTIE.

FÊTES POLITIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

FÊTES DES HÉROS DE LA FABLE.

A Achille. — A Ajax. — A Éaque. — A Alcatoüs. — A Amphiaraüs. — A Adraste. — A Androgée. — A Néoptolème, fils d'Achille. — A divers Héros. — A Conidas. — A Thésée.

A ACHILLE,
FILS DE THÉTIS ET DE PÉLÉE.

Fête lacédémonienne.

C'était aux plus courageux des Grecs qu'il appartenait de célébrer ainsi le héros, dont le nom est devenu celui de la valeur même.

[1] Pausan. Lacon. Scol. Apoll. l. IV.

Les anciens lui consacrèrent une île [1]. Elle reçut le nom d'*Achillée*, ou de l'île fortunée [2]. C'est là que l'imagination des poètes plaçait dans un nouvel élysée les manes du héros. Là revivent, disent-ils, Hélène, les deux Ajax, Diomède, Patrocle, Antiloque et Achille. Là, au centre des déserts, s'élève le temple du héros. On y voit le tombeau qui renferme ses cendres (*a*). Ces antiquités subsistaient, dit-on, du temps d'Ammien Marcellin [3].

A AJAX [4],

FILS DE TÉLAMON ET DE PÉRIBÉE.

Ajax est immortalisé par les vers d'Homère, de Sophocle et d'Ovide.

Les Grecs lui dressèrent un tombeau superbe au promontoire de Rhétée.

[1] Du Pont-Euxin, vers l'embouchure du Danube, à l'opposite de celle du Borysthène.

[2] Pausan. Strab. Ptolem. Pomp.-Mela. Pline, l. IV. Mém. de l'acad. des inscr. t. XIV.

[3] De nos jours, le citoyen Chevalier a découvert le tombeau d'Achille dans la Troade.

[4] Hom. iliad. Sophocl. Plut. Strab. p. 394. Pausan. p. 79. Ovid. métam. l. XIII. Mém. de l'acad. des inscr. t. IX, p. 14, 222; t. XIII, p. 352; t. XVI, p. 123, 124; t. XVII, p. 50.

Une tradition fabuleuse, mais poétique, rapporte qu'Ulysse ayant fait naufrage et perdu les armes d'Achille, ces armes furent reportées par les flots aux pieds du tombeau d'Ajax [1].

Athènes donna son nom à une tribu, et l'honora par un culte public [2]. Dans ces fêtes la piété, ou plutôt l'enthousiasme pour la vertu guerrière, dressait une magnifique estrade, sur laquelle on étalait tout le luxe, toute la pompe des armes. Cet hommage était digne d'un peuple qui sut les manier avec tant de gloire pour la défense de sa liberté.

ÉAQUE [3],

AÏEUL DE TEUCER.

FÊTE à Égine.

Jeux, combats. Le vainqueur dépose sa couronne dans le temple d'Éaque.

Une sécheresse dévorante avait frappé, dit-on, les plaines de la Grèce : tout périssait. Le malheur et la crainte font les superstitieux. On invoque le neveu de Jupiter, l'aïeul de Teu-

[1] Fragment de Ptolémée-Éphestion, conservé par Photius.

[2] Hésych. Scol. Pindar. ném. od. II. Démosth.

[3] *Aiakeia.* Pind. od. XIII. olymp.; od. V. néméon. Pausan. in Corinth, Isocr. in Evagor. Hésych.

cer. La nature agit : le fléau cesse. On regarde Éaque comme un génie sauveur : la Grèce entière lui dresse des autels.

Son temple s'élève dans le lieu le plus apparent de la cité. Le plan est carré. Une colonnade de marbre blanc règne à l'entour.

A ALCATOÜS[1],

FILS DE PÉLOPS, QUI TUA LE LION DE CYTHÉRON.

FÊTE à Mégare.

On honore sa mémoire par des jeux et des combats.

A AMPHIARAÜS[2],

DEVIN, FILS D'OÏCLÈS.

FÊTE chez les Oropiens.

Les premiers ils divinisèrent Amphiaraüs, dont le culte fut ensuite reconnu dans toute la Grèce ; les premiers ils lui élevèrent un temple et une statue de marbre blanc.

Ce temple fut célèbre par les oracles et par

[1] Pausan. Attt. Scol. Pindar. néméon. od. VII. Montfaucon, t. II, p. 208.

[2] Scol. Pind. olymp. od. VII. Esch. Pausan. Att. Hom. odyss. l. XV. Diod. Sic. Strab. Plut. Plin. l. VII. Stace. Mém. de l'acad. des inscript. t. V, p. 29 ; t. VII, p. 217 ; t. IX, p. 76 ; t. XVII, p. 50. Philostr.

les prodiges que les hiérophantes y présentèrent à la crédulité (*b*). Rien n'est plus piquant que le rapprochement établi par Celse entre les miracles du Christ et ceux d'Amphiaraüs.

A ADRASTE[1],

FILS DE TALAÜS ET DE LYSIANASSE,

et l'un des sept chefs devant Thèbes.

FÊTE à Sicyone.

Il institua les jeux pythiens en l'honneur d'Apollon, et les jeux néméens.

Était-ce sa piété, était-ce sa valeur (*c*) que l'on récompensa en lui érigeant des autels?

A ANDROGÉE[2],

FILS DE MINOS.

In foribus lethum Androgeo : tum pendere pœnas
Cecropidæ jussi (miserum) septena quotannis
Corpora natorum : stat ductis sortibus urna.

VIRG.

DU temps de Pausanias on voyait dans l'Attique, vers le port de Phalère, un autel con-

[1] *Adrasteia.* Hérodot. l. I. Eschyl. Stace. Mém. de l'acad. des inscr. t. XVI, p. 60; t. XXI, p. 127.

[2] *Androgeia.* Hésych. Plut. Diod. Sic. Pausan. Suid. Virg. æneid. l. VI, v. 20.

sacré à Androgée, avec cette inscription : *Au héros.*

Les Athéniens, par lesquels il fut, dit-on, lâchement assassiné (*d*), célèbrent en son honneur des jeux funèbres dans le Céramique.

A NÉOPTOLÈME,

FILS D'ACHILLE[1].

FÊTE à Delphes.

J'emprunte la description qu'Héliodore a tracée dans le roman célèbre des aventures de Théagène et de Chariclée.

« Le jour de la cérémonie est arrivé : les Thessaliens se rendent en ordre sur la place où s'élève le tombeau de Néoptolème.

» On voit paraître cent adolescens vêtus d'habits rustiques, l'épaule droite et le bras nus, portant dans une main la hache, et de l'autre traînant un taureau noir, dont les cornes sont dorées et ornées de guirlandes.

» A leur suite marche la foule des victimes que conduisent des joueurs de flûte.

» Deux chœurs de vierges s'avancent : leur chevelure flotte abandonnée aux vents, et leur tête nue soutient des corbeilles remplies de fleurs, de fruits et de parfums.

[1] Pausan. Phocic. Héliod. hist. éthiop. l. III.

» Ce chœur forme des pas mesurés au son des hymnes divisés en strophes que l'on chante alternativement, et consacrés à la mémoire de Thétis, de Pélée, d'Achille et de Néoptolème.

» La marche est fermée par deux bandes de cavaliers montés sur des chevaux superbes. Ils étalent le luxe et la magnificence. Au milieu d'eux paraît Théagène revêtu d'un long manteau de pourpre, rehaussé d'une broderie d'or où l'art a dessiné le combat des centaures et des lapithes. Ce manteau est attaché par une agrafe d'ambre, sur laquelle est gravée l'image de la redoutable Pallas. La grâce et la noblesse des traits de ce jeune héros effacent ces vains ornemens, et, au milieu de la pompe qui brille de tous côtés, il attire et fixe tous les regards.

» On vit bientôt arriver la prêtresse de Diane, la modeste Chariclée. Elle est montée sur un char traîné par deux taureaux blancs : sa robe est de pourpre, rayonnante d'or. Sur les bords de son vêtement rampent deux serpens imités par l'art, et dont les nœuds entrelacés viennent se réunir au-dessous de son sein. La tête de la prêtresse est couronnée de lauriers ; sa main droite est armée d'un flambeau qui doit embraser le bûcher sacré.

» En la voyant paraître l'admiration se change en silence : les regards errent alternativement sur Théagène et sur Chariclée ; tous les hommes préfèrent Chariclée, toutes les femmes Théagène.

» Cependant les victimes sont rangées en cercle autour de l'autel et du tombeau de Néoptolème. On donne un premier signal, et les victimes tombent sous les coups des sacrificateurs ; au second signal, elles sont déposées sur l'autel ; au troisième, Théagène descend de cheval, et s'avance pour recevoir le flambeau des mains de la prêtresse : leurs regards se rencontrèrent, et leurs cœurs troublés s'entendirent.....

» Le bûcher s'allume : les instrumens retentissent, et les danses commencent. La scène est occupée par des mimes et par des Thessaliens, qui, armés d'épées et de boucliers, dansent la pyrrhique.

» On s'assied à table : avant de la quitter, Théagène remplit une coupe, qu'il épanche en l'honneur du père de Chariclée.

» Le jour disparaissait ; et la Nuit, impatiente d'assister à ces solennités, avait déjà étendu ses sombres voiles sur le front des montagnes..... »

A DIVERS HÉROS.

On compte encore plusieurs fêtes, dont les détails ne nous sont point parvenus.

A la mémoire de Jason et des argonautes [1];

A Démophon [2];

A Ménélas [3];

A Paralos, héros [4]; son nom a été donné à un vaisseau athénien.

Les combats à l'imitation de celui de Prétus et d'Acrisius [5];

A Diomos, héros [6];

A Lycurgue, vainqueur d'Ereuthalion [7];

A Protésilas [8];

A Tlépolème [9];

A Euryclès [10].

[1] *Etaïridia;* et, selon d'autres, à Jupiter compagnon. Athén. l. XIII. — C'est une fête solaire.

[2] *Ballêtis.*

[3] *Nunclaia.* Athenag. in leg. Isocr. Pausan. Lacon.

[4] *Paralia.* Eusthat. ad odyss.

[5] *Daulis.* Hésych.

[6] *Diomeia;* selon d'autres, à Jupiter Dioméien. Eusthat. ad iliad. Etymolog. aut.

[7] *Môleia.* Scol. Apollon. argon. ad vers. 164.

[8] *Protesilaia.* Jeux et combats chez les Thessaliens. Scol. Pind. isthm. od. I.

[9] *Tlépolemeia.* Fête rhodienne. *Voyez* la FÊTE DU SOLEIL.

[10] Inscript. vet.

Je me presse d'arriver à des fêtes plus importantes.

A CONIDAS[1].

CONIDAS fut, selon la fable, l'instituteur de Thésée.

La veille de la fête de ce héros, on immole au sage instituteur un belier. De-là ce proverbe : *Le belier a payé l'éducation.*

Quoique cette fête occupe un autre ordre dans le système scientifique, cependant nous l'avons classé dans celui-ci. Ce témoignage public d'une solennelle reconnaissance rendu aux bienfaits de l'éducation, présentait à la fois un grand intérêt et une grande leçon.

A THÉSÉE[2],

QUI RÉUNIT LES PEUPLES DE L'ATTIQUE.

JEUX, combats, sacrifices, festins donnés aux pauvres.

Voyez PANATHÉNÉES : LA RÉUNION.

[1] *Conideia.* Plut. in Thes. — Fête solaire, selon Court de Gébelin.

[2] Fable solaire. *Theseia, Sunoikia.* Aulugelle, l. XV, c. XX. Hésych. Aristoph. Plut. Suid.

CHAPITRE II.

FÊTES PUBLIQUES ET MILITAIRES; ET DE QUELQUES INSTITUTIONS BIZARRES.

La Réunion. — Fêtes d'Union, ou Fédération de la Grèce. — Cérémonie militaire; Lustration de l'Armée. — A la Victoire. — Châtiment du Célibataire. — La Gymnopédie; les Danses nues.

LA RÉUNION[1].

THÉSÉE, parvenu à la souveraineté, ôta aux différentes peuplades de l'Attique leurs assemblées, leurs magistrats, et les ramena sous les loix du magistrat unique (*e*), et du conseil suprême d'une seule ville [2].

De-là une fête annuelle et générale consacrée à Minerve.

Voyez PANATHÉNÉES.

FÊTES D'UNION,

OU FÉDÉRATION DE LA GRÈCE.

TEL est le caractère de la fête générale de l'Ionie [3].

[1] *Synoikia.*

[2] Thucyd. l. II. Stephan.

[3] *Panionia.* Diod. Sic. l. XV.

La solennité est semblable à celle des panathénées. Sept villes célèbrent par des sacrifices leur confédération. On sacrifie à Neptune avec pompe et suivant le rite antique, près de Mycale, dans un lieu désert.

Telle était encore la fête générale de la Béotie [1], célébrée devant Coronée et dans le temple de Minerve Itône.

Il faut rapporter à cette classe de fêtes ces jeux brillans, ces solennités imposantes, qui réunissaient les différens peuples de la Grèce.

Ces institutions appartenaient dans le principe au système religieux où nous les avons placées; mais, par suite, elles firent partie du système politique.

Un homme de lettres à qui j'avais confié le secret de mon ouvrage, et qui se hâta de publier avant moi un croquis informe [2], fait à ce sujet deux remarques très-justes. «Ce n'est que dans ces fêtes, dit-il, où le peuple exerce sa souveraineté et sa toute-puissance; ce n'est que là

[1] *Panbœotia.* Strabon, l. IX. Polyb. hist. Pausan. Bœotic. Stat. thebaid. l. II.

[2] Souveraineté des peuples dans leurs fêtes publiques; brochure publiée chez Prudhomme, à Paris an VI.

qu'il se montre dans son véritable éclat. D'anciens philosophes vantaient beaucoup le concert harmonieux des corps célestes. L'unanimité de toute une nation qui a le sentiment de sa force et assez de lumières pour la bien diriger, est bien plus sublime encore. ....

» On a été à même d'observer que le peuple rassemblé a tellement le sentiment de sa force et de sa souveraineté, que plusieurs révolutions politiques ont commencé dans des fêtes. Dans plus d'une, le peuple s'est fait justice lui-même, a secoué le joug, a chassé ou puni ses tyrans.

» Cette observation n'avait point échappé aux rois. En France, les fêtes populaires étaient rares; la cour n'en donnait que pour elle; la nation ne les voyait que de loin et ne s'en apercevait que par les embarras qu'elles lui causaient ».

CÉRÉMONIE MILITAIRE;

LUSTRATION DE L'ARMÉE.

Fête macédonienne.

Elle a lieu le huitième jour du mois xantique [1].

[1] *Xantica.* Hésych.

On partage en deux les membres de la victime. On place, à droite du chemin, la tête, les parties supérieures et les entrailles; le reste est posé sur la gauche. Les troupes défilent entre ces deux parts. Au premier rang, on porte les armures des rois macédoniens; le roi paraît ensuite. Derrière lui sont ses enfans; près de lui marchent les gardes de sa personne : le reste de l'armée se développe. Après la lustration, l'armée s'ébranle, se divise et donne le simulacre d'un combat [1].

A LA VICTOIRE [2].

Bellorum exuviæ, truncis affixa trophæis
Lorica, et fractâ de casside Buccula pendens,
Et curtum temone jugum, victœque triremis
Aplustre, et summo tristis captivus in arcu
Humanis majora bonis creduntur : ad hoc se
Romanus, Graiusque et barbarus induperator
Brexit. Causas discriminis atque laboris
Inde habuit : tantò major famæ sitis est quàm
Virtutis. Quis enim virtutem amplectitur ipsam?

JUVÉNAL.

Tout ce que l'ivresse d'un succès souvent inespéré, tout ce que l'orgueil exalté et la

[1] Tite-Live, l. XL. Curtius.

[2] Denys d'Halicarn. l. III. Polyæn. l. v. Andocid. Herodian. Cydon. de contempl. mort. Heliodor. l. IX. Demosth. Ælian. Eusthat. de amor. Ismen. l. X et XI.

plus grande des passions, celle de la gloire, peuvent inspirer, tout ce que l'enthousiasme peut exécuter, tout ce que les arts qu'il réveille peuvent peindre et chanter, tout ce qu'une multitude sans frein, qui passe de la crainte extrême à l'extrême sécurité, peut éprouver de sentimens rapides, désordonnés et tumultueux, se retrouve dans une fête de la Victoire. Le prêtre fait fumer l'encens, il pare de festons les colonnes du temple, il semble crier au peuple : Adorez le dieu dont je suis le ministre, adorez le héros dont je suis le flatteur.

La pompe défile ; j'aperçois deux sortes de victimes : les unes sont des animaux couronnés de fleurs, ils vont mourir ; les autres sont des hommes dont le hasard, dispensateur des événemens, a trahi le courage ; ils sont chargés de fers, ils vont vivre dans l'opprobre et la misère, plus malheureux que ceux qu'on égorge.

On traîne à leur suite des armes rompues

Ælian. Onosand. stratag. c. xxxiii. *Vid.* passim epicinia poet. Stat. Claudian. Propert. Ovid. Hor. *Voyez* les vers de Virgile, lorsqu'il érige, dans les géorgiques, un temple à Auguste ; et la pompe du jeune Cyrus, dans Xénophon.

et dont le faisceau forme un trophée des dépouilles ravies, spectacle honteux qui transforme de nobles guerriers en vils brigands : la richesse est devenue le prix du carnage, et tout cet or est taché de sang.

L'hymne adulateur retentit de tous côtés ; mais il est interrompu par les gémissemens et par les lamentations des veuves désolées et des petits enfans devenus orphelins.

Le vainqueur s'avance, il est monté sur un char ou élevé sur un bouclier : mais il sait que, si la fortune vient à souffler sur cet édifice de prospérités, il s'écroulera en un instant [1] ;

[1] In se magna ruunt.

Luc.

Hæc mori vides
Repente, at illa oriri er,
Necessitati ut obsequare te monent
Tot urbium cadavera.
Ferire visa vertice ante quæ suo
Poli utriusque cardinem :
Ubi illa imperare sueta regibus
Superba septimontium?
Ubi Mycenæ? ubi inclyta urbs Agenoris,
Corinthos, Argos, Ilium?
Minuta, magna, summa et ima respice.
Perenne sub polo nihil.

J. Douza.

il

il jette autour de lui un regard sombre et il ne rencontre que la joie stupide d'une multitude qui applaudirait également à sa chute, et la jalousie active de ses rivaux qui, dans un silencieux recueillement, la méditent.

Venez maintenant, nation adulatrice, poètes, historiens, chanteurs, artistes, composez vos scènes, vos strophes, vos tableaux.

On ne trouve rien chez les Grecs qui rappelle cette belle coutume des Romains, cet hommage philosophique rendu aux mœurs républicaines, cet esclave placé derrière le char [1], et reprochant au triomphateur ses fautes ou ses vices, ces chants libres dans lesquels se déployait la franchise militaire : mais il y avait, du moins, de la noblesse dans leur manière d'applaudir. On se levait, au théâtre, devant le héros, et les jeux étaient un moment suspendus par le silence de l'admiration ou par les cris de la reconnaissance.

Dans les beaux temps de la république, elle se montra jalouse des honneurs prodigués

[1] Quippe tenet sudano hanc publicus et sibi consul
Ne placeat, curru servus portatur eodem.
JUVÉNAL.

Respiciens post te hominem memento te esse.
TERTULL.

aux guerriers; on défendit à Miltiade de placer son nom sur le tableau exposé dans le Pécile; on accusa Phidias pour avoir représenté Périclès sur le bas-relief d'un édifice sacré.

Les trophées étaient suspendus dans les temples; mais, dans la suite, Athènes avilie prostitua le culte et les honneurs réservés aux dieux; elle fit fumer l'encens aux pieds du triomphateur [1]. C'est ainsi que Démétrius [2] fut fatigué d'hommages. On lui avait dressé trois cents statues, et le dernier jour du mois portait son nom. Ce fut particulièrement sous les rois [3] que ces triomphes étalèrent le plus de luxe et d'orgueil.

La pompe asiatique y fut déployée tout entière.

Le triomphe du jeune Cyrus, décrit par Xénophon (*f*), l'entrée d'Alexandre dans Babylone, retracé par Quinte-Curce, offrent des récits qui paraissent appartenir par leurs prestiges aux romans.

Le pinceau poétique de Jules-Romain [4] et

[1] Bacchus, chez les Grecs, fut le premier triomphateur. — Solin. l. LIII. Diod. — Fable solaire.

[2] Vid. loc. prop. *Démétria.*

[3] *Vid.* Appien. Plut. Livius. Tacite. Onuphr. Panvin. Noctes Granzovianæ.

[4] Triomphe de Paul-Emile.

de Lebrun [1] les ont fait revivre sur la toile. C'est là, c'est principalement sur les bas-reliefs antiques, que les artistes doivent aller saisir ces riches détails dont le fond odieux est repoussé par la raison, mais dont la forme pittoresque attire l'imagination.

L'armée entra dans la ville en bataille; Alexandre marchait à la tête, comme s'il fût allé au combat. Les murs de Babylone étaient bordés par la multitude, quoique la plupart fussent sortis au devant de lui, impatiens de voir leur nouveau prince. Bagophanes, gouverneur de la forteresse et gardien du trésor, fit joncher les chemins de fleurs, et dresser des deux côtés des autels d'argent, d'où s'exhalaient non-seulement l'encens, mais encore les essences les plus rares.

Après lui suivaient les présens qu'il devait offrir au roi : c'était des troupeaux de fauves et des bandes de chevaux, avec des lions et des panthères qu'on portait dans leurs cages. Les mages marchaient ensuite, entonnant des hymnes; puis les Chaldéens, et avec eux les devins et les musiciens de Babylone, chacun jouant de diverses sortes d'instrumens. Ce sont eux qui ont accoutumé de chanter les

[1] Entrée d'Alexandre dans Babylone.

louanges du roi, comme les Chaldéens d'observer les mouvemens des astres et la vicissitude des saisons. La cavalerie babylonienne venait la dernière en un si pompeux appareil, hommes et chevaux, qu'il passait toute magnificence. Le roi fit marcher le peuple à la queue de son infanterie, et, au milieu de ses gardes, entra sur un char dans la ville, et de là au palais, comme en triomphe [1].

Je l'avouerai : j'aurais voulu retrouver dans les fêtes de la Victoire ce double caractère de joie et de tristesse, qui dominait en général dans les fêtes religieuses de l'antiquité.

J'aurais voulu qu'aux scènes de cette ivresse, que le bonheur d'échapper aux dangers, et que l'amour de la patrie et l'enthousiasme national font éclore, succédât une cérémonie lugubre et sainte dans laquelle on satisferait à l'humanité en pleurs.

Elles se sont échappées de toutes les bouches éloquentes, ces plaintes sur les malheurs affreux que les combats traînent à leur suite; ils sont sortis de tous les cœurs honnêtes, ces vœux ardens et philosophiques qui hâtent le moment où le fléau de la guerre ne pèsera plus sur le monde.

[1] Quinte-Curce, trad. de Vaugelas.

Ecoutez le poète * : La guerre s'est élancée des gouffres du Ténare ; elle accourt, elle vole aux cris des furies armées de flambeaux, de fouets et de serpens. La rage aveugle, la discorde dont la bouche distille le sang, se précipitent sur leurs pas. Les empires, les générations s'éclipsent et meurent. Ce qui échappe au fer et à la flamme s'éteint consumé par le désespoir, ou dévoré par la contagion. Déployant ses ailes sinistres, la peste vient s'abattre au milieu de ces cimetières, et envoie en tribut aux enfers et les vaincus et les vainqueurs.

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérans ?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans,
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple au fer abandonné ;
Des mères pâles et tremblantes
Arrachant leurs filles sanglantes
Des bras d'un vainqueur effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits :
Est-ce donc le malheur des hommes

* Homère. Virgile. Lucain.

Qui fait la vertu des grands rois ?
Leur gloire, féconde en ruines,
Sans le meurtre et sans les rapines
Ne saurait-elle subsister ?
Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater.

J. B. Rousseau.

Ecoutez les politiques : Il n'y a rien de si précaire que l'existence d'un état toujours en guerre. Combien de fois Athènes fut sur le penchant de sa ruine ! brûlée par les Perses, accablée par les Lacédémoniens, écrasée par Philippe, détruite par Mithridate, presqu'anéantie par Sylla. Cette Rome belliqueuse ne fut-elle pas prise par Tatius, assiégée par Porsenna, brûlée par les Gaulois, effrayée par Pyrrhus, ébranlée par Annibal, et enfin déchirée par les mains de ses enfans . . . . ?

Mais c'est par les armes que s'agrandissent et se soutiennent les états . . . . C'est par les armes aussi qu'ils sont mutilés ou détruits.

CHATIMENT DES CÉLIBATAIRES [1].

A Sparte, les femmes traînaient aux pieds des autels les célibataires et les soufletaient.

[1] *Lakedaïmoniôn corté.* Athén. l. XIII.

On cite aussi une loi de Lycurgue, qui obligeait les célibataires à parcourir nus, et par trois fois, l'enceinte de la ville.

La nature a enrichi l'hymen de tant de charmes, et la société y attache tant d'avantages, que les loix contre le célibat seront toujours absurdes, si ce n'est chez une petite peuplade qui a le besoin et la volonté d'augmenter ses développemens. Mais dans les grands états, ces loix sont non-seulement ridicules, mais encore dangereuses, parce qu'elles peuvent, sans faire le bien général, occasionner beaucoup de malheurs particuliers en précipitant sous le joug des caractères incapables de le supporter, en mettant de la contrainte et de la violence dans une détermination qui, pour porter des fruits, doit être l'ouvrage ou plutôt le besoin d'un doux et facile penchant; parce qu'enfin ce nouvel état peut arracher à sa direction capricieuse, mais particulière, mais indomptable, l'homme dont le génie se compose de son indépendance.

Il y a plus : la question que le célibat présente, ne peut se résoudre que d'après la connaissance des moyens de subsistance, au niveau desquels la population se soutient généralement.

Lorsque la population s'élève au-dessus de

ces moyens, il y a ou révolution dans l'intérieur, ou émigration à l'extérieur.

En Chine, on raisonne à ce sujet d'une manière inverse à celle qui paraît adoptée en Europe.

Sous le rapport des mœurs, il suffit d'opposer à cette manie, ou à ce calcul du célibat, qui ne deviendra jamais général, et les pièces de théâtre, et les déclamations des poètes (*g*).

Les femmes célèbrent dans leur intérieur domestique des fêtes dont les hommes sont exclus [1].

LA GYMNOPÉDIE [2]; LES DANSES NUES,

FÊTE LACÉDÉMONIENNE.

INSTITUTION particulière et bizarre de Lycurgue, et dont l'éloquence de Plutarque ne le justifie pas.

Dans la Gymnopédie, on voit s'avancer deux chœurs, l'un d'hommes, et l'autre d'adolescens: ils sont nus. Les coryphées portent des couronnes formées de palmes. On chante les hymnes de Thalétas et d'Alcman; de Thalétas, qui, après Terpandre, régla le système musical;

[1] *Lacedaimon eorté.* Plut.

[2] Lucian. de Salt. Thucyd. l. VI. Plut. Lacon. Athén. l. XV, c. XIV. Pausan. Lacon. Hésych. etymolog. aut. Suid. Maxim. Tyr. dissert. XXXVI.

d'Alcman, dont la lyre fut suspendue à la voûte d'un temple. Les péans sont de la composition de Dionysodote.

Des chœurs forment des pas cadencés et assujettis au mode lyrique. Ces pas sont coupés avec grâce et avec précision.

Ces danses ont lieu dans les fêtes d'Hyacinthe. Ici, on prétend honorer, selon les uns, la victoire obtenue à Thyrcé, et, selon les autres, les manes des héros morts aux Thermopyles.

Cet usage paraît remonter à des rites religieux; car les hymnes y sont consacrés à Apollon, et les danses à Bacchus.

« Pour leur ôter toute délicatesse et toute tendresse efféminée, il accoutuma les jeunes filles, ainsi que les garçons, à se trouver aux processions, à danser nues en quelques fêtes et sacrifices solennels, et à chanter en la présence et à la vue des jeunes jouvenceaux, auxquels, bien souvent, elles donnoient, en passant, quelque bocard à point touchant concernant ceux qui en quelque chose auroient oublié leur devoir; et quelquefois aussi récitoient en leurs chansons les louanges de ceux qui en étoient dignes. En quoi fesant elles imprimoient ès cœurs des jeunes hommes une très-grande jalousie et con-

tention d'honneur ; car celui qui avoit été loué par elles comme vaillant, et duquel elles avoient chanté les actes de prouesse, s'en alloit élevé en courage de faire encore mieux à l'avenir, et les atteintes et piquures qu'elles donnoient aux autres, ne leur étoient moins poignantes que les plus sévères admonestemens et corrections qu'on eût pu leur faire : attendu mêmement que cela se fesoit en présence des rois, des sénateurs et de tout le reste des citoyens qui se trouvoient là pour voir l'ébattement. Mais quant à ce que les filles se montroient ainsi toutes nues en public, il n'y avoit pour cela vilenie aucune ; mais étoit l'ébattement accompagné de toute honnêteté, sans lubricité ni dissolution quelconque ; et plutôt, au contraire, portoit avec soi une accoutumance à la simplicité et un envi entr'elles à qui auroit le corps le plus robuste et le mieux dispos ; et qui plus est, cela leur élevoit encore aucunement le cœur, et les rendoit plus magnanimes [1] ».

[1] Plut. traduct. d'Amyot (*h*).

CHAPITRE III.

FÊTES HISTORIQUES, OU FÊTES DE LA RECONNAISSANCE ET DE L'ADULATION.

Réflexions générales. — Un Grec des derniers âges à son fils. — Fêtes de la liberté d'Athènes. — De Thrasibule. — De Brasidas, fils de Tellis. — De Télésilla. — D'Aratus. — De Marcellus, etc.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES.

J'AI déjà cité dans un autre ouvrage une page éloquente et dramatique de Thomas. Elle trouve ici naturellement sa place.

« Je me représente, dit-il, un père dans ces anciens temps et chez ce peuple singulier, voulant animer son fils, et le promenant à travers les rues d'Athènes : Vois-tu, lui dit-il, ces deux statues? adore-les; ce sont celles de deux citoyens vertueux qui ont délivré leur patrie. Ce monument est celui d'une femme qui aima mieux mourir, que de trahir des citoyens qui voulaient rendre la liberté à l'état. Ce général exhortant les troupes, et distingué des neuf autres, c'est Miltiade : il a sauvé la Grèce, mais aussi il a obtenu ce prix de sa vic-

toire. — Peut-être dans le temps même qu'ils parlent, ils voient un Grec qui regardait ce même tableau en rêvant profondément. Une larme s'échappait et coulait le long de ses joues. — Mon fils, ce Grec que tu vois, c'est Thémistocle. Bientôt il sera grand, puisqu'il verse de si nobles larmes. — Ils sortent d'Athènes et parcourent la Grèce. A quelque distance, ils trouvent Marathon. Ils approchent, et voient au milieu de la plaine un mausolée. — C'est le tombeau de ceux qui sont morts pour la patrie. Regarde ces colonnes : là sont gravés les noms de tous ceux qui ont vaincu et péri dans cette journée. Mon fils, lis tous ces noms, honore-les, et adore la patrie qui récompense ainsi le courage. — Arrivés aux Thermopyles, ils se prosternent sur le lieu où trois cents hommes se sont dévoués contre trois cent mille. Le père fait lire à son fils cette inscription sur le rocher : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts pour obéir à ses saintes lois*; et ils redescendent à travers les rochers en silence. Ils continuent leur course. Ils aperçoivent une ville. La plaine des environs est couverte de monumens. D'abord se présente à eux un trophée; plus loin un mausolée en bronze, et près de là un autel au dieu

de la Liberté. —Cette ville est Platée; c'est là, mon fils, c'est là que les Grecs viennent de remporter une victoire sur les Perses. Vois les honneurs qui sont rendus à ceux dont le sang a coulé. Approche, et lis sur l'airain ces vers gravés en leur honneur. — C'est ainsi qu'ils parcourent la Grèce. Ils terminent leur voyage par les jeux olympiques. En arrivant, ils visitent le bois sacré, où ils contemplent plus de six cents statues en bronze ou en marbre élevées à ceux qui avaient remporté les prix. De là ils se rendent aux jeux, et y trouvent la Grèce assemblée. Supposons que, dans ce moment même, Thémistocle, vainqueur de Salamine, parût au milieu des jeux. On sait que, lorsqu'il s'y montra après sa victoire, tout retentit d'acclamations et de battemens de mains; les jeux furent interrompus, et l'on oublia pendant une journée entière les combattans, pour voir et regarder un grand homme: je m'imagine que, dans ce moment, le père devait approcher de son fils, et lui dire : Tu vois dans quel pays tu es né, et comme on y honore tout ce qui est grand; et toi aussi, mérite un jour que ton pays t'honore.

» Ainsi, chez les Grecs, de quelque côté qu'on jetât les yeux, on trouvait par-tout des mo-

numens de la gloire : les rues, les temples, les galeries, les portiques, tout donnait des leçons aux citoyens.

» Par-tout le peuple reconnaissait l'image de ses grands hommes ; et, sous le plus beau ciel, dans les plus belles campagnes, parmi des bocages ou des forêts sacrées, parmi les cérémonies et les fêtes religieuses les plus brillantes, environnés d'une foule d'artistes, d'orateurs et de poètes, qui tous peignaient, modelaient, célébraient ou chantaient des héros, marchant au bruit enchanteur de la poésie et de la musique qui étaient animées du même esprit, les Grecs, victorieux et libres, ne voyaient, ne sentaient, ne respiraient par-tout que l'ivresse de la gloire et de l'immortalité [1] ».

J'introduis, à son exemple, sur la scène un Grec des derniers âges, conservant, au milieu de l'avilissement et de la corruption de sa patrie, l'ame et les mœurs de ces grands hommes, dont les vertus ne revivaient plus que dans leurs images muettes. Il écrit à son fils ; il lui montre avec orgueil les monumens de l'héroïsme, et avec douleur ceux de l'adulation ; il oppose ainsi la Grèce libre à la Grèce

[1] Thomas, Essai sur les eloges.

esclave, le tableau de sa gloire à celui de sa dégradation. Ainsi, dans une ancienne fiction, Hercule fut placé un jour entre le vice et la vertu.

UN GREC DES DERNIERS AGES A SON FILS.

Mon fils, aimez votre patrie. Rappelez-vous l'usage touchant des Poséidoniates [1].

Les Poséidoniates habitant le golfe de Tyrrhène, Grecs d'origine, mais devenus Étrusques ou Romains, se rassemblaient un certain jour; et là, dans une fête grecque, après s'être rappelé leur origine, leur nom, leurs usages, la mère-patrie, pleuraient et se séparaient [2].

FÊTE DE LA LIBERTÉ D'ATHÈNES [3].

A LA MÉMOIRE DE THRASYBULE.

Mon fils, apprenez à connaître, par un seul trait, cette affreuse tyrannie dont Thrasybule délivra sa patrie.

Trente tyrans oppriment, déchirent, ensanglantent Athènes. Théramène, admis à par-

[1] *Poseidoniatôn eortè.* Athén. l. XIV.

[2] Athén. *loc. cit.*

[3] *Charistéria eleuthérias.* Plut. de Gl. Athén. Xénoph. hist. gr. l. II.

tager leur pouvoir, et non complice de leurs fureurs, ose s'y opposer. Son implacable ennemi, Critias, l'accuse devant le sénat de troubler l'état, et de conspirer contre le gouvernement. Ce sénat servile ne l'est point assez pour condamner Théramène; il n'ose l'absoudre, mais il frémit de l'idée de verser le sang de ce courageux citoyen. Critias s'aperçoit qu'on balance à servir sa haine; il lève la voix, et dit: « C'est le devoir d'un souverain magistrat d'em» pêcher que la justice ne soit surprise; je » remplis ce devoir. La loi ne veut pas que l'on » fasse mourir un des trois mille, si ce n'est » l'avis du sénat: eh bien! j'efface Théramène » de ce nombre, et le condamne à mort en » vertu de mon autorité et de celle de mes col» lègues ». Théramène s'élance sur l'autel, et s'écrie: « Athéniens, je demande que mon » procès me soit fait conformément à la loi, » et on ne peut me le refuser sans injustice: » ce n'est pas que je ne voie assez que mon bon » droit ne me servira de rien, non plus que la » franchise des autels; mais je veux montrer » du moins que mes ennemis ne respectent ni » les dieux, ni les hommes. Je m'étonne que » des gens sages, comme vous, ne voient point » qu'il n'est pas plus difficile d'effacer leur nom

» du

» du rôle de citoyen, que celui de Théramène ». Critias viole l'asile où s'est réfugiée sa victime ; ses satellites l'arrachent de l'autel ; les sénateurs consternés fuient et se dispersent ; Socrate, qui marchait tête levée au milieu de trente tyrans, Socrate seul prodigue d'impuissans efforts pour sauver l'innocent opprimé.... Bienfaisante philosophie ! toi qui donnes du courage et de la vertu, sois à jamais révérée pour avoir produit Socrate, qui te fit descendre du ciel pour te placer sur la terre [1] !

Thrasybule (*i*) était retiré à Thèbes. Il forme le projet de réunir les Grecs échappés à la tyrannie. Seul à la tête d'une poignée d'hommes, de cinq cents soldats équipés par l'orateur Lysias, il se précipite dans l'Attique. Ses forces s'accroissent en marchant : les tyrans pâlissent ; ils lui font offrir le partage de la puissance. Thrasybule indigné ne répond qu'en les combattant : il triomphe, et relève la liberté d'Athènes. Une fête solennelle consacre la mémoire de ce grand événement.

Visitez ces lieux embellis de souvenirs immortels par les triomphes de la liberté ; allez quelquefois rêver sur la tombe de ces héros, sous les bois religieux qui leur sont consacrés,

[1] Mirab. Lettr. de cachet. Hist. gr. passim.

sous ces voûtes saintes où leurs ombres se promènent. Toute la Grèce est pleine de ces monumens immortels. Le voyageur les salue en abordant ; il les retrouve sur sa route, et dans le lieu où il aborde, au centre, aux extrémités. Par-tout la gloire nationale le suit, l'accompagne ou le devance ; par-tout elle frappe ses yeux comme la lumière, et l'enveloppe comme l'élément qu'il respire.

Entre le mont Cythéron et Thèbes, sur le chemin qui conduit à Athènes et à Mégare, près des bords de l'Asope, un petit nombre de Grecs triompha de Mardonius et de l'armée innombrable des Perses.

On éleva, en souvenir de cette grande journée, un temple à Jupiter Eleuthère. On honora de funérailles publiques les guerriers morts les armes à la main pour la cause commune ; on institua des jeux et des combats autour de leur tombe [1].

Tous les cinq ans, la Grèce entière célèbre cette époque mémorable ; chaque année la ramène pour les Platéens : mais écoutons Plutarque :

« Il fut tenu une assemblée générale de tous les Grecs, en laquelle Aristide mit en avant

[1] Strab. l. IX de Eleuth. Pausan. Bœotic. Eusth. ad iliad. Plut. vie d'Aristide.

que, par chacun an, toutes les villes de la Grèce envoyassent, à certain jour, leurs députés en la ville de Platée, pour y faire prières et sacrifices aux dieux, et que, de cinq en cinq ans, on y célébrât des jeux publics qui seroient appelés les *jeux de liberté*, et que, pour faire la guerre aux Barbares, on levât sur toute la Grèce dix mille hommes de pied, mille chevaux, et une flotte de cent voiles; que les Platéens de lors en avant fussent tenus pour saints et sacrés, sans qu'il fût loisible de les endommager aucunement, et qu'ils n'eussent autre charge que de sacrifier aux dieux, pour le salut et la prospérité de la Grèce. Tous lesquels articles furent passés et autorisés de point en point, et s'obligèrent les Platéens de faire tous les ans des sacrifices solennels et des anniversaires aux Grecs qui étoient morts pour la défense de la liberté des Grecs dedans leur territoire, ce qu'ils font encore aujourd'hui en cette manière.

» Le seizième jour du mois de maimactérion, que les Béotiens appellent *alalcomenos*, on fait une procession, devant laquelle marche un trompette qui va sonnant à l'arme : après suivent quelques chariots chargés de branches

et de festons et chapeaux de triomphe, puis un taureau noir, et quelque nombre de jeunes enfans nobles, qui portent de grands vases à deux anses pleins de vin et de lait, qu'on a accoutumé de répandre, pour oblations propitiatoires, sur les sépultures des morts, et d'autres jeunes garçons de libre condition qui portent des huiles de parfums et des senteurs dedans des fioles; car il n'est point loisible qu'aucune personne de servile condition s'entremette ni s'emploie à aucun office de ce mystère, pour autant que ceux dont on y honore la mémoire sont morts en combattant pour défendre la liberté de la Grèce. Après toute cette monstre, suit le dernier, celui qui pour lors est le prévost des Platéens, auquel, tout le reste de l'année, il n'est pas loisible de toucher seulement du fer, ni de vêtir robe d'autre couleur que blanche: mais lors il est vêtu d'un sayon teint en pourpre, et tient en l'une de ses mains une buye, qu'il prend en la maison de la ville, et en l'autre une épée toute nue, et marche en cette contenance, après toute la pompe précédente, à travers la ville, jusques au cemetière où sont les sépultures de ceux qui moururent en cette journée: là où étant arrivé, il puise de l'eau en une fontaine qui est là, avec laquelle

lui-même lave les colonnes quarrées et les images qui sont sur lesdites sépultures, et les oint d'huiles de senteur, puis immole un taureau dessus un amas de bois qui est là tout près, ne plus ne moins que quand on brûle les corps de quelques trépassés : et en faisant certaines prières et oraisons à Jupiter et à Mercure terrestres, il convie et semond au festin du sacrifice funéral les ames de ces vaillans hommes, qui moururent en combattant pour la liberté de la Grèce : puis il prend une coupe qu'il emplit de vin ; et en la répandant sur leurs sépultures, dit ces mots tout haut : « Je bois aux preux et » vaillans hommes qui moururent jadis en dé- » fendant la franchise de la Grèce ». Les Platéens jusqu'aujourd'hui gardent encore solemnellement cette cérémonie anniversaire ».

DE BRASIDAS, FILS DE TELLIS.

Si vous allez à Sparte, vous saluerez, au sortir de la place publique, du côté de l'occident, le cénotaphe de Brasidas, fils de Tellis. Non loin de ce tombeau, sont deux monumens de marbre blanc ; l'un est élevé à Pausanias qui commandait à la bataille de Platée, et l'autre à Léonidas[1].

[1] Pausan. Lacon.

Là, tous les ans, après un sacrifice solennel, on prononce leur oraison funèbre; on célèbre ensuite des jeux funéraires mêlés de combats [1].

Il n'est permis qu'aux Lacédémoniens de descendre dans l'arène [2].

Ceux qui ne sacrifient point à Brasidas, sont punis d'une amende. La patrie a placé Brasidas au rang des héros [3].

On ne célèbre plus la fête d'Antigone, ni celle de ce Lycurgue farouche [4] dont les concitoyens, pour être des héros, cessèrent d'être des hommes [5]. O mon fils! n'oubliez jamais que la première vertu est l'humanité.

On ne retrouve plus, dans la Chersonèse, ces combats gymniques, ces courses de chevaux en l'honneur de notre Miltiade [6], et dans lesquelles il n'était pas permis aux lâches habitans de Lampsaque de paraître. Mais la gloire de Miltiade survit à ces fêtes; elle

[1] Thucyd. l. v.

[2] Pausan. *loc. cit.*

[3] Aristot. eth. Nic. l. v, c. vii. Michaël Ephes. comm.

[4] *Lykourgheia.* Plut. vie de Lyc.

[5] *Voyez* de Paw sur les Lacédémoniens.

[6] *Miltiadeia.* Hérod. l. vi.

remplit encore la Grèce, elle doit remplir le monde.

DE TÉLÉSILLA.

A Argos, les femmes ont conservé avec orgueil le nom, les honneurs et la fête de la guerrière Télésilla [1].

Ce fut elle qui, à la tête des femmes d'Argos, repoussa de ses murs le vaillant Cléomène.

Vous verrez un sexe faible revêtir une armure pesante, obliger les hommes à se couvrir d'habits de femmes. Vous sourirez et vous irez sacrifier à Vénus [2] qui reçoit alors de nouveaux hommages.

A Sicyone, vous reconnaîtrez l'*Aratium* [3], ce lieu où reposent les cendres du grand homme qui délivra cette ville de la servitude. Ce lieu est désert; il retentissait autrefois des hymnes de la reconnaissance. La piété civique y faisait couler le sang de victimes sans nombre. Le sénat, couronné de fleurs, s'y rendait

[1] *Ubristika.* Plut. de virt. mul. Luc. in amor. Polyæn. l. VIII. Macrob. saturn. l. III, c. VIII.

[2] Selon d'autres à la lune. *Voyez* Macrobe.

[3] *Arateia, Sotéria.* Plut. vie d'Aratus.

en pompe. Les citoyens de tous les rangs et de tous les âges, revêtus de robes blanches, y accouraient les palmes dans les mains. Déposez, mon fils, une branche de laurier sur cette tombe solitaire. Si le commerce vous conduit un jour à Syracuse, rappelez-vous qu'on y célébrait la défaite de ce malheureux Nicias [1] dont les irrésolutions, la pusillanimité, et la superstition coûtèrent la vie à tant de Grecs, et firent descendre Athènes dans un abîme d'humiliations.

La fête de Marcellus vous touchera peu [2]; elle vous rappellera le sac de Syracuse, la mort d'Archimède.

Cependant le vainqueur généreux permit à Syracuse de conserver sa liberté, ses privilèges et ses loix.

Verrès, l'insolent Verrès [3], substitua sa fête à celle de Marcellus.

J'écris sans ordre et à mesure que ces détails se présentent à ma pensée.

Qu'il obtint un sublime triomphe, ce magistrat intègre et populaire, Mutius, auquel les

[1] *Asinaria.* Plut. vie de Nicias.

[2] Cicer. in Verr. l. II.

[3] *Querreia*, Cicer. in Verr.

Grecs d'Asie décernèrent une fête avec cette inscription [1] :

A C. MUTIUS SCÉVOLA,
QUI GOUVERNA LA GRÈCE AVEC VERTU.

Je ne vous parlerai point des fêtes que la reconnaissance institua chez les Cyzicéniens, en l'honneur de Lucullus [2] qui les délivra du joug de Mithridate, et qui usa avec modération de la victoire.

La reconnaissance exaltée amena trop souvent les expressions de la plus vile adulation. Ainsi les Samiens substituèrent les fêtes de Lysandre [3] à celles de Junon, et donnèrent le nom d'un homme à ces divines solennités. Ce fourbe, ce farouche ambitieux, qui détruisit par-tout le gouvernement populaire, corrompit Sparte et troubla la Grèce, fut le premier [4] à qui elle dressa des autels et offrit des sacrifices.

On vit alors des poètes et des musiciens

[1] *Mutia.* Cicer. in Verr. l. II et III, an de Rome 654.
[2] *Lucullia.* Plut. vie de Luc. App. de bell. Mithrid.
[3] *Lysandria.* Athenag. in Apoll. Plut.
[4] Cette phrase de Plutarque suffit pour détruire le système mythologique d'Evehemère, suivi par Diodore de Sicile et plusieurs écrivains modernes.

prostituer leur art et se déclarer les esclaves de Lysandre..... Ils le rendirent, ajoute Plutarque, arrogant et cruel. Le tigre, dès qu'il se sentit flatter, eut soif du sang.

Mais rien n'égale, ô mon fils! l'avilissement des Athéniens égarés par l'enthousiasme même qu'excitait la liberté que Démétrius leur avait rendue. Ils se montrèrent aussitôt indignes de ce don céleste. On salua Démétrius du nom de *roi*, on érigea un autel à la place où il était descendu. Les ambassadeurs qui lui furent envoyés, reçurent le nom de *théores*, nom que portaient seules les députations envoyées à Apollon Pythien ou à Jupiter Olympien. Le mois, l'année, les fêtes de Bacchus, une tribu particulière, portèrent le nom de Démétrius. Son portrait fut brodé sur le voile sacré de Minerve. Le temple même de cette déesse pudique lui fut assigné pour logement, et la demeure des vierges devint le théâtre des nombreuses débauches du tyran voluptueux. Il fut représenté au théâtre, foulant le globe de la terre. On l'appela le *dieu sauveur*, et on célébra en l'honneur de ce dieu des jeux annuels et un sacrifice[1]. Mais quand la fortune

[1] Diod. de Sic. l. II. Plut. in Demetr. Athén. l. IX. Eusthat. iliad.

le montra dépouillé, on renversa ses statues, et Athènes, ne sachant user ni de retenue, ni de pitié, lui ferma ses portes.

Il faut ranger parmi ces fêtes celles que de vils esclaves, que des courtisans célèbrent à l'avénement d'un roi [1], et la fête des Césars [2].

Détournez les yeux. Voici le temple érigé à un mignon par un débauché et un assassin.

Antinoüs a des autels; on lui sacrifie, et une ville porte son nom [3].

On célèbre une fête en son honneur à Mantinée, le théâtre de la gloire du vertueux Epaminondas.

La vie de ce dieu fut obscène, sa mort fut affreuse.

Adrien croit prolonger ses jours en immolant une victime volontaire. Le trop sensible Antinoüs se dévoue, son amant l'immole : et voilà les objets que l'on présente à la vénération des peuples, la débauche honteuse, un superstitieux assassinat.

[1] *Anaclétéria.* Meurs. *Basileia.* Fête béotienne. — Pind. olymp. od. VII; isthm. od. I.

[2] *Sebastia.* Menand. rhet.

[3] Pausan. Arcad. *Antinoeia.* Crév. hist. des emp. t. IV. Mém. de l'acad. des inscript. t. I, p. 380; t. IV, p. 269; t. XIV, p. 148; t. XVIII, p. 223.

Adrien ! Adrien ! tes exploits sont ternis. J'écrirai sur la base de tes monumens nombreux : *Adrien fut l'amant et l'assassin d'Antinoüs.*

CHAPITRE IV.

FÊTES CIVILES ET DOMESTIQUES.

Cérémonie nuptiale. — Le jour des Noces. — Le Lendemain. — La Naissance. — Le Nouveau né. — Le Septième jour. — Inscription dans la Tribu. — L'Adolescence. — Fêtes diverses.

NON-SEULEMENT tous les actes importans de la vie sont des jours de fêtes, sanctifiés par la présence des dieux, embellis par celle des amis, des proches, des concitoyens; mais encore chaque scène de ces mêmes drames civils est, pour ainsi dire, consacrée sous des auspices solennels.

CÉRÉMONIE NUPTIALE.

AINSI dans cette cérémonie, on sacrifie, le jour qui la précède, aux nymphes sévères, à Junon, à Diane, aux parques [1].

On leur consacre une boucle de cheveux.

[1] *Proteleia.* Scol. Pindar. Pyth. od. IV. Plut. adv. Colot. Suidas. Pollux, l. III. Hésych. Scol. Theocr. idyl. II. Procl. in Tim. Sopat. de div. quæst. Olympiod. in meteor. Eusthat. ad iliad. Pausan. Lacon.

Les jeunes filles présentent à Diane et déposent dans son temple des offrandes et des corbeilles [1].

Les filles de Mégare vont faire des libations sur le tombeau d'Iphinoé, et lui consacrent une boucle de leur chevelure ; les filles d'Argos et de l'Attique la suspendent dans le temple de Minerve.

Dans les premiers temps, et suivant les loix antiques d'Athènes, on sacrifiait au Ciel et à la Terre ces époux féconds et éternels.

On distingue aussi, par des cérémonies particulières, le jour (*j*) où la jeune fille quitte son voile [2], celui où elle abandonne la maison de son père pour passer dans celle d'un époux [3].

LE PREMIER JOUR DES NOCES [4].

On sacrifie à Junon Gamélia, à Vénus et aux Grâces.

[1] *Voyez* CANÉPHORIES.

Hic more parentum
Iasides, thalamis ubi casta adoleverat ætas
Virgineas libare comas, primosque solebat
Excusare toros....

STAT. Thebaid. l. II.

[2] *Ekdusia.* Ant. lib. met. XVII.

[3] *Proskairéteria.* Suid. Harpocr.

[4] *Gamélia.* Moschop. dict. attic. Eusthat. ad odyss.

On présente l'épousée à la tribu.

Il fallait justifier de cet acte pour assurer la légitimité de l'enfant. Barthelemy a tracé une description charmante d'un mariage grec. Je puiserai dans le roman de Xénophon la peinture de la nuit enivrante qui succédait aux cérémonies sacrées.

« Le jour n'éclairait déjà plus les mortels, lorsqu'on fut arrivé. Chaque instant s'écoulait lentement au gré de l'impatience d'Abrocome et de la tendresse d'Anthia. Toute la troupe les suivit à l'appartement destiné pour une nuit si désirée; les uns portaient les torches sacrées, les autres venaient ensuite chantant les hymnes de l'hymen. Abrocome fut introduit dans le lit nuptial : ce lit était d'or, les couvertures de pourpre; un dais superbe et des draperies flottantes le couronnaient. Une foule de petits Amours folâtraient autour de Vénus, qu'on y voyait représentée; d'autres la caressaient de plus près : quelques-uns, montés sur des cygnes, assortissaient des fleurs, et le reste tressait des guirlandes. A l'autre extrémité paraissait le dieu Mars, non sous le terrible appareil de la guerre, mais sous les vêtemens

Etymolog. Dydimus apud Harpocrat. Ulpianus. Suid. Demosth. adv. Eubul.

dont il se pare ordinairement pour plaire à Vénus. L'Amour lui servait d'escorte, portant son flambeau allumé devant lui, comme pour le mener dans les bras de sa mère qu'il lui désignait du doigt et de l'œil.

» C'est sous ce même asile que l'on conduisit la charmante Anthia auprès de son époux, et toute la chambre retentit de mille cris de joie : enfin on se retire, on ferme les portes, et ce couple amoureux peut en liberté se livrer aux transports les plus tendres.

» Une sorte d'émotion secrète les retenait tous les deux, et étouffait leur voix; ils n'osaient pas même hasarder un regard : l'excès du plaisir les jetait dans une langueur impuissante. La modestie, la crainte, le désir, une fréquente palpitation, la jouissance même, quoiqu'imparfaite encore, rendaient leurs corps tremblans, et leur causaient un trouble universel. A la fin cependant, Abrocome, revenu de sa première agitation, attira son épouse sur son sein. Un torrent de larmes fut la première expression de son ame. « O nuit charmante, dit-il ensuite avec un soupir ! nuit achetée par tant de désirs et d'ennuis, combien s'en est-il écoulé avant vous, qu'Abrocome a passées dans la plus amère tristesse ! Adorable Anthia, plus

chère

thère à mes yeux que la lumière du jour ! quelle joie pour mon cœur, de sentir le trouble du tien ! mais si tu m'aimes, quelle satisfaction pour une chaste épouse, de rencontrer dans son époux le plus tendre de tous les amans ! oui, chère Anthia, un époux avec qui tu dois vivre et mourir » ! Il parlait, et mille baisers accompagnaient ses paroles ; ses lèvres recueillaient les larmes d'Anthia qui l'écoutait en silence. Il y trouvait des douceurs que ne goûtent point les dieux dans les flots de nectar que leur verse la main d'Hébé. « Ah ! mon cher Abrocome ! lui répondit Anthia pouvant à peine s'exprimer : est-il bien vrai que je t'aie paru belle ! Quoi ! j'avais touché ton cœur ! quoi ! mes charmes avaient conservé quelqu'éclat auprès de ta beauté ! Mais quelle faiblesse ! Pourquoi ne pas me l'apprendre ? Tu m'aimais, et je l'ignorais ! tu languissais, et je mourais ! Conçois-tu les maux affreux que j'ai soufferts ? Viens à présent, viens, cher époux ! Reçois toutes mes larmes, et que la touffe parfumée de tes beaux cheveux les boive amoureusement. Serrés dans les bras l'un de l'autre, embrassons-nous étroitement, et que ces guirlandes nuptiales, arrosées de nos pleurs, prennent aussi de l'amour avec nous ; qu'elles

soient une parfaite image de celui que nous ressentons ».

» Elle dit, et cependant elle caressait la couronne et la guirlande de son époux ; elle essuyait avec ses cheveux les yeux d'Abrocome : sa bouche parcourait avidement tout son visage ; ses lèvres appliquées sur celles de son époux, brûlaient ensemble du même feu, et tout ce qui se passait dans l'ame de l'un était renvoyé dans celle de l'autre par un souffle amoureux.

» Anthia, baisant les yeux de son époux avec transport : « O vous, dit-elle, qui fûtes mes premiers ennemis, qui perçâtes mon ame du premier trait, alors fiers et superbes, à présent tendres et passionnés, que vous m'avez bien servie ! Vous avez tracé la première voie par où mon cœur a passé dans celui d'Abrocome ! Mille et mille baisers suffisent à peine pour vous marquer ma reconnaissance et mon amour ; recevez aussi les caresses des yeux d'Anthia, ces heureux esclaves de son époux ; il vous est permis à présent de leur sourire et de vous animer pour eux : mais donnez-vous bien de garde de montrer au charmant Abrocome d'autre belle que moi, quand même sa beauté le céderait à la mienne. Je vous donne en entier cette ame que vous avez

embrasée ; vous la conserverez aisément ; d'autres yeux n'y pénétreront jamais que vous, ni d'autre image que celle d'Abrocome ».

» C'est dans de pareils transports qu'ils s'abandonnèrent à tous les mouvemens de leur cœur ; et guidés par les Amours, ils jouirent, pour la première fois, des plaisirs de Vénus. Tout le reste de la nuit ne fut qu'un combat de tendresse et de passion. Une gaieté voluptueuse accompagna leur réveil. Ils sortaient enfin de goûter mille douceurs que leur ame avait désirées long-temps. Un parfait bonheur remplissait leurs vœux ; ils étaient ensemble pour ne plus se quitter. Quelle vie délicieuse ! Leurs jours s'écoulèrent dans des fêtes continuelles [1].

LE LENDEMAIN.

Le second jour des noces [2] est celui des présens. On multiplie les gages et les souvenirs de son bonheur, on cherche à le répandre on voudrait l'éterniser.

[1] Amours d'Abrocome et d'Anthia.

[2] *Apaulia.* Hesych. ex emendat. Meurs.

LA NAISSANCE.

Le jour de sa naissance, celui de la naissance d'un fils, d'un ami, d'un père, d'une épouse, d'un amant, sont des jours sacrés.

Les rois et les grands les célébraient avec pompe, les citoyens avec joie.

Dans les génethlies, on honore la naissance d'un individu vivant [1]; dans les génésies, celle de celui qui n'est plus [2].

Ainsi les philosophes célébraient le jour de la naissance de Socrate et de Platon.

Epicure, dans son testament, ordonne que l'on célèbre la naissance de son père, de sa mère, de ses frères et la sienne, tous les ans, le 11 du mois gamélion.

Douces et ravissantes institutions, qui consacrent toutes les époques du bonheur, qui forment un livre dont le sentiment remplit chaque page! Il en est ainsi de tout ce qui concerne la naissance et l'éducation des enfans.

Les femmes adressent des prières à un génie

[1] *Genethlia.* Etymolog. aut. Plat. in Alcib. Athén. l. xv. Moschopul. Jul. Misopog. Xyphill. in Adrian.

[2] *Genesia.* Ammon. de diff. voc. Moschopul. dict. attic. Plut. symp. l. vi, c. r. Pollux. Diog.-Laërce, l. x.

étranger, pour le succès de leur grossesse [1].

Les époux offrent des vœux et des sacrifices [2] aux dieux Génethliens, pour en obtenir un fils.

Est-il obtenu, on célèbre la fête du nouveau né [3].

LE NOUVEAU NÉ.

Le cinquième jour après la naissance, on sacrifiait aux dieux [4]; on suspendait aux portes des couronnes, suivant le sexe de l'enfant; une branche d'olivier pour un fils; une bandelette de laine, symbole de ses travaux, pour une fille [5].

La famille s'assemblait, et les amis étaient convoqués. Témoins de bonheur, ils donnaient et recevaient des présens. On s'envoyait les tributs des mers, des polypes, des sèches [6]. Un banquet solennel attestait la joie; on se

[1] *Gentthellis.* Hésych.

[2] *Amphidromia.*

[3] Hesych. ex emendatione Meursii. Plaut. Trucul. Suidas.

[4] Etymolog. aut.

[5] Hésychius.

[6] *Polypodas, Cepias.* Lysias, orat.

couronnait de roses ; on faisait des libations au génie qui préside à la naissance ; on buvait au bonheur à pleine coupe : on servait alors aux convives le fromage de Chersonèse, du chou cuit lentement dans l'huile, l'agneau engraissé pour la fête, des oiseaux délicats, des poissons recherchés [1].

Il nous reste quelques détails sur les cérémonies observées par les Grecs. Nus, tenant l'enfant dans leurs bras, ils tournaient en courant autour du foyer [2], ils cuisaient un pain mystérieux [3]. La sage-femme plongeait ses mains dans l'eau ; l'enfant était remis à la nourrice.

Le dixième jour, il recevait un nom [4]. La famille, les amis se rassemblaient de nouveau ; l'un d'entr'eux était le parrain de l'enfant, et présidait à la cérémonie [5], au sacrifice et au festin.

De-là l'expression grecque, *décaten estiasai*, célébrer le dixième jour [6].

[1] Athén. l. II in Ephippig.
[2] Hésych. Plat. in theath.
[3] Etymolog. aut.
[4] Suid. Isæus. Aristoph. de avib. Demosth. in Bocst.
[5] Polyæn. strat. l. VI in Jas.
[6] Suid. Aristoph.

D'autres auteurs placent cette fête au septième jour [1]; Aristote [2] est de ce sentiment. Il observe que beaucoup d'enfans meurent des convulsions avant le septième jour. Arrivés à ce terme, on commence à croire qu'ils vivront.

LE SEPTIÈME JOUR.

Fête géniale. (*Voy.* Amphidromia.)

Fête à Apollon.

Le septième jour était consacré à ce dieu [3]. C'est le septième jour qu'il est né [4].

On lui fait aussi un sacrifice le premier jour de chaque nouvelle lune et le septième du mois lunaire [5]. Les jeunes gens le célébraient par des sacrifices et des festins [6]. On portait des branches de laurier, on en couronnait les corbeilles sacrées; on chantait des hymnes [7].

[1] Hésych. Etymolog. aut. Harpocrat.

[2] Aristot. l. VII de hist. animal. c. XII.

[3] La lyre a sept cordes.... symbole de l'harmonie des sphères.

[4] *Ebdomè.* Suid. Hesiod. dier. Plut. symp. l. VIII, quest. I.

[5] Eusthat. ad odyss.

[6] Athén. l. XII. Aulug. l. XV.

[7] Procl. in Tim. comm. III.

La mère, après l'accouchement, reste quarante jours sans aller au temple. Souvent ce temps est funeste à la mère ou à l'enfant : lorsqu'il est écoulé, on en marque sa joie par une fête [1].

On célèbre par un repas le jour où l'enfant est sevré [2], ainsi que le jour de la dentition dans le septième mois.

A Sparte, les nourrices portent leurs enfans hors la ville, au temple de Diane Corythallis ; elles la prient de protéger les jours de leurs tendres nourrissons ; elles déposent sur l'autel des vases de lait, des pains cuits au four [3]. Elles dansent, folâtrent autour de l'enfant, agitent des grelots et des masques grossiers dont elles se couvrent en riant.

Les habitans d'Amphise sacrifient aux génies tutélaires [4] qui président à l'enfance. Ces génies sont les Dioscures et les Cabires.

Bientôt venait l'inscription dans la tribu [5].

[1] *Tessarokoston.* Censor. c. XL.

[2] Athén. l. IV. Laurent. *Odontia.*

[3] Athén. *ibid.* Hésych.

[4] *Anactôn paidôn eorté.* Pausan. Phoc.

[5] *Apaturia.* Cette fête avait un double caractère, l'un religieux, et l'autre civil. Nous ne parlons ici

INSCRIPTION DANS LA TRIBU.

Alors les pères inscrivaient leurs enfans dans une des tribus [1]. La solennité durait trois jours [2].

Le premier [3] était le jour du festin ;

Le second [4], le jour du sacrifice ;

Le troisième [5], le jour de l'inscription au rang des citoyens.

Cette fête se célébrait dans le mois pyanepsion [6].

Le repas avait lieu le soir parmi tous les citoyens de la tribu, les parens et les amis [7].

On y appelait des hôtes. Homère arrive un jour où la cité célébrait cette fête. On se lève,

que du dernier. Selon Court de Gébelin, sa racine est *A-pater*, le jour où l'on est hors de la tutelle des pères. Ce savant rejette l'explication fabuleuse d'Hérodote et de Suidas, qui consacrent ce jour à Jupiter trompeur.

[1] Xenoph. l. 1. Hellenic. Etymologic. auct.

[2] Suid. Apostol. cent. III, prov. LXXIV.

[3] *Dorpia.*

[4] *Anarrèois.*

[5] *Koureotis.*

[6] Harpocr. Etymolog. aut. Theophr. in eth. caract.

[7] Xénoph. hist. gr. l. 1. Hérod. vie d'Hom. Aristoph. thesmoph.

on s'avance vers lui : « Etranger, nos conci-» toyens t'invitent au banquet de la tribu [1] ».

La joie présidait au banquet, le goût et la délicatesse l'ordonnaient ; les cuisiniers étaient choisis [2] ; le collége des prétenthes ouvrait le repas.

On sacrifiait à Jupiter Sodalis et à Pallas [3]. Les victimes étaient renversées sur le dos, la tête tournée vers le ciel.

Ce jour était aussi marqué par une course aux flambeaux, célébrée en l'honneur du génie du feu [4]. On se parait d'habits brillans, on chantait des hymnes, on agitait des brandons.

Le troisième jour, les parens conduisaient leurs parens devant l'assemblée : là, ils juraient sur l'autel que l'enfant était légitime, né d'Athéniens et de citoyens [5]. Il était inscrit alors dans la tribu : on coupait sa chevelure ; souvent on la consacrait à Apollon [6].

Ils devaient sacrifier à Diane.

[1] Herod. *loc. cit.*

[2] Tertull. apologet. c. XXXIX.

[3] Suidas.

[4] Harpocrat.

[5] Etymolog. aut. Isæus, orat. Samuel Petit, loix d'Athènes.

[6] Hésych. Plut. in Thes.

On immolait une brebis [1] en gage et en symbole d'union.

Les ris et d'innocentes plaisanteries poursuivaient celui qui présentait l'offrande.

« L'offrande n'a pas le poids », s'écriait de toutes parts la joyeuse assemblée [2].

Des prix étaient proposés aux enfans admis ; ces jeunes rapsodes devaient réciter les gnomiques de Solon [3].

On présentait aux tribus les enfans des deux sexes, mais à des époques différentes ; les fils, à l'âge de trois ou quatre ans [4] ; les filles, lorsqu'on les fiançait [5] ; les enfans adoptifs dans les thargélies [6].

Cette fête athénienne est commune aux Samiens [7].

Les femmes sacrifiaient, dans les carrefours [8], à la divinité qui nourrit l'enfance ; les hommes

[1] Suid. Scol. Aristoph.

[2] Harpocr. Pollux. Scol. Aristoph. Hésych. Suidas. Eupolis.

[3] Plat. in Tim.

[4] Procl. in Tim.

[5] Demosth. orat. Isæus. Liban. decl. XXXVII. Vid. *Gamelia.*

[6] Vid. *Thargelia.*

[7] Hérod. vie d'Hom.

[8] In trivio.

étaient écartés des cérémonies. Il paraît qu'elles sacrifiaient à Cérès ou à la Terre, mère des hommes [1].

Dans les classes, les enfans sacrifient aux muses [2].

Archélaüs institua, chez les Macédoniens, la fête de Jupiter et des muses. Elle dure neuf jours, et chacun d'eux est consacré à une muse.

L'ADOLESCENCE [3].

La plus heureuse et la plus importante époque de la vie, l'adolescence, dut être consacrée.

La jeunesse comprend plusieurs époques distinctes. L'enfance dure jusqu'à quatorze ans [4]. A quinze, l'état d'adolescence va s'ouvrir [5]. A seize il est marqué [6]. A dix-sept elle est révolue 7.

La religion et la politique s'emparent de

[1] Herod. *loc. cit.* Hésych. Pausan. Attic.

[2] *Museia.* Vid. *Eratidia.* Pausan. Bœot. Plut. erotic. Æschin. in Timarch. Diod. de Sic. l. xvii.

[3] *Ephœbia.*

[4] *Païs.*

[5] *Mellephœbos.*

[6] *Ephœbos.*

7 *Exephœbos.* Censor. de die nat.

cette époque de la vie où l'homme commence. On suspend à la porte de l'adulte un laurier bifide en forme de couronne [1].

L'adulte coupe sa chevelure et la suspend au temple d'Apollon Delphien [2]; mais cet usage n'est plus suivi que par ceux qui se piquent d'un minutieux scrupule.

Il remplit de vin une large coupe en l'honneur d'Hercule; il fait au dieu une libation: la coupe circule ensuite parmi les assistans [3].

Alors on écrit le nom de l'adolescent sur un registre: il est classé, et cette cérémonie est distincte de l'inscription dans la tribu [4].

Cet acte est interdit aux esclaves et aux étrangers; c'est un privilége des citoyens d'Athènes [5].

Il fut accordé, en considération d'Hippocrate, aux habitans de l'île de Cos; et ce décret, qui honore le génie, se trouve dans ses œuvres [6].

On appelait *Ephœbeum* le gymnase où les

[1] Etymolog. autor.
[2] Plut. Thés. Hésych.
[3] Athén. l. XI. Hésych.
[4] Axioch. Héliod. l. I.
[5] Artémid. Onirocrit. l. I, c. LVI.
[6] Hippocr. oper.

adolescens s'exerçaient [1], présidés par un magistrat, un agonothète, dont la charge durait un an [2].

Ils avaient un esclave particulier [3], et une place affectée au théâtre [4].

Il ne leur était pas permis de s'absenter pendant cette année. L'adolescent doit rester sous l'œil du peuple [5].

FÊTES DIVERSES.

Plusieurs fêtes avaient lieu dans des circonstances inespérées. Ainsi on avait coutume, lorsqu'on apprenait une nouvelle heureuse, de se couronner, de faire un sacrifice aux dieux, et d'appeler ses amis à un festin [6].

Dans le retour, on assemble ses parens, ses amis [7], après avoir échappé à de grands dangers [8].

[1] Vitruve, l. v, c. xi.

[2] Arrian. epist. l. iii. Inscript. vet.

[3] *Païdikeôr.* Hésych.

[4] *Ephœbicon.* Meurs. Att. lect. t. i, c. xxiv.

[5] Artem. *loc. cit.*

[6] *Enangelia.* Plut. Agésil. Xénoph. hist. gr. l. i. Isocrat. areop. Aristoph. equit. Jul. Pollux, l. i, c. xxv. Polyæn. strat. l. ii.

[7] *Epidêmia.* Hymer. in propr. Flav. *Vid.* Rom. Gr. passim.

[8] *Sotêria.* Plut. Galba. Herodian. l. i. Lucian. hermot. passim.

Corsini indique encore la fête [1] que les archontes célébraient dans leur intérieur avant d'entrer en charge, et celle [2] des généraux avant leur départ.....

Je dois rapporter ici trois fêtes charmantes que j'avais passées sous silence, et qui doivent être placées à l'époque du printemps :

La première, consacrée à la joie [3];

La seconde aux grâces [4], chœurs et veillées.

La troisième était célébrée, chez les Phliasiens, en l'honneur d'Hébé [5].

Les esclaves y prennent part, et ceux qui ont été affranchis suspendent leurs chaînes à des arbres sacrés.

[1] *Iseteria.*

[2] *Eziteria.*

[3] *Karmosuna.* Plut. de Isid. et Osir.

[4] *Karistia.* Eusth. odyss. Les vers de Bernis.

[5] *Kissotomoi.* Pausan. Corinth.

CHAPITRE V.

HONNEURS FUNÈBRES RENDUS AUX GUERRIERS MORTS POUR LA PATRIE.

Ils étaient inhumés aux frais du trésor public; un orateur prononçait leur éloge. Deux de ces éloges nous sont restés: l'un fut composé par Périclès, l'autre par Aspasie. On trouve le premier dans Thucydide, et le second dans les dialogues de Platon.

En supposant même qu'ils soient l'ouvrage des auteurs qui les rapportent, ils ont pour nous le double intérêt de rappeler d'abord et de consacrer un usage antique et touchant, ensuite de présenter des modèles de cette éloquence grande et simple, qui doit être celle des républiques.

Ces discours, sur-tout celui tiré du Ménexène, ne sont connus que des savans; Barthelemy ne les cite point. Ils devaient naturellement faire partie de son ouvrage; mais ce n'est pas la première fois que j'ai eu occasion d'observer la réserve pusillanime ou le silence politique que le courtisan de Choiseul a gardé sur plusieurs usages

usages de l'antiquité, et particulièrement sur ceux qui pouvaient nourrir l'esprit républicain, et répandre des idées de liberté.

On sent que je ne puis ni ne dois imiter cette faiblesse. Que n'ai-je pu remplir toutes les pages de ce livre d'objets aussi sublimes!

Éloge des Guerriers morts dans la guerre du Péloponèse, composé par Aspasie [1].

« Ils obtiennent de nous des récompenses dignes d'eux, ces magnanimes citoyens, objets du deuil public et particulier, que leurs amis, leur famille, la ville entière conduisent en pompe aujourd'hui dans la route fatale qu'ils se sont frayée par leur mort. Il ne reste plus qu'à l'orateur à rendre les derniers honneurs à ces héros; la loi l'ordonne, c'est un devoir qu'il faut remplir.

» L'éloquence éternise en effet la mémoire des grandes actions, et répand parmi les hommes la gloire de ceux qui les ont faites. Ces discours sont nécessaires pour accorder aux morts les éloges qui leur sont dus, pour exciter l'émulation des vivans, pour exhorter les enfans

[1] Rapporté par Platon dans son dialogue de Ménexène, traduction de Hérault de Séchelles.

et les frères à l'imitation de ces vertus, pour consoler les pères et mères, les aïeux mêmes, s'ils existent.

» Sous quel point de vue verrons-nous donc un sujet si important? De quelle manière commencerons-nous l'éloge d'hommes généreux, dont les vertus, pendant leur vie, ont fait la joie de leurs parens, et qui ont cherché la mort pour prix du salut des vivans?

» Il faut les louer de ce qu'ils étaient naturellement généreux; ils tenaient cette générosité des auteurs de leur naissance. Louons donc d'abord leur généreuse origine. Ils la devaient ensuite à leur éducation et à leur institution [1]. Faisons voir, à cet égard, combien ils s'en sont montrés dignes par une suite glorieuse de belles actions.

» Leur premier titre de noblesse est d'avoir eu pour ancêtres des hommes dont l'origine n'était point étrangère [2], qui n'étaient point

[1] *Voyez* dans Rousseau, Emile, l. 1, la différence d'éducation et d'institution.

[2] Je ne sais où les Grecs avaient pu prendre cette ridicule prétention, et comment un philosophe tel que Platon pouvait la soutenir. Les Grecs étaient, à l'époque où il écrivait, le peuple le plus moderne; ses arts, ses loix, ses sciences, ses dieux, son alphabet lui avaient été transmis par des nations étrangères.

venus d'ailleurs s'établir dans cette contrée. Ils étaient autocthones ; cette terre qu'ils habitaient, qui les nourrissait, était leur patrie ; elle les traitait en mère, et non pas en marâtre, ainsi que les autres hommes ; et maintenant qu'ils ne sont plus, ils reposent dans le sein maternel de celle qui les fit naître, les éleva, et reçut leur dépouille mortelle. Il est donc juste de rendre d'abord hommage à cette tendre mère, puisque c'est louer à la fois la noble origine des héros que nous célébrons [1].

[1] Cette prétention à une antiquité plus ou moins grande, a été dans tous les temps un sujet de dispute entre les peuples. Justin, l. II, c. 1, dit que la nation scythe passait pour être la plus ancienne, mais que l'Égypte voulut lui disputer cette prétention. Il nous a conservé les raisons qu'apportèrent les orateurs de ces différentes contrées pour faire valoir leur cause. L'Égyptien allègue, en faveur de son pays, les mêmes preuves employées ici par Platon, l'avantage d'un climat tempéré sur un climat glacé, qui ne peut ni engendrer des créatures vivantes, ni recevoir des étrangers ; la facilité du sol à produire spontanément les aliments nécessaires à l'homme, etc. L'orateur des Scythes réfute l'Égyptien par les argumens que M. Bailly, esprit d'un ordre supérieur, et qui réunit tous les genres d'instruction, a fait valoir depuis avec tant de philosophie, de finesse et d'élégance, dans ses *Lettres sur l'origine des Sciences et sur l'Atlantide.* « La tempéra-

» Cette contrée mérite non-seulement nos éloges, mais encore ceux des autres hommes, pour une infinité de causes, et sur-tout parce qu'elle a le bonheur d'être chérie des dieux. La dispute qui les divisa pour elle, et le jugement qui la suivit, prouvent assez ce que j'avance. Après avoir été célébrée par les dieux, comment ne serait-elle pas digne de l'être par tous les hommes?

» Un second sujet d'éloges, également juste, c'est que quand la terre entière produisait, enfantait des animaux de toute espèce, féroces ou herbivores, cette contrée seule demeura pure,

ture du climat plus ou moins chaude, dit l'orateur scythe, est indifférente; les hommes naissent formés pour le climat qu'ils doivent habiter, et chaque sol produit les fruits qui lui conviennent. Mais, ajoute-t-il, si le monde a été ravagé par le feu, nulle autre contrée n'a pu être habitée avant la Scythie; car les régions septentrionales ont dû être refroidies les premières, puisqu'il n'en est point où le froid soit plus vif. Si l'eau a couvert la terre, les lieux les plus élevés ont dû être les premiers desséchés, et par conséquent les premiers couverts d'habitans; et nulle autre contrée n'est plus élevée que la Scythie ». L'orateur scythe, dit Justin, l'emporta sur l'orateur égyptien, et sa nation fut reconnue la plus ancienne. Volney prétend que les Grecs sont une colonie de Scythes.

et ne donna point la naissance à des monstres farouches. De tous les animaux, elle ne choisit et n'engendra que l'homme, l'homme qui, par son intelligence, domine sur tous les autres êtres, et qui seul a établi les devoirs civils et religieux.

» Une preuve bien forte que cette terre le fit naître, ainsi que nos aïeux, c'est que tout être doué de la faculté d'engendrer, porte avec lui la nourriture propre à l'objet qu'il doit créer. C'est à ce caractère qu'on distingue une mère, de celle qui usurpe ce nom sacré. Celle-ci n'a point les sources de lait, aliment du nouvel être. Cette terre, notre patrie et notre mère, donne donc une preuve incontestable qu'elle a créé les hommes, puisqu'elle est la seule et la première qui, dans les premiers âges, ait produit un aliment propre à l'homme, l'orge et le froment, ces fruits précieux et nécessaires à sa nourriture [1]. Cette créature vivante lui doit donc la

[1] Cette opinion que les contrées où les plantes alimentaires, telles que les graminées, croissent spontanément, ont dû être habitées les premières, a été renouvelée de nos jours par le célèbre Linné. M. Heinzelmann a rapporté « que le froment et l'orge croissent » spontanément dans la Tartarie moscovite, et que les » habitans de la Sibérie font du pain avec le seigle qui

naissance, et ces témoignages prouvent plus encore en faveur de la terre qu'en faveur d'une mère.

» Notre patrie n'est point avare de ses riches moissons, elle les dispense même aux autres hommes; elle a produit ensuite l'olivier, ce soutien des forces épuisées [1]. Après avoir nourri et fortifié ses enfans jusqu'à l'adolescence, elle les a soumis à l'empire et à l'instruction des dieux, qu'il est inutile de nommer. Nous connoissons tous les dieux qui ont protégé notre vie, qui nous ont enseigné les arts nécessaires à nos besoins journaliers, qui nous ont donné des armes, et nous en ont appris l'usage. Les ancêtres de ces hommes dont nous faisons l'éloge, nés et élevés avec tant d'avantages, ont fondé la république, dont il est convenable de dire quelques mots.

» y vient naturellement et sans le semer. Linné conclut que la Sibérie peut être le pays d'où les hommes » sont sortis après le déluge pour se disperser dans le » reste du monde, puisque cette contrée est la seule » qui produit les premiers alimens de l'homme civilisé». *Voyez* les *Lettres* de M. Bailly *sur l'origine des Sciences.*

[1] Platon appelle l'olivier le soutien des forces épuisées, parce que les athlètes se frottaient d'huile pour donner plus de souplesse à leurs membres.

» Les républiques sont les nourrices des hommes; les bonnes produisent les bons; les mauvaises, les méchans. Il faut donc prouver que nos ancêtres furent élevés dans une sage république qui les a rendus vertueux, ainsi que nous, et les morts que nous célébrons.

» Le gouvernement était, comme aujourd'hui, aristocratique; sa forme n'a point changé depuis cette époque. Quelques-uns le nomment démocratique, ou autrement, selon leur goût: mais c'est réellement une aristocratie, par l'accord unanime de tous les ordres de citoyens. Alors nous avions des rois, quelquefois par droit de succession, quelquefois par droit de suffrages. Maintenant que l'autorité est dans les mains du peuple, il confie les charges et le pouvoir à ceux qu'il en juge les plus dignes. La faiblesse, l'indigence, une naissance obscure ne sont pas des motifs d'exclusion, et les avantages contraires ne conduisent pas aux honneurs comme dans les autres villes. Cette forme d'administration a pour base l'égalité de notre origine. Les autres villes sont composées d'hommes inégaux et de toute espèce; aussi leur administration est inégale; elle est tyrannique ou oligarchique. Parmi les hommes qui les habitent, les uns sont maîtres, les autres sont esclaves. Pour

nous, qui sommes frères et nés d'une mère commune, nous ne connaissons pas ces odieuses distinctions ; l'égalité d'origine nous soumet tous naturellement aux mêmes loix, et personne n'a le droit de l'emporter sur les autres que par une plus haute renommée de prudence et de vertu.

» Voilà pourquoi leurs ancêtres et les nôtres, et ces héros eux-mêmes, nés avec de si rares avantages, et élevés au sein de la liberté, ont fait tant de belles actions publiques et particulières pour servir l'humanité. Ils étaient déterminés à combattre contre les Grecs mêmes pour la liberté d'une partie de la Grèce, et contre les Barbares pour celle de la Grèce entière.

» Le temps me manque pour raconter dignement comment ils repoussèrent Eumolpe et les Amazones, débordés sur nos terres ; comment ils arrêtèrent les dévastations précédentes ; comment ils secoururent les Argiens contre les sujets de Cadmus, et les Héraclides contre les Argiens. Ainsi ne nous arrêtons pas à ces actions qui ont eu leur récompense. Mais je crois devoir rappeler celles qu'aucun poète n'a célébrées avec une grandeur égale à celle du sujet, et qui sont encore dans l'oubli. Faisons-les connaître et admirer, et que les poètes les chantent

ensuite dans leurs odes, ou dans leurs autres compositions.

» Le premier de ces exploits de nos pères que je rappellerai, est d'avoir repoussé de cette terre leur patrie, les Perses, maîtres de l'Asie, et dont l'Europe reconnaissait aussi les loix. Ces faits méritent bien de vous être présentés les premiers, et la vertu de ces héros est digne de vos éloges. Mais pour les louer comme il convient, il faut jeter les yeux sur les temps dont nous parlons, lorsque toute l'Asie servait déjà sous le troisième roi. Le premier fut Cyrus, qui par son courage affranchit les Perses, ses sujets, du joug des Mèdes, qu'il asservit eux-mêmes, et qui étendit sa domination sur le reste de l'Asie jusqu'à l'Egypte. Son fils agrandit son empire, de l'Egypte et de tous les lieux de la Lybie dans lesquels il put pénétrer. Darius, le troisième de ces rois, s'avança par terre jusqu'aux limites de la Scythie, et ses vaisseaux s'emparèrent de l'empire des mers et des îles. Rien n'osait lui résister; une crainte servile enchaînait tellement les ames, qu'un grand nombre de nations puissantes et belliqueuses se soumit aux Perses. Darius accusa les Éréthriens et nous d'avoir secouru les Sardes; sous ce prétexte il arma trois cents vaisseaux qui portaient

cinquante mille soldats. Datys était leur chef : le roi lui avait ordonné de ne revenir que vainqueur des Éréthriens et des Athéniens, et la tête de ce général répondait du succès. Datys aborda dans l'Éréthrie, combattit des hommes que la Grèce comptait au rang des plus valeureux ; et cependant, malgré leur nombre, il les subjugua en trois jours. Il parcourut toute la contrée, pour que rien ne pût fuir le glaive ou les fers du vainqueur. Ses soldats, parvenus aux bornes de l'Éréthrie, la traversèrent d'une mer à l'autre en se tenant par la main, afin de pouvoir se vanter à leur roi qu'aucun ne leur était échappé. Cette pensée les fit descendre dans les plaines de Marathon. Ils croyaient facile de joindre les Athéniens aux habitans de l'Éréthrie, et de les soumettre à la même nécessité ; ils portaient ainsi par-tout le ravage, et cependant aucun des Grecs n'osait secourir les Éréthriens subjugués et les citoyens d'Athènes. Les Lacédémoniens seuls en eurent le courage ; mais ils n'arrivèrent que le lendemain du combat. Les autres Grecs, frappés de crainte, n'armèrent point, et ne pensèrent qu'à leur salut particulier. Quelqu'un qui serait né dans ces temps malheureux, saurait quelle fut la valeur de ces héros qui soutinrent à Marathon tout l'effort

des barbares, élevèrent les premiers des trophées de leurs armes, et châtièrent l'insolent orgueil de l'Asie entière ; qui enseignèrent aux autres peuples, et prouvèrent par leurs exploits que la puissance des Perses n'était pas invincible, et que le nombre des soldats et la richesse des armemens cèdent au courage.

» Ces héros nous ont donné l'existence ; ils ont fait plus, ils ont créé notre liberté, et celle de tous les habitans de ce continent. Les Grecs, disciples de Marathon, jetant les yeux sur cet événement mémorable, ne craignirent plus dans la suite de combattre pour le salut de la patrie. Les prémices de nos éloges sont donc l'offrande légitime que nous devons à ceux qui leur ont appris à vaincre.

» Les vainqueurs dans les combats maritimes de Salamine et d'Artémise méritent notre second hommage. D'autres raconteront le nombre de leurs faits généreux, les maux qu'ils eurent à souffrir sur l'un et l'autre élément, et la grandeur d'ame avec laquelle ils les supportèrent ; je ne rappellerai que l'action qui me semble la plus glorieuse, lorsqu'ils renouvelèrent les exploits de Marathon. Ce combat avait seulement montré à toute la Grèce, qu'un petit nombre de ses guerriers suffisait pour repousser sur terre

une multitude de barbares. Rien ne prouvait encore ce que pouvaient ses vaisseaux. Les Perses passaient pour invincibles sur mer par leurs forces, leur nombre, l'art nautique, et la magnificence des armemens. C'est donc une justice que de louer les braves marins qui, par cette victoire navale, délivrèrent les Grecs de la crainte qui enchaînait leur courage, et qui leur rendirent le nombre des vaisseaux aussi peu redoutables que le nombre des soldats. Marathon et Salamine instruisirent donc les Grecs à mépriser également les barbares et sur terre et sur mer.

» Le troisième fait par l'ordre numérique et par le courage, est la bataille de Platée, qui sauva la Grèce entière. Ceux d'Athènes et de Lacédémone en partagent la gloire. La circonstance était importante, le péril était grand; ils triomphèrent de tout. Tant de vertu leur a mérité nos éloges, et ceux des siècles à venir.

» A cette époque, plusieurs villes de la Grèce étaient encore au pouvoir des barbares; on disait que le roi projetait une nouvelle expédition contre les Grecs. Nous devons rappeler les guerriers qui par leurs exploits achevèrent le grand ouvrage de notre liberté, exterminèrent les barbares, et en purgèrent les flots. Ce furent ceux

qui combattirent sur mer à Eurymédon, descendirent à Chypre, passèrent en Egypte, et portèrent leurs armes en plusieurs autres lieux. Souvenons-nous avec reconnaissance qu'ils firent trembler le roi lui-même, qui, loin de menacer la Grèce, ne songea plus qu'à sa propre sûreté. Ce fut Athènes seule qui éteignit la guerre entre les barbares et ses citoyens, et tous ceux qui parlaient la même langue que la sienne.

» La paix succéda, Athènes fut respectée : alors elle éprouva ce qu'on voit arriver aux hommes à qui tout prospère. La jalousie naquit, et bientôt enfanta l'envie; cette passion précipita involontairement Athènes dans une guerre avec le reste de la Grèce. Dès qu'elle fut déclarée, nos citoyens combattirent à Tanagre contre les Lacédémoniens pour la liberté de la Béotie. La victoire fut incertaine ; une dernière action la décida. Les autres défenseurs des Béotiens les ayant abandonnés, nos guerriers, après avoir vaincu le troisième jour à Œnophyte, ramenèrent glorieusement les fuyards. Ces braves citoyens furent les premiers qui, après la guerre persique, s'armèrent contre les Grecs pour la liberté de la Grèce, et affranchirent ceux qu'ils secoururent. Ils sont honorablement placés les premiers dans ce monument, par ordre de la république.

» Alors plusieurs guerres s'allumèrent; tous les Grecs prirent les armes, ravagèrent l'Attique, et payèrent Athènes d'une coupable ingratitude. Mais nos citoyens les vainquirent sur mer; au milieu du carnage, ils firent prisonniers leurs chefs, qui étaient de Lacédémone. Nos guerriers pouvaient les exterminer; mais ils les épargnèrent, leur pardonnèrent, et rétablirent la paix, pensant que des hommes d'une même nation ne devaient combattre que pour la victoire, et qu'il ne fallait pas, pour le ressentiment particulier d'une ville, perdre la Grèce entière; les barbares seuls ne doivent attendre que la mort. Les héros qui, après avoir soutenu ces combats, reposent ici, sont donc dignes de nos éloges. Ils ont prouvé, si quelqu'un en pouvait douter, qu'aucun des Grecs ne l'emporta sur les Athéniens dans la première guerre contre les barbares: c'est une vérité incontestable, et que ces guerriers ont démontrée, lorsque, dans les combats où les exposèrent les divisions de la Grèce, ils vainquirent en particulier, et firent prisonnier chacun des chefs avec lesquels ils avaient défait les barbares.

» La troisième guerre qui suivit cette paix, fut terrible et inattendue; beaucoup de braves

guerriers que ce monument couvre, y perdirent la vie. Un grand nombre d'autres aborda en Sicile, où ils élevèrent plusieurs trophées dans les combats qu'ils livrèrent pour la liberté des Léontins, que la foi des sermens les obligeait à défendre. La longue durée de leur navigation réduisit Athènes à la plus triste nécessité; elle ne put les secourir, et ce refus de secours causa le malheur de leurs armes. Les ennemis qui les combattaient, remportèrent, sur ces alliés des Léontins, l'avantage de la valeur et de la prudence. Cependant plusieurs de nos guerriers, dans les combats qu'ils livrèrent sur l'Hellespont, s'emparèrent en un seul jour de tous les vaisseaux des ennemis, et en défirent un grand nombre d'autres. J'ai dit que cette guerre fut terrible et inattendue, parce que l'acharnement des Grecs était tel, qu'ils osèrent presser, par leurs envoyés, le roi, notre plus implacable ennemi, celui que nos efforts communs avaient repoussé, de conduire une seconde fois ses armes dans l'Attique, et de joindre, pour anéantir Athènes, ses barbares à tous les Grecs. Ce fut alors que cette ville déploya sa force et son courage. Nos généreux citoyens, croyant déjà leur ville assiégée, et la flotte menacée dans Mitylène, armèrent cinquante vaisseaux, les

montèrent, battirent les ennemis, et délivrèrent leurs alliés. Les flots ne les ont pas engloutis; le sort fut moins injuste; ils reposent ici. La mémoire de ces hommes doit être honorée; nous devons à leur valeur cette victoire navale et tous nos autres avantages; ils ont acquis à notre ville la réputation de ne pouvoir être prise, quand toutes les forces humaines se réuniraient contr'elle. Et c'est ce que les faits ont prouvé; nous n'avons été surmontés que par nos propres divisions, et non par aucune autre puissance : nous n'avons cédé à aucune force étrangère; nous nous sommes vaincus et humiliés nous-mêmes.

» La paix et la tranquillité établies au dehors, nous fûmes en proie à des divisions intestines, mais telles que tous les hommes condamnés par le sort à des guerres civiles, souhaiteraient que leur ville n'éprouvât que des troubles pareils. Nos citoyens du Pyrée et de la citadelle se joignirent avec douceur et avec humanité; et, contre l'espoir du reste de la Grèce, ils cessèrent, avec la plus grande modération, les hostilités contre les habitans d'Éleusine. Faut-il chercher une autre cause de toutes ces actions, et de l'amitié durable, fondée sur des faits, et non pas sur des mots, dont ils se lièrent, que celle

telle de la communauté d'origine ? Nous devons cependant rappeler à la mémoire les citoyens qui se sont donné mutuellement la mort dans cette guerre, et les rendre, autant que nous pourrons, propices, par des vœux et par des prières, à ceux qui les ont vaincus, puisque nous oublions tout nous-mêmes. Le malheur des circonstances, et non l'animosité ni la haine, les porta à se combattre ; nous en sommes tous témoins, nous qui avons vécu avec eux : en faveur de notre origine commune, nous nous pardonnons réciproquement, et ce que nous avons fait, et ce que nous avons souffert.

» Ensuite nous eûmes par-tout la paix ; Athènes, entièrement tranquille, pardonna aux barbares, qui n'avaient point mis à se venger des maux cruels qu'elle leur avait fait souffrir, l'acharnement qu'on devait attendre d'eux. Mais elle était indignée contre les Grecs ; elle se rappelait l'ingratitude dont ils avaient payé ses bienfaits ; qu'ils s'étaient unis aux barbares ; qu'ils avaient détruit ses vaisseaux, qui dans d'autres temps les avaient sauvés ; qu'ils avaient renversé ses murs, qui avaient empêché la chute des leurs. Athènes était bien décidée à ne plus secourir les Grecs, que leur liberté fût attaquée par les barbares ou par leurs compatriotes.

Nous pensions tous ainsi lorsque les Lacédémoniens, regardant les Athéniens, ces défenseurs de la liberté commune, comme abattus, crurent que rien ne les empêchait plus de donner des fers au reste de la Grèce.

» Mais pourquoi tant de vains discours? Laissons-là les actions anciennes; bornons-nous à ces faits. Nous savons tous comment les Argiens, les Béotiens et les Corinthiens, frappés de crainte, recoururent aux Athéniens; et, ce qui est le plus surnaturel, le grand roi lui-même fut réduit à une nécessité si pressante, qu'il crut ne devoir espérer son salut que de cette ville même, pour la destruction de laquelle il avait montré tant d'ardeur. Le seul reproche mérité qu'on pourrait faire à cette ville, serait d'avoir toujours été trop compatissante, et trop portée à secourir l'infortune. Sa constance fut vaincue; elle ne put garder les sermens qu'elle avait faits de ne jamais protéger la liberté de ceux qui l'avaient outragée; elle se laissa toucher, elle fournit des secours, elle sauva enfin les Grecs de la servitude, jusqu'à ce qu'ils s'asservissent eux-mêmes. Elle n'osa pas cependant secourir ouvertement le grand roi; le respect dû aux trophées de Marathon, de Salamine et de Platée, l'en empêcha: mais on peut avouer

qu'il dut son salut à la permission qu'elle donna aux fugitifs et aux volontaires de le servir. Elle fortifia ses murs, répara ses vaisseaux, prépara tous ses armemens; et forcée à la guerre, elle combattit contre les Lacédémoniens pour les habitans de Paros.

» Le roi, craignant Athènes, depuis qu'il voyait que Lacédémone avait renoncé à la guerre sur mer, et voulant violer sa foi, demanda cette partie du continent de la Grèce. Les Lacédémoniens la lui avaient autrefois donnée, afin qu'il se joignît à nos guerriers et à nos autres alliés. Il comptait bien sur nos refus, qui devaient servir de prétexte à sa défection : mais nos autres alliés le trompèrent; les Corinthiens, les Argiens et les Béotiens consentirent, sous la foi des sermens, à lui livrer à prix d'or cette portion de la Grèce. Nous seuls n'osâmes la lui accorder, ni la lui promettre.

» C'est ainsi que s'accrurent la confiance et la liberté, la vigueur et la santé de cette ville, avec cette haine innée des barbares, qui a conservé le sang des Grecs pur et sans mélange : car les descendans de Pélops, de Cadmus, d'Égyptus, de Danaüs, et des autres, Grecs par la loi, ne vivent pas avec nous. Telle est la source de cette haine extrême d'Athènes pour

les nations étrangères. Aussi rien ne put nous engager à commettre l'action atroce et impie de livrer des Grecs à des barbares.

» Revenus au même état d'où la guerre nous avait tirés avec l'aide des dieux, nous nous préparâmes à combattre avec plus d'avantages. Nous avions des murs, nous avions des vaisseaux, nous rendîmes la paix à nos colonies, les ennemis cédèrent presque sans résistance. Nous perdîmes cependant beaucoup de braves guerriers, soit à Corinthe, par le désavantage du lieu, soit à Léchée, par trahison. Je vous fais souvenir de ces généreux citoyens qui délivrèrent le roi de Perse, et chassèrent les Lacédémoniens des mers, afin que vous pariez leur tombe des éloges qui leur sont dus.

» Je vous ai retracé les actions de ces hommes qui reposent ici, et de ceux qui sont morts pour cette ville; elles sont belles et nombreuses, sans doute. Mais j'en ai tu un plus grand nombre encore de plus éclatantes : car une suite de plusieurs jours et de plusieurs nuits ne suffirait pas à celui qui voudrait les raconter toutes. Que tous les citoyens, l'ame remplie de ces grandes choses, recommandent donc aux descendans de ces braves guerriers, de ne jamais quitter dans les combats le rang de leurs ancêtres; de ne pas

prendre la fuite, en cédant aux conseils de la lâcheté. Moi-même, enfans d'hommes généreux, je vous exhorte, et ne laisserai jamais passer aucune occasion de vous engager, de vous exciter à tendre par tous vos efforts à la vertu. Le temps est venu de vous révéler ce que vos pères nous ont prescrit d'annoncer à nos enfans, s'ils se trouvaient jamais dans des circonstances difficiles et périlleuses. Je vous répéterai ce que j'ai entendu d'eux, ce qu'ils vous diraient eux-mêmes s'ils en avaient la puissance; j'en juge du moins par les discours qu'ils tenaient. Croyez donc entendre d'eux ce que je vous annonce.

» Ils diraient : Enfans, vous êtes nés de pères généreux, et ceci le prouve; il nous fallait vivre honteusement, nous avons préféré une mort glorieuse, plutôt que de plonger dans l'infamie vous et votre postérité, et de devenir l'ignominie de nos pères et de leurs aïeux. Nous avons pensé que celui qui déshonore ses pères est mort en effet, qu'il n'est chéri ni des dieux, ni des hommes, ni sur la terre pendant sa vie, ni dans les enfers après sa mort. Rappelez-vous donc nos discours, et n'entreprenez rien que la vertu ne vous guide : sachez que, sans elle, toutes les possessions, toutes les entreprises sont hon-

teuses et déshonorantes. La richesse ne décore pas l'homme pusillanime; il est riche pour les autres, et non pas pour lui-même : la force et la beauté réunies dans un homme timide et méchant, paraissent déplacées et n'être pas faites pour lui ; elles l'exposent seulement à un plus grand jour, et rendent sa lâcheté plus manifeste. Toute espèce de connaissances séparées de la justice et des autres vertus, ne se peut appeler sagesse, mais ruse et artifice. Mettez donc vos premiers et vos derniers soins à nous surpasser, ainsi que nos aïeux, par l'éclat de votre renommée ; apprenez que si nous vous passons en vertu, notre victoire fera notre honte, quand notre défaite eût fait votre gloire. Mais nous serons vaincus, sans doute, et vous triompherez, si vous n'abusez pas de la gloire de vos pères, si vous ne la flétrissez pas, si vous êtes persuadés que l'homme qui a une noble idée de son être, ne voit rien de plus honteux que de ne pas tirer sa gloire de lui-même, mais de la renommée de ses ancêtres. Cette renommée, transmise d'aïeux en aïeux, est un trésor noble et précieux, sans doute; mais les honneurs et les richesses sont des biens dont il faut jouir; et il est honteux et indigne d'un homme de les laisser passer à sa postérité, après avoir

vécu dans une lâche indigence au milieu de si magnifiques possessions.

» Si vous mettez vos soins à suivre ces conseils, votre tendresse nous sera chère, et vous trouverez en nous des amis, lorsque la Parque s'avançant viendra vous ravir. Mais si vous les négligez et n'en faites aucun cas, personne ne vous accueillera avec intérêt; que vos enfans le sachent.

» Instruisons nos pères et nos mères, s'ils existent, puisqu'il faut les consoler, comment on doit supporter, avec une ame paisible, les malheurs qui surviennent, et ne pas s'abandonner aux larmes : ils trouveront assez de compagnons de leurs pleurs, que leur infortune présente leur fournira. Mais nous, rappelons à ces hommes désolés et sensibles les vœux qu'ils ont faits pour leurs enfans, vœux que les dieux ont exaucés. Ils ne leur avaient pas demandé des fils immortels, mais braves et fameux; leurs désirs ont été remplis, puisqu'ils étaient comptés parmi les plus braves. Il est bien difficile que tout succède à l'homme au gré de ses souhaits pendant sa vie. Si ces vieillards supportent le malheur avec courage, on reconnaîtra qu'ils étaient en effet les pères d'enfans généreux, et qu'ils les égalent en vertus; s'ils en sont

accablés, ils feront douter qu'ils fussent véritablement nos pères, ou que leurs éloges fussent sincères, ce qui serait également indécent. Mais ceux-là sur-tout nous louent dignement, qui montrent par leurs actions, que, braves, ils ont engendré des braves.

» Ce vieux proverbe si répété, *rien de trop*, me semble juste et applicable à la circonstance. L'homme qui tire de lui-même, ou de ce qui l'approche, tout ce qui peut mener au bonheur, qui ne fait pas dépendre sa félicité des autres hommes, dont la bonne ou mauvaise fortune soumettrait son sort, comme le leur, aux inconstances du hasard, se prépare la vie la plus heureuse : cet homme est courageux, sage et prudent. Qu'il lui survienne des richesses et des enfans, qu'il perde l'un et l'autre, il suit sur-tout la leçon du proverbe : aucun événement ne lui cause ni trop de chagrin, ni trop de joie. Souhaitons que nos pères lui ressemblent. Montrons-nous tels aussi, sans regrets et sans crainte, si la mort se présente à l'instant. Prions que nos pères et nos mères pensent comme nous, et finissent tranquillement les jours qui leur restent. Qu'ils sachent que leurs pleurs, que leurs cris ne réjouiront pas nos manes, et que s'il existe, après la mort, quelque

sentiment des choses vivantes, leur abattement et leur faiblesse nous seront importuns; mais que nous aimerions à voir que leur douleur soit paisible et modérée. Notre mort, en effet, est plus à envier qu'à plaindre, puisque nous avons obtenu la gloire la plus belle dont les hommes puissent se couvrir. Qu'ils prennent soin de nos femmes et de nos enfans, qu'ils élèvent ces derniers; ils nous feront tout oublier par ce service, qui nous sera plus doux, plus cher, plus agréable que la vie. Voilà ce que nous devons leur apprendre. Prions Athènes de se charger de nos pères et de nos enfans, de soutenir avec bonté la vieillesse des uns, et d'instruire aux vertus l'enfance des autres. Mais nous savons que, sans avoir besoin d'être sollicitée, la république se chargera noblement de ces soins généreux.

» Pères, enfans, voilà ce qu'ils nous avaient prescrit de vous apprendre : j'ai tâché de le faire avec toute l'énergie dont je suis susceptible. Je vous conjure tous en leur nom, vous, de prendre pour modèles ceux dont l'âge vous rapproche; vous, d'imiter la fermeté des autres. Le soutien de votre vieillesse est l'objet des soins publics et particuliers; ces soins s'étendent sur tous ceux qui tenaient aux morts par quelques liens.

» Vous connaissez vous-mêmes la tendre prévoyance de cette ville, qui veille par de sages loix sur ceux dont les pères ou les enfans ont péri dans les combats; sa sollicitude pour eux est plus grande que pour les autres citoyens. Elle enjoint aux chefs de prendre garde que leurs pères ou leurs mères n'éprouvent aucune injustice; elle élève en commun leurs enfans; elle observe sur-tout que rien ne fasse sentir à ces orphelins l'étendue de la perte qu'ils ont faite. Elle prend pour leur enfance des sentimens paternels; et quand ils sont devenus des hommes, elle les envoie où le devoir les appelle, et leur fournit des armes; elle leur rappelle la mémoire des exploits de leurs pères, en leur mettant dans les mains les instrumens de la valeur de ces braves guerriers. Pour s'assurer ensuite d'un augure favorable, elle les fait entrer dans les foyers paternels, dominans par leur force, et parés de leurs armes. Après leur mort, elle honore leurs cendres; c'est un devoir dont elle s'acquitte chaque année, sans y jamais manquer : elle y remplit publiquement les rites auxquels la mort de leurs proches oblige les particuliers. Elle y joint des jeux gymniques et équestres, et des combats dans tous les genres de musique. Elle fixe avec équité

le droit de succession des enfans aux pères, et des pères aux enfans, et ceux de tous les parens enfin envers les tuteurs. Elle s'occupe de ces soins avec la plus exacte vigilance. Le souvenir de ces choses doit donner plus de force contre les atteintes du malheur. C'est ainsi que vous serez chers aux vivans et aux morts, et toujours prêts à servir et à être obligés.

» Maintenant que vous avez accompli toutes les cérémonies prescrites par la loi, vous pouvez vous éloigner, ainsi que tous les autres citoyens ».

Éloge des Guerriers morts dans la guerre du Péloponèse, prononcé par Périclès [1].

« La plupart des orateurs qui, de ce même lieu, ont déjà fait entendre leur voix, ont célébré le législateur qui a cru devoir ajouter à l'ancienne loi sur la sépulture des citoyens victimes de la guerre, celle de prononcer leur éloge [2]; persuadés que c'est une belle institu-

[1] Thucyd. l. II, traduct. de l'Évêque.

[2] La loi qui ordonnait de faire, aux frais du public, les funérailles des guerriers morts en combattant, remontait à une haute antiquité. On ajouta depuis à cette loi, celle de faire l'éloge de ces guerriers, et cette nouvelle disposition a été attribuée à Solon.

tion de louer en public ceux qui sont morts pour la patrie.

» Pour moi, j'oserais croire qu'à des hommes qui se sont rendus grands par leurs actions, il suffit de ce qu'ils ont fait pour justifier les honneurs qu'ils obtiennent, honneurs rendus par le peuple entier, et dont ce monument vous offre le spectacle; plutôt que de livrer les vertus d'un grand nombre de héros, au hasard d'être appréciées suivant qu'un seul homme en parlera plus ou moins dignement.

» Il est difficile à l'orateur de garder la mesure convenable, quand on peut même à peine avoir une opinion fixe sur la vérité. L'auditeur qui joint à la conscience des faits, de la bienveillance pour ceux dont on prononce l'éloge, trouvera peut-être tout ce qu'on pourra dire au-dessous de ce qu'il voudrait entendre, et de ce qu'il sait; et celui qui ne connaît pas les choses par lui-même, trouvera, par envie, de l'exagération dans tout ce qui s'élève au-dessus de son caractère : car on ne supporte l'éloge des autres, qu'autant que l'on se croit capable soi-même de faire ce qu'on entend célébrer; ce qui s'élève plus haut, on refuse d'y croire.

» Cependant, puisque les anciens ont jugé convenable qu'un tel éloge fût prononcé, je dois

me conformer à la loi, et tenter de satisfaire, autant qu'il me sera possible, le désir et l'opinion de chacun d'entre vous.

» C'est par nos ancêtres que je vais commencer. Dans une telle solennité, il est juste, il est convenable de leur accorder les honneurs d'un souvenir.

» Des hommes d'une même origine ont toujours occupé cette contrée, et c'est par leurs vertus que les plus anciens l'ont transmise à leurs descendans, libre, comme elle continue de l'être. Nos premiers aïeux sont dignes d'éloges, et nos pères encore plus. Ce sont eux qui ont ajouté à l'héritage qu'ils avaient reçu de la puissance que nous possédons, et ce n'est pas sans de grands travaux qu'ils nous l'ont transmise. Mais nous-mêmes, nous sur-tout qui vivons encore, et qui sommes parvenus à l'âge de la maturité, c'est nous qui avons procuré le plus d'accroissement à cet empire; c'est à nous que sont dus tous les avantages qui rendent la république si respectable dans la guerre et dans la paix.

» Les exploits qui nous ont acquis les différentes parties de notre domination, les invasions des Grecs et des barbares, vaillamment repoussés par nous ou par nos pères, c'est ce

que je passerai sous silence, sans vous entretenir longuement de ce qui vous est connu.

» Mais par quelle conduite nous sommes parvenus à tant de puissance, par quelles institutions politiques et par quelles mœurs nous avons imprimé tant de grandeur à l'état, c'est ce que je vais montrer, avant de passer à l'éloge de nos guerriers; persuadé que ces détails ne sont pas ici déplacés, et qu'il n'est pas inutile à cette assemblée de citoyens et d'étrangers de les entendre.

» Notre constitution politique n'est pas jalouse des loix de nos voisins, et nous servons plutôt à quelques-uns de modèles, que nous n'imitons les autres [1]. Comme notre gouvernement n'est pas dans les mains d'un petit nombre de citoyens, mais dans celles du grand nombre, il a reçu le nom de *démocratie*. Dans les différends qui s'élèvent entre particuliers, tous, suivant les loix, jouissent de l'égalité : la considération s'accorde à celui qui se distingue par quelque mérite; et si l'on obtient de la république des honneurs, c'est par des vertus, et non parce qu'on est d'une certaine classe. Peut-on rendre quelque service à l'état, on ne se voit

[1] Il attaque en passant les Lacédémoniens, dont les loix n'étaient qu'une imitation de celles de Crète.

pas repoussé parce qu'on est obscur et pauvre. Tous, nous disons librement notre avis sur les intérêts publics; mais, dans le commerce journalier de la vie, nous ne portons pas un œil soupçonneux sur les actions des autres; nous ne leur faisons pas un crime de leurs jouissances; nous ne leur montrons pas un front sévère, qui afflige du moins, s'il ne blesse pas [1].

» Mais sans avoir rien d'austère dans le commerce particulier, une crainte salutaire nous empêche de prévariquer dans ce qui regarde la patrie; toujours écoutant les magistrats et les loix, sur-tout celles qui ont été portées en faveur des opprimés, et toutes celles même qui, sans être écrites, sont le résultat d'une convention générale, et ne peuvent être enfreintes sans honte.

» Par des institutions de jeux et de fêtes annuelles, par les agrémens et les douceurs de la vie privée, nous offrons à l'esprit des délasse-

[1] Les Lacédémoniens étaient sans liberté dans la vie privée, ou plutôt leur vie était toute publique. Toujours ils étaient gênés, toujours éclairés dans toutes leurs actions : ils ne voyaient dans leurs concitoyens que d'austères censeurs; jamais ils ne cessaient d'être les esclaves de leurs sévères coutumes, et ce dur esclavage commençait avec l'enfance.

mens de ses fatigues, et chaque jour a chez nous ses plaisirs, qui dissipent les ennuis. Notre république, par l'étendue de sa domination, reçoit tout ce qui naît sur la terre entière, et nous ne recueillons pas moins, pour notre jouissance, les productions des contrées étrangères que celles de notre sol.

» Voici, dans ce qui concerne la guerre, en quoi nous différons de nos ennemis. Nous offrons notre ville en commun à tous les hommes; aucune loi n'en écarte les étrangers, ne les prive de nos institutions, de nos spectacles[1]: chez nous, rien de caché, rien dont ne puissent profiter nos ennemis. Ce n'est point en des apprêts mystérieux, en des ruses préparées que nous mettons notre confiance; elle se fonde sur notre courage et sur notre activité. Nos ennemis, dès leur première enfance, se forment au courage par les plus rudes exercices; et nous,

[1] Thucydide oppose les coutumes hospitalières d'Athènes aux loix féroces des Lacédémoniens, qui repoussaient de chez eux les étrangers. Un peu plus bas, il compare l'éducation douce des Athéniens aux durs exercices de la jeunesse lacédémonienne, et prouve que les Athéniens n'en sont pas moins courageux, pour ne pas se refuser, à tous les âges, tous les agrémens de la vie.

élevés

élevés avec douceur, nous n'en avons pas moins d'ardeur pour courir aux mêmes dangers. C'est ce qui est prouvé; car les Lacédémoniens ne viennent pas seuls, mais avec tous leurs voisins, porter la guerre dans notre pays; et nous, pénétrant seuls chez nos ennemis, et ayant à combattre des hommes qui défendent leur propriété, nous remportons le plus souvent en terre étrangère une victoire aisée.

» Il n'est jamais arrivé qu'aucun de nos ennemis eût à lutter contre toute la masse de nos forces, obligés que nous sommes de monter à la fois notre marine, et d'envoyer des troupes de terre dans les diverses contrées de notre domination; mais s'ils se mesurent avec une faible partie de notre puissance, victorieux ils se vantent de nous avoir tous repoussés; vaincus, de n'avoir cédé qu'à toutes nos forces réunies.

» S'il est dans notre caractère de nous précipiter dans les dangers, plutôt en nous jouant qu'en prenant de la peine, plutôt par l'habitude du courage que par l'obéissance à des lois, nous n'en sommes pas plus affligés d'avance des maux qui nous attendent; et, dans l'action, nous ne montrons pas moins de valeur que ceux qui se condamnent à ne cesser de souffrir.

» Voilà ce qui rend notre république digne

d'admiration; elle en mérite encore à d'autres égards. Nous avons le goût du beau, mais avec économie; nous nous livrons à la philosophie, mais sans nous amollir. Si nous possédons des richesses, c'est pour les employer dans l'occasion, et non pour nous vanter d'en avoir [1]. Il n'est honteux à personne d'avouer qu'il est pauvre; mais ne pas chasser la pauvreté par le travail, voilà ce qui est honteux [2].

» Les mêmes hommes se livrent à leurs affaires particulières et à celles du gouvernement; et ceux qui font profession du travail manuel, ne sont point étrangers à la politique. Seuls, nous ne regardons pas seulement comme détaché des affaires, l'homme qui ne prend aucune part à celles de sa patrie; nous le traitons d'inutile. Nous jugeons bien les choses, nous les concevons de même; et nous ne croyons pas que

[1] Ce sont toujours les mœurs des Lacédémoniens que Thucydide oppose à celles de sa patrie. Ainsi, contre l'opinion commune sur la pauvreté de Sparte, il reproche ici aux Lacédémoniens d'être riches, mais seulement pour tirer orgueil de leurs richesses, et non pour en faire usage.

[2] Le travail était honteux à Lacédémone; il était abandonné aux serfs, ilotes et messéniens: les femmes mêmes auraient rougi de s'appliquer aux travaux de leur sexe.

les discours nuisent aux actions; mais ce qui nous paraît nuisible, c'est de ne pas s'instruire d'avance par le discours, de ce qu'il faut exécuter.

» Voici ce qui nous est encore particulier, c'est d'avoir en même temps la plus grande audace, et de bien raisonner ce que nous voulons entreprendre; tandis que chez les autres, c'est l'ignorance qui rend audacieux, et le raisonnement, inactif. Et ceux-là doivent, sans doute, être considérés comme les plus valeureux, qui connaissent bien ce qui est terrible, ce qui est agréable, sans en chercher davantage à se soustraire aux dangers.

» Même dans les vertus, nous différons du grand nombre : nous devenons amis, plutôt en accordant qu'en recevant des bienfaits. L'amitié du bienfaiteur est la plus solide; il veut conserver la bienveillance qui lui est due pour le bien qu'il a fait : celui qui ne fait que payer du retour, éprouve un sentiment plus obtus; il sait que sa reconnaissance est une dette qu'il acquitte, et qu'elle n'a rien d'obligeant. Seuls encore, c'est moins par un calcul d'intérêt que par une confiance généreuse, que nous accordons des bienfaits sans mesure.

» En un mot, j'ose le dire, notre république

est l'école de la Grèce. Il me semble y voir chaque citoyen doué d'une heureuse flexibilité que jamais n'abandonnent les grâces, et qui le rend capable d'un grand nombre de qualités différentes. Que ce soit moins ici une vaine pompe de paroles que la vérité des faits; c'est ce qu'indique assez la puissance où ces qualités nous ont conduits. Seule de toutes les républiques, la nôtre se montre, par les effets, supérieure à sa renommée [1]. Elle est la seule dont les ennemis qui l'attaquent ne puissent s'indigner de leur défaite, dont les sujets ne puissent se plaindre de n'avoir pas des maîtres dignes de les commander. Nous ne montrons pas une puissance acquise dans l'obscurité, mais brillante des signes éclatans de notre valeur; admirés dans l'âge présent, nous le serons encore dans la postérité, sans avoir besoin d'être célébrés par un Homère, ni par un écrivain capable de flatter d'abord l'oreille, mais dont les beautés ambitieuses seront bientôt effacées par la vérité des faits. Par notre audace, nous avons forcé la mer et la terre entière à nous ouvrir un passage, et par-tout nous avons fondé des monu-

[1] Les députés de Corinthe avaient reproché aux Lacédémoniens d'être au-dessous de leur renommée. — Thucyd. l. 1, c. LXIX.

mens impérissables des maux que nous avons faits à nos ennemis, des biens qu'ont reçus de nous nos amis. C'est pour une patrie si glorieuse, qu'indignés qu'elle leur pût être ravie, nos guerriers ont reçu généreusement la mort; et tous ceux qui leur survivent, brûlent de souffrir pour elle.

» Je me suis étendu sur les louanges de notre république, pour montrer que le combat n'est pas égal entre nous et des ennemis, qui sont loin de jouir des mêmes avantages, et pour appuyer sur des témoignages certains l'éloge des citoyens dont nous déplorons la perte. Il est déjà bien avancé cet éloge: célébrer la gloire de notre patrie, c'est parer leurs vertus, et celles des hommes qui leur ont ressemblé, des louanges qu'elles méritent. Il est peu de Grecs qui, comme eux, ne soient pas au-dessous des éloges qu'on leur accorde. La mort a mis au grand jour leur valeur; elle a commencé par la faire connaître, et a fini par l'immortaliser.

» Si quelques-uns d'eux se sont montrés d'ailleurs moins estimables, ils ont acquis, en mourant pour leur patrie, le droit de n'être jugés que sur leur courage. Par une si belle fin, ils ont effacé les taches de leur vie, et ont fait plus de bien en commun, que de mal en parti-

culier. Aucun d'eux, amolli par les richesses, n'en a préféré les jouissances à son devoir; aucun, par cette espérance que conserve la misère, de se soustraire à l'infortune et de s'enrichir un jour, n'a voulu fuir les dangers. Mettant au-dessus de tous les biens la gloire de se venger de leurs ennemis, persuadés que, de tous les périls, ils n'en pouvaient braver un plus illustre, ils ont voulu l'affronter pour se procurer cette vengeance, et il est devenu l'objet de leurs désirs.

» L'espérance détruisait à leurs yeux l'incertitude de la victoire; et, dans l'action, les périls qu'ils ne pouvaient se dissimuler, s'effaçaient par la confiance qu'ils avaient en eux-mêmes. Ils ont trouvé plus beau de se défendre et de périr, que de céder pour conserver leurs jours; ils ont évité l'opprobre qui suit la réputation de lâcheté, et ont soutenu l'honneur au prix de leur vie. En un court instant le sort les a surpris, moins frappés de crainte qu'occupés de leur gloire.

» Ils furent tels qu'ils devaient être pour l'état: que les autres, sans avoir moins de courage, fassent des vœux pour que leur vie soit plus heureusement préservée. Qu'ils ne se bornent pas à discourir sur l'utilité publique, sujet

que, sans rien dire qui vous soit inconnu, on pourrait traiter fort au long, en s'étendant sur tout ce qu'il y a de glorieux à surmonter ses ennemis; mais c'est en agissant pour la patrie qu'il faut s'occuper de sa puissance, et s'enflammer d'amour pour elle. Contemplez sa grandeur, mais en pensant que c'est par le courage, par la connaissance du devoir, par la honte de commettre une lâcheté dans des combats, que des héros la lui ont procurée. Malheureux dans quelqu'entreprise, ils ne se croyaient point en droit de priver l'état de leur vertu, et le sacrifice d'eux-mêmes était un tribut qu'ils croyaient lui devoir.

» Tous lui ont offert en commun leurs personnes, et chacun en particulier a reçu des louanges immortelles et la plus honorable sépulture; non pas celle où ils reposent, mais le monument où leur gloire sera toujours présente au souvenir, quand il s'agira de parler d'eux, ou de les imiter.

» La tombe des grands hommes est l'univers entier; elle ne se fait pas remarquer par quelques inscriptions gravées sur des colonnes dans une sépulture privée; mais jusque dans les contrées étrangères, et sans inscription, leur mé-

moire est bien mieux dans les esprits que sur des monumens fastueux.

» Voilà ceux dont vous devez être jaloux. Croyez que le bonheur est dans la liberté, la liberté dans le courage, et ne dédaignez pas de partager les périls de la guerre. Ce ne sont pas ceux qui vivent dans l'adversité, sans espérance d'un meilleur sort, qui ont le plus de raison de prodiguer leur vie; mais ceux qui, si leur vie est conservée, risquent de changer le plus de fortune, et qui ont à subir la plus grande révolution s'ils tombent dans le malheur : car, pour un homme de cœur, l'humiliation, jointe à l'habitude de la mollesse, semble bien plus à redouter, que ne peut l'être, au moment où l'on s'abandonne à son courage, où l'on espère bien de sa patrie, la mort qui survient, et qu'on ne sent pas.

» Aussi ne gémirai-je point sur les pères qui sont ici présens, contens de les consoler : ils savent qu'ils sont nés pour les vicissitudes de la vie. Ceux-là sont heureux qui, comme les guerriers dont nous célébrons les obsèques, et qui vous laissent dans la douleur, obtiennent la plus brillante fin; et ceux qui, après une vie sans infortune, trouvent une mort glorieuse.

» C'est, je ne l'ignore pas, ce qu'il est difficile de vous persuader, à vous qui, dans la félicité des autres, dans cette félicité dont vous avez joui, trouverez un sujet de vous rappeler vos peines ; car la douleur n'est pas dans l'absence d'un bien qu'on n'a point éprouvé, mais dans la privation de celui dont on avait contracté l'habitude.

» Qu'ils se consolent par l'espérance d'avoir d'autres fils, ceux à qui leur âge permet encore de devenir pères. Les enfans qu'ils verront naître leur feront oublier en particulier ceux qu'ils ont perdus ; et cette consolation sera double pour la patrie, qui verra ces enfans remplir le vide de sa population, tandis que leurs pères lui garantiront la sûreté ; car les citoyens qui n'ont pas d'enfans pour lesquels ils s'exposent aux périls, ne lui peuvent être également affectionnés.

» Et vous, à qui l'âge refuse cette espérance, soyez heureux par le temps de votre vie qui s'est écoulé : il a été le plus long ; regardez-le comme un gain que vous avez fait sur le sort. Espérez que le reste sera court, et allégez-en le poids par la gloire des héros dont vous fûtes les pères. Seul, l'amour de la gloire ne vieillit pas ; et dans l'infirmité du grand âge, le plus grand

des plaisirs n'est pas, comme on le prétend, d'amasser des richesses, mais d'obtenir des respects.

» Fils et frères de ceux qui ne sont plus, je vois pour vous une grande lutte à soutenir ; car tout le monde loue volontiers ceux qui ne sont plus ; et par un excès même de vertu, à peine ferez-vous croire que vous les égalez : on jugera que vous leur êtes du moins un peu inférieurs. Les vivans ont des émules qui leur portent envie ; mais on rend honneur avec bienveillance au mérite, qui n'est plus un obstacle pour des rivaux.

» S'il faut qu'en faveur des épouses qui viennent de tomber dans le veuvage, j'ajoute ici quelque chose sur ce qui doit constituer leur vertu, je renfermerai dans bien peu de mots tous les avis qu'on peut leur donner. Vous contenir dans les devoirs prescrits à votre sexe, telle est votre plus grande gloire : elle appartient à celle dont les vices et les vertus font le moins de bruit parmi les hommes.

» J'ai rempli la loi, et j'ai dit tout ce que je croyais avoir d'utile à vous faire entendre. Nos illustres morts viennent de recevoir l'hommage qui leur est dû ; et dès ce jour leurs enfans seront élevés aux frais de la république, jusqu'à

l'âge qui leur permettra de la servir : c'est une couronne que décerne la patrie, couronne utile à ceux qui ne sont plus et à ceux qui nous restent, et que l'on voudra mériter dans de semblables combats.

» Où les plus belles récompenses sont offertes à la vertu, là se trouvent les meilleurs citoyens.

» Payez un tribut de larmes aux morts qui vous appartiennent, et retirez-vous ».

CHAPITRE VI.

MAGNIFICENCE DES FÊTES DONNÉES A ALEXANDRIE.

Ces récits que nous ont transmis les historiens de l'antiquité, portent un caractère d'exagération, qui est celui des Orientaux en général, et particulièrement des Egyptiens.

Alexandre et ses successeurs introduisirent le luxe et les mœurs de l'Asie (*k*).

Tandis que l'artiste et l'antiquaire vont chercher dans cette pompe des images de l'art, le philosophe y surprend celles du caractère des peuples. Ce n'est que sous le plus effréné despotisme que l'on trouve le spectacle de ces prodigalités ruineuses et insensées.

Ainsi l'époque des fêtes les plus brillantes de la monarchie française, est placée sous le roi le plus absolu, sous le règne de Louis XIV : ainsi Voltaire, lorsqu'il donna l'essor, dans ses *Contes*, à sa brillante imagination, plaça à Babylone le théâtre de ces fêtes merveilleuses ; il faudra croire à ces jeux de son esprit, après avoir lu ce que nous allons rapporter :

POMPE ORDONNÉE PAR ANTIOCHUS ÉPIPHANE [1].

On vit d'abord s'avancer cinq mille guerriers dans la force de l'âge, armés à la romaine, à la cuirasse écaillée.

Nombre égal de Mysiens.

Trois mille Ciliciens, armés à la légère, la couronne d'or en tête.

Trois mille Thraces.

Cinq mille Galates.

Un groupe porte des boucliers d'argent.

Deux cent quarante couples de gladiateurs.

Mille coursiers de Pise; trois mille du pays. Ils sont enharnachés d'or et d'argent; ils sont montés par la bande qui porte le nom d'*Hétaires*.

Second détachement de mille chevaux aux caparaçons d'or, conduits par une nouvelle bande d'*Hétaires*.

Cavaliers choisis en pareil nombre.

Suivent les Cataphractes, au nombre de quinze cents.

Tous portent des manteaux de pourpre, remarquables par l'or dont ils brillent, et par les figures d'animaux que l'art y a tracés.

Cent chars attelés de six chevaux.

[1] Fête donnée en l'honneur de Diane et d'Apollon.

Quarante quadriges.

Deux chars traînés, l'un par un éléphant, l'autre par deux.

File de trente-six éléphans.

Huit cents jeunes gens, ceints de couronnes d'or, conduisant mille taureaux superbes.

Il est impossible de faire connaître toute la richesse des détails. On comptait près de trois cents tables consacrées; huit cents défenses d'éléphans; les statues de tous les dieux, de tous les génies, de tous les héros : la matière et la draperie de ces statues étaient dorées.

On avait rassemblé à l'entour les attributs que la fable leur consacre.

Suivent les statues de la Nuit, du Jour, de la Terre, du Ciel, de l'Aurore et du Midi.

Vases d'or et d'argent.

Mille enfans, portant chacun un vase d'argent de mille drachmes.

Six cents autres enfans avec des vases d'or.

Deux cents femmes élevant des alabastres [1] odoriférans.

Quatre-vingts femmes assises sur des lits à base dorée.

Cinq cents sur des lits à base d'argent; toutes brillantes de beauté et de parure.

[1] Vases aux parfums.

Les fêtes durèrent trente jours, remplies par les spectacles des combats gymniques, des monomachies, des chasses.

La variété des parfums ne fut pas moins remarquable que leur prodigalité ; on les épancha de coupes d'or et à flots. Tous les cinq jours on en versait de nouveaux ; le safran, le cinnamome, le nard, la marjolaine, l'iris, etc.

Repas publics. On dressa tantôt mille, et tantôt quinze cents triclins.

Le roi lui-même présidait à tout. Sans faste, et montant un mauvais cheval, il courait çà et là, faisant l'office d'un maître de cérémonies, tantôt précipitant, et tantôt arrêtant la marche.

Aux festins, c'était lui encore qui faisait entrer et placer. Il précédait les esclaves qui portaient les mets. On le voyait paraître de tous les côtés ; tantôt s'asseoir auprès des convives et s'étendre sur un lit ; tantôt se lever brusquement, abandonner la place et le repas, et circuler de table en table. Il recevait debout les santés qu'on lui portait. Il plaisantait volontiers avec la compagnie, et jouait avec les baladins.

Cette dernière troupe le recevait même dans ses rangs ; et vers la fin du repas, au moment où la foule s'éclaircissait, on voyait les farceurs s'emparer du prince comme du plus vil com-

pagnon, et l'élever de terre, ou l'y laisser retomber. Dès que les musiciens arrivaient, le roi sautait, dansait, faisait mille extravagances, au point de faire rougir et sortir les témoins.

Il employa, pour les dépenses de ces fêtes, les fonds qu'il s'était procurés par ses vols, par les dépouilles des temples, et par la générosité de ses amis.

FÊTE DONNÉE A ALEXANDRIE, PAR PTOLÉMÉE PHILOMÉTOR.

On construisit un atrium assez grand pour contenir cent trente lits rangés en cercle de chaque côté : cinq colonnes sur la longueur, et quatre en retour sur la largeur, soutenaient une architrave régnant carrément. On avait formé le plafond d'un voile immense couleur de pourpre, liséré de blanc au-dessous ; à droite et à gauche on avait suspendu des draperies à des piliers. Les fonds des intervalles étaient en architecture peinte. Les colonnes étaient de bois, et hautes de cinquante coudées [1] : quatre principales s'élevaient sous la forme d'un palmier ; entr'elles, de plus légères présentaient celle d'un thyrse. A l'extérieur régnait un péristile : c'était dans cette galerie que restait la suite des

[1] 24 mètres 375 millimètres : 75 pieds.

esclaves.

esclaves. Aux pieds du péristile s'étendait une forêt de lauriers et des bosquets de myrte, d'arbustes charmans et parfumés, dont l'ombrage formait un asile délicieux. La terre était jonchée de mille espèces de fleurs. Cette richesse est, en Egypte, le produit du sol et de la culture; même dans la saison rigoureuse, on y trouve encore des roses et des violettes blanches.

Cette fête fut célébrée dans l'hiver, et ce lieu était peut-être le seul de la terre où l'on pût trouver alors autant de fleurs pour couronner la tête et la coupe des convives, pour en émailler leurs tables, pour en joncher leurs pas; on croyait voir une prairie enchantée.

On distinguait cent animaux en marbre, de la main des plus habiles artistes; des tableaux de l'école de Sicyone, des trophées, des compositions allégoriques.

Au-dessus on avait suspendu des boucliers d'or et d'argent.

Dans le ceintre supérieur étaient pratiquées, de chaque côté, des loges de huit coudées [1]: on en comptait six sur la longueur, et quatre sur la largeur. On y avait représenté des scènes de théâtre; des acteurs, revêtus des habits de leur

[1] 3 mètres 9 décimètres : 12 pieds.

rôle, y paraissaient à table; des vases étaient à leurs pieds.

On avait aussi disposé des niches pour y loger des trépieds en or.

Le comble était surmonté par des aigles d'or de la hauteur de quinze coudées [1].

Des deux côtés de l'atrium, on avait placé cent lits d'or à pieds de sphinx; on les avait couverts de tapis de laine fine teinte en pourpre. On avait étendu à terre des tapis de Perse, dont le tissu représentait divers animaux.

On avait dressé devant les convives deux cents tables à trois pieds. Les gradins étaient d'argent.

Au fond de la salle, on voyait briller cent cuvettes d'argent et leurs aiguières; et plus loin, sur une table superbe, les vases, les coupes, tout l'appareil du festin.

Par-tout l'or, les pierreries étincellent, et le travail surpasse encore la matière. Il serait trop long d'en faire le récit; il suffira de donner l'évaluation de cette richesse, qui s'élevait à dix mille talens d'argent.

POMPE DE LA FÊTE.

La pompe déboucha par le stade, près de la

[1] ½ mètres 312 millimètres : 22 pieds 6 pouces.

ville : elle défila au lever de l'étoile du matin, dont le symbole ouvrait la marche.

Statues des auteurs des jours du roi et de la reine.

Divinités représentées dans leurs aventures et leurs attributs mythologiques.

Les symboles de l'étoile du soir et de la saison.

Pompe dionysiaque. Bande de silènes faisant reculer la foule, et remarquable par leurs manteaux de pourpre tyrienne. Satyres armés de torches ornées de tiges de lierre doré.

Victoires aux ailes d'or, à la tunique rehaussée d'or, et sur laquelle on avait représenté une foule d'animaux. On admire leur éclat, et les trépieds qu'elle supporte ; ils ont six coudées [1] de haut ; un lierre doré serpente autour de leur base.

Autel double, haut de six coudées, qu'un lierre embrasse aussi de ses feuilles d'or. Au milieu brille une couronne de pampre d'or, que retient une bandelette blanche.

Cent vingt enfans, vêtus de pourpre, portant l'encens, la myrrhe et le safran dans des bassins d'or.

Quarante satyres portant des couronnes d'or,

[1] 2 mètres 925 millimètres ; 9 pieds.

balançant les tiges d'un lierre d'or. Sur leurs corps nus sont tracées différentes empreintes de couleurs.

Deux silènes à la tunique rouge, au brodequin blanc; l'un porte le pétase et un caducée d'or, l'autre une trompette.

Au milieu d'eux s'élève un homme d'une grandeur démesurée, dont la tête surpasse de quatre coudées [1] celles des autres; il porte la robe et le masque tragique; il tient à la main une corne d'abondance : elle est d'or. Ce personnage représente l'année.

A sa suite marche une femme gigantesque. L'or et l'argent étincellent sur sa parure élégante : d'une main elle tient une couronne de perséa, et de l'autre une palme. Cette femme représente une révolution pentéthéride [2].

Les quatre saisons, brillantes de leurs productions.

Deux thymiatères, hauts de six coudées [3], rehaussés d'or, entourés de lierre. Au milieu, un autel d'or.

Groupe de satyres vêtus de pourpre, cou-

[1] 1 mètre 95 centimètres : 6 pieds.

[2] Lustrum.

[3] 2 mètres 925 millimètres : 9 pieds.

ronnés de pampre doré, tenant à la main des coupes et des vases.

Le poète Philiscus, prêtre de Bacchus, et tous les ministres du dieu. On porte à leur suite des trépieds, semblables par leur forme à celui de Delphes, sur lesquels on doit déposer les prix destinés aux vainqueurs dans les jeux. L'un a neuf coudées [1] de haut; c'est le trépied des adolescens : l'autre en a douze [2]; il est destiné pour les combats des hommes.

On voit s'avancer un char à quatre roues, long de quatorze [3] coudées sur huit [4] de large, traîné par cent quatre-vingts hommes : sur ce char s'élève la statue de Bacchus, haute de dix [5] coudées. Le dieu porte une robe traînante couleur de pourpre. Il avait revêtu aussi la crocote transparente. Les franges sont de pourpre rehaussées d'or. Il épanche le vin d'un *carchesium* d'or. Devant lui est un cratère d'or et de Laconie, tenant quinze métrètes; un trépied d'or, surmonté d'un thymiatère d'or; deux

[1] 4 mètres 387 millimètres : 13 pieds 6 pouces.

[2] 5 mètres 84 centimètres : 18 pieds.

[3] 6 mètres 815 millimètres : 21 pieds.

[4] 3 mètres 9 décimètres : 12 pieds.

[5] 4 mètres 875 millimètres : 15 pieds.

coupes d'or pleines de casia et de safran. Le dieu est sous une voûte de verdure formée de pampre et de lierre, et à laquelle on a suspendu des guirlandes, des couronnes, des thyrses, des tambours, des bandelettes, des mitres, des masques tragiques, comiques et satyriques.

Sur le même char, chœurs de prêtres et de prêtresses; les ithyphalles, tous les groupes bachiques, les femmes chargées de porter le van mystique.

Chœurs des macètes, des bassares lydiennes aux cheveux épars, au front couronné d'if, de pampre, de vigne, ou ceint de serpens. Les unes balancent ces serpens, et les autres des poignards.

Second char à quatre roues, large de huit [1] coudées, traîné par soixante hommes. Sur ce char s'élève un automate représentant Nysa, revêtu d'une tunique jaune rehaussée d'or. Cette statue se meut par ressorts; on la voit s'asseoir, se lever, et alors elle épanche le lait dans une coupe d'or : elle s'assied après cette libation. Cette figure porte la mitre en tête et une couronne d'or, que forme le lierre et le pampre qui serpentent entrelacés, et dont les fruits sont figurés par des pierres précieuses. Cette statue

[1] 3 mètres 9 décimètres : 12 pieds.

est assise sous une voûte de feuillage. A chaque coin du char brûle une torche.

Suit un char à quatre roues, long de vingt-quatre coudées [1], large de quinze [2], chargé de raisins que foulaient soixante satyres qui répétaient, au son de la flûte, la chanson du pressoir. Silène est à leur tête : le vin coule.

Suit un char à quatre roues, de vingt-cinq coudées [3] sur quatorze [4], traîné par six cents hommes. Il portait une outre formée de peaux de léopards, et contenant trois mille métrètes : on en laisse échapper le vin goutte à goutte. A l'entour, groupe de satyres et de silènes au nombre de cent vingt, tous le front ceint de pampre. Les uns portent des vases, les autres des coupes, ou de grandes thériclées. Par-tout l'or étincelle.

Sur un autre char à quatre roues, et que traînent six cents hommes, brille un cratère d'argent, contenant six cents métrètes. Au-dessous de ses bords, sur ses anses et sur sa base, sont sculptés des animaux. Il est partagé par un cercle d'or enrichi de pierreries.

[1] 11 mètres 68 centimètres : 36 pieds.
[2] 7 mètres 312 millimètres : 22 pieds 6 pouces.
[3] 12 mètres 187 millimètres : 37 pieds 6 pouces.
[4] 6 mètres 825 millimètres : 21 pieds.

Deux abaques d'argent, de douze coudées [1] de large sur six [2] de haut; ils sont ornés d'acrotères; des animaux rampent à leur base. La hauteur de ces figures est de trois coudées [3], et quelques-unes n'en ont qu'une demie [4].

Dix grands bassins, seize cratères, dont les plus grands contenaient trente métrètes, et les moindres cinq; six *lébès*, vingt-quatre *banootès* sur cinq *engythèques*, deux pressoirs d'argent; à l'entour vingt-quatre vases.

Une table d'argent massif, de douze [5] coudées; trente tables de six coudées [6].

Quatre trépieds, dont l'un, d'argent massif, avait vingt-six coudées [7]; les autres, plus petits, étaient enrichis au centre de pierres précieuses.

Quatre-vingts trépieds d'argent, semblables à ceux de Delphes, plus petits que les précédens et carrés.

Vingt-six hydries, seize amphores panathé-

[1] 5 mètres 85 centimètres : 18 pieds.
[2] 2 mètres 925 millimètres : 9 pieds.
[3] 1 mètre 462 millimètres : 4 pieds 6 pouces.
[4] 243 millimètres : 9 pouces.
[5] 5 mètres 85 centimètres : 18 pieds.
[6] 2 mètres 925 millimètres : 9 pieds.
[7] 12 mètres 675 millimètres : 39 pieds

naïques, cent soixante psyctères [1]; le plus grand contenait six métrètes, et le moindre deux. Tous ces vases sont d'argent.

Suit la pompe des vases d'or.

Quatre cratères de Laconie que couronnent des festons de pampre, contenant quatre métrètes. Deux vases de Corinthe, ornés de figures d'animaux d'un relief admirable; ils contiennent huit métrètes; ils sont portés sur des engythèques. Un bassin et dix coupes; deux *holcées*, contenant cinq métrètes; deux *cothons*, chacun de deux métrètes; vingt-deux *psyctères*, dont le plus grand en contenait trente, et le plus petit une.

Quatre grands trépieds d'or; une *celle* d'or, de dix coudées [2] de haut, à six degrés, enrichie de pierres précieuses, et de figures de quatre palmes de haut, traitées avec beaucoup d'art.

Deux calices d'or, deux de cristal doré; deux *engythèques* [3] d'or de quatre coudées [4], trois autres moindres.

[1] Vases à rafraîchir le vin.

[2] 4 mètres 875 millimètres : 15 pieds.

[3] *Repositoria* : buffets.

[4] 1 mètre 95 centimètres : 6 pieds

Un autel de trois coudées[1]; vingt-cinq *mazonomes*[2].

On voit s'avancer seize cents enfans revêtus d'une tunique blanche, couronnés de lierre et de pin.

Deux cent cinquante portent des *conges* d'or, quatre cents des *conges* d'argent.

Trois cent vingt avec des *psyctères* en or, en argent.

Les autres font briller tous les vases consacrés à Bacchus; vingt de ces vases sont d'or, cinquante d'argent, trois cents émaillés de toutes couleurs.

On épanche, on fait circuler le vin dans des coupes, et tous ceux qui sont dans le stade prennent une part modérée à cette douce ivresse.

Si l'on en croit l'auteur de ce récit, Callixène, on voyait figurer ensuite des *trapèzes*[3] de quatre coudées, chargées des objets les plus brillans et les plus curieux.

On remarquait le lit nuptial de Sémélé, à personnages dont la tunique était dorée et enrichie de pierres précieuses.

Pourrait-on oublier ce char à quatre roues,

[1] 1 mètre 462 millimètres : 4 pieds 6 pouces.

[2] *Canistrum, pelvis* : espèce de corbeille.

[3] Tables.

long de vingt-deux coudées [1], large de quatorze [2], et traîné par cinq cents hommes? On a disposé, élevé à sa surface un antre profond. Le lierre et la vigne y font un doux ombrage : à chaque instant s'en échappaient des colombes, des ramiers, des tourterelles traînant un ruban par lequel les spectateurs pouvaient les saisir au vol. Deux sources jaillissent de cet antre, l'une de lait, l'autre de vin.

A l'entour folâtrent des nymphes aux couronnes d'or, aux vêtemens superbes.

Voici Mercure armé de son caducée d'or.

La pompe du triomphateur des Indes est ouverte par un char. La statue, haute de douze coudées [3], est assise sur un éléphant. Le dieu, couronné de pampre et de lierre, porte une robe de pourpre; sa couronne, son thyrse, ses brodequins sont d'or. Un satyre plus petit, haut de cinq coudées [4], couronné des feuilles dorées du pin, est assis sur le cou de l'éléphant; il embouche un cornet d'or, et semble annoncer la divinité. L'éléphant est enharnaché d'or, et couronné de lierre d'or.

[1] 10 mètres 725 millimètres : 33 pieds.
[2] 6 mètres 825 millimètres : 21 pieds.
[3] 5 mètres 85 centimètres : 18 pieds.
[4] 2 mètres 437 millimètres : 7 pieds 6 pouces

Chœur de cinq cents vierges à la tunique de pourpre, à la ceinture d'or. Au premier rang, cent vingt amazones sont couronnées des feuilles dorées du pin. On les distingue à leurs armes éclatantes d'argent ou d'airain.

Silènes et satyres, le front ceint de pampres, et montés sur des ânes dont les caparaçons et les rênes sont d'or ou d'argent.

Vingt-quatre chars traînés par des éléphans; soixante biges [1] attelés de boucs, douze attelés par des lions, sept menés par des orix, quinze par des bubales, huit par des autruches, sept par des cerfs, quatre par des onagres.

Des jeunes gens coiffés du pétase, vêtus en cochers et couronnés de pins, conduisent ces chars, sur lesquels sont montés de jeunes enfans armés de petits boucliers, de petites lances, de thyrses; tuniques dorées, couronnes de lierre. Sur deux files s'avançaient de chaque côté trois biges, traînés par des chameaux.

Chariots attelés de mules, sur lesquels sont étendues les tentes des barbares. Des Indiennes, des femmes étrangères y sont assises dans l'attitude et l'habit de captives. Les chameaux portent les uns trois cents livres d'encens, et les autres deux cents de crocus, de casia, de cinna-

[1] Char à deux coursiers.

momum, d'iris, et des parfums les plus précieux.

Ethiopiens armés de la lance et chargés de présens; six cents dents d'éléphans; deux mille troncs d'ébène; soixante cratères d'or et d'argent; des lames d'or.

Deux chasseurs aux javelots d'or, conduisant deux mille quatre cents chiens, les uns des Indes, les autres d'Hircanie, des Molosses et d'autres races.

Cent cinquante hommes portant des arbres auxquels on avait attaché différentes espèces d'oiseaux et d'animaux.

Des perroquets dans des cages.

Ici l'auteur; après avoir compté toutes les espèces d'animaux qu'on voit défiler, ajoute :

Cent trente moutons d'Ethiopie, trois cents d'Arabie, vingt de l'Eubée.

Vingt-six bœufs indiens, remarquables par leur blancheur; huit d'Ethiopie.

Un grand ours blanc.

Quatorze léopards, seize panthères.

Quatre lynx, trois oursons, une giraffe.

Un rhinocéros d'Ethiopie.

Sur un char à quatre roues, Bacchus poursuivi par Junon, et se réfugiant vers l'autel de Rhéa. Priape est debout à ses côtés : tous portent des couronnes d'or.

Statues d'Alexandre et de Ptolémée, couronnés d'un lierre d'or.

La statue de la Vertu est à côté de celle de Ptolémée, et couronnée d'un olivier d'or.

Priape, qui figure aussi parmi ces dernières images, est couronné d'un lierre d'or.

Près de Ptolémée, on distingue encore la ville de Corinthe, remarquable par son diadème d'or.

Aux pieds de ces statues s'élève un abaque chargé de coupes d'or, d'un cratère d'or de cinq métrètes.

Sur le même char paraissent avec éclat des femmes remarquables par leur beauté et la magnificence de leurs vêtemens; elles portent les noms des villes de l'Ionie, et de toutes les villes grecques de l'Asie mineure, soumises à la domination des Perses : toutes le front ceint de couronnes d'or.

Sur un autre char, un thyrse d'or de nonante coudées [1]; une lance d'argent de soixante coudées [2].

Sur un dernier char, pyramide un phallus d'or de cent vingt coudées [3] de haut, orné de

[1] 43 mètres 875 millimètres : 135 pieds.

[2] 29 mètres 25 centimètres : 90 pieds.

[3] 58 mètres 5 décimètres : 180 pieds.

peintures, ceint de guirlandes immenses et dorées, et à l'extrémité duquel s'élance et brille un astre d'or, dont la sphère a six coudées [1].

Nous ne citons, dans la magnificence de ce spectacle, que les objets en or ou en argent; cependant il en est encore un très-grand nombre qui attiraient les regards.

Une foule de coursiers et de fauves.

Vingt-quatre lions énormes.

Des chars à quatre roues, sur lesquels défilaient les images de tous les rois et de tous les dieux.

Un chœur de six cents hommes, dont trois cents cytharistes aux lyres d'or, aux couronnes d'or.

Deux mille taureaux de la même couleur, aux cornes dorées, au cou paré d'une égide d'or, aux fronteaux d'or, aux guirlandes d'or.

Pompe de Jupiter, et d'un grand nombre d'autres dieux.

Pompe d'Alexandre, dont la statue d'or apparaît sur un char traîné par des éléphans, ayant d'un côté la Victoire, et de l'autre Minerve.

Trônes d'or et d'ivoire : sur l'un, une cou-

[1] 2 mètres 925 millimètres : 9 pieds.

ronne d'or; sur l'autre, une corne d'abondance d'or massif.

Sur le trône de Ptolémée Soter, une couronne semblable, de la valeur de dix mille pièces d'or.

Trois cents thymiatères d'or; cinquante autels dorés, aux couronnes d'or : aux angles de l'un de ces autels, quatre torches dorées, hautes de dix coudées [1].

Douze foyers dorés : il en est un de douze coudées [2] de circonférence, et quarante [3] de haut; un autre n'en a que quinze [4].

Neuf trépieds de Delphes en or, hauts de quatre coudées [5]; huit autres de six [6]; un autre de trente [7], orné de figures d'or de cinq coudées [8], et entouré d'un feston de pampre d'or.

Sept palmiers, hauts de huit coudées [9].

Un caducée et un foudre, l'un et l'autre dorés, et hauts de quarante coudées.

[1] 4 mètres 875 millimètres : 15 pieds.
[2] 5 mètres 85 centimètres : 18 pieds.
[3] 19 mètres 5 décimètres : 60 pieds.
[4] 7 mètres 312 millimètres : 22 pieds 6 pouces.
[5] 1 mètre 95 centimètres : 6 pieds.
[6] 2 mètres 925 millimètres : 9 pieds.
[7] 14 mètres 625 millimètres : 45 pieds.
[8] 2 mètres 437 millimètres : 7 pieds 6 pouces.
[9] 3 mètres 9 décimètres : 12 pieds.

Un

Un temple aussi doré ; sa circonférence a quarante coudées ; chacune de ses deux ailes huit coudées [1] : un grand nombre d'animaux dorés, dont plusieurs de douze coudées [2] ; des fauves gigantesques ; des aigles de vingt coudées [3].

Trois mille deux cents couronnes d'or. Une couronne consacrée, d'or massif, enrichie de pierreries, a quatre-vingt coudées [4] de circonférence. Cette couronne, réunie à une égide d'or, couvre les portes du temple de Bérénice.

On voit paraître une foule de jeunes vierges à la parure éclatante, portant d'autres couronnes de seize coudées [5] de circonférence, dont l'une a deux coudées de haut [6].

Une cuirasse d'or de douze coudées ; une d'argent de dix-huit 7. Cette dernière est armée de douze foudres d'or de deux coudées.

Une couronne de chêne dorée, enrichie de pierreries.

Vingt boucliers d'or ; soixante-quatre ar-

[1] 3 mètres 9 décimètres : 12 pieds.
[2] 5 mètres 85 centimètres : 18 pieds.
[3] 9 mètres 750 millimètres : 30 pieds.
[4] 39 mètres : 120 pieds.
[5] 7 mètres 8 décimètres : 24 pieds.
[6] 975 millimètres : 3 pieds.
[7] 8 mètres 775 millimètres : 27 pieds.

mures en or et complètes. Des brodequins d'or de trois coudées [1]; douze bassins d'or; coupes d'or innombrables; trente-six vases bachiques en or; dix grands *aléiptres* [2] d'or; douze *hydries* [3] d'or; cinquante *mazonomes* d'or.

Diverses tables d'or.

Cinq *tèques* d'or [4].

Une corne d'or massif de trente coudées [5].

Toute cette partie de la pompe est distincte de celle de Bacchus.

Quatre cents chariots chargés des vases et instrumens d'argent;

Vingt, des vases et instrumens d'or;

Huit cents, des aromates.

Les troupes d'infanterie et de cavalerie se développent; leurs armes sont magnifiques : la première, au nombre de cinquante-sept mille six cents hommes; la seconde, au nombre de vingt-trois mille deux cents.

Il n'y eut personne qui ne parût dans cette fête vêtu, armé selon son personnage et son caractère.

[1] 1 mètre 462 millimètres : 4 pieds 6 pouces.

[2] Vases contenant des parfums.

[3] Vases à mettre de l'eau.

[4] *Repositoria* : buffets.

[5] 14 mètres 625 millimètres : 45 pieds.

Outre les armures d'emploi, il y en avait encore un plus grand nombre de réserve. Callixène les a comptées.

Dans les jeux publics, Ptolémée, le premier, remporta vingt couronnes d'or, et Bérénice vingt-trois : l'un et l'autre montaient des chars d'or.

Dépense de cette fête : 2239 talens et 50 mines, somme qu'on s'empressa de déposer, avant sa célébration, entre les mains des économes du roi.

Le fils du roi et de Bérénice, Ptolémée Philadelphe, remporta vingt couronnes d'or.

Athénée termine par la réflexion naturelle qu'une richesse aussi fabuleuse fait naître :

« Avez-vous jamais ouï parler d'une contrée plus riche en or? Les mines de la Perse, le luxe de Babylone, le Pactole qui roule des flots d'or, ne sauraient lui être comparés. Le Nil est le véritable Chrysorrhoas [1] ».

Ce passage, que j'abrége, a déterminé les recherches suivantes [2] :

« Ptolémée Soter, le premier des Lagides, après un règne de trente-huit ans, céda la cou-

[1] Fleuve d'or.

[2] Mém. de l'acad. des inscr. et bel. lettr.

ronne à Philadelphe, fils d'un second lit, au préjudice de Ptolémée Céraune, qu'il avait eu d'Euridice, sa première femme. Philadelphe reconnut une si flatteuse préférence, en rendant à son père les honneurs divins dès son vivant : il paraît que c'est l'objet de cette cérémonie. Soter et Bérénice y sont traités à l'égal des dieux; et la fête se termine par des jeux, où on leur consacre un grand nombre de couronnes d'or ». Nous renvoyons au texte même pour la description; nous ne donnerons ici que les remarques les plus curieuses. Reprenons.

Dans l'enceinte de la citadelle d'Alexandrie, le roi fit construire, sur un terrain élevé, deux tentes d'une vaste étendue; c'étaient deux salles immenses, soutenues par des colonnes de bois travaillé en façon de palmiers et de thyrses, et hautes de cinquante coudées [1]. Tout y était tapissé de pourpre ou d'étoffe en broderie, et orné de tableaux de l'école de Sicyone : les figures de marbre, les statues d'airain, d'or, d'argent, y étaient prodiguées. L'une de ces salles était celle du roi; elle était destinée à un festin somptueux que Ptolémée donnait à toute sa cour; on y avait dressé cent trente lits soutenus sur des pieds

[1] 24 mètres 375 millimètres : 75 pieds.

d'or. Dans l'autre salle, séparée de la première par un vestibule, devaient manger les convives de moindre qualité; mais dans l'une et dans l'autre la vaisselle était d'or.

M. Lebeau remarque que c'était en Egypte une coutume fort ancienne, de dresser des tentes pour y célébrer les fêtes. Dans les fêtes ordinaires, ces tentes étaient des cabanes où l'on recevait les étrangers; mais dans les grandes solennités, le roi, sa famille, et les seigneurs de sa cour, logeaient, jusqu'à la fin de la cérémonie, sous une tente élevée dans le lieu le plus apparent de la ville. Les habitans sortaient aussi de leurs maisons et dressaient des tentes. Cet usage passa dans la Grèce, et même en Italie. Dans les carnées, fête particulière à la ville de Sparte, et qui durait neuf jours, les Spartiates passaient tout ce temps sous des tentes : et à Rome, dans les fêtes de Neptune, on construisait des cabanes couvertes de feuillages, que Festus appelle *umbræ*. Ovide [1] rapporte la même chose de la fête d'Anna Pérenna, qui se célébrait le 15 de mars aux bords du Tibre.

Cette fête se donna en hiver, et la terre était émaillée de fleurs de toute espèce; car, ajoute Athénée, l'Egypte, grâce à l'heureuse tempé-

[1] Ovid. fast. l. III.

rature de l'air et aux soins des cultivateurs, produit en abondance, pendant toute l'année, les fleurs qui, dans tout autre pays, sont rares, même dans leur saison : on y trouve toujours des roses, des violettes, et mille productions semblables. Au milieu de l'hiver, continue-t-il, on n'aurait peut-être pas trouvé dans une autre ville de quoi faire une seule couronne; il y eut dans Alexandrie assez de fleurs pour en fournir à tous les convives; elles y furent même prodiguées avec tant de profusion, que le parquet des salles ressemblait à un riche parterre.

Sur le haut du toit, dit Athénée, étaient deux aigles d'or de seize coudées [1]. Ces deux aigles, dit M. Lebeau, nous rappellent que l'aigle était le symbole de la puissance des Ptolémées, comme celle de Jupiter : c'est pour cette raison qu'on trouve si souvent l'aigle sur leurs médailles. Un trait rapporté par Suidas [2], pourrait bien avoir donné lieu à cet usage. « Après la naissance de Ptolémée Soter, dit ce célèbre grammairien, Arsinoé, sa mère, ne voulut pas le reconnaître; ainsi, suivant l'usage, elle le fit exposer sur un bouclier. Les Macédoniens disent à ce sujet, qu'un aigle descendit vers cet

[1] 7 mètres 8 décimètres : 24 pieds.

[2] Suidas in voce *lagos*.

enfant et le couvrit de ses ailes; qu'il s'élevait dans les airs à une certaine distance, pour le mettre à l'abri du soleil ou à couvert de la pluie; qu'il éloignait de lui les oiseaux qui auroient pu l'effrayer, et qu'il déchirait les corneilles pour le nourrir de leur sang, au lieu de lait ».

Athénée fait monter à dix mille talens d'argent la valeur des vases et des coupes qui servaient à ces tables, sans compter, dit-il, le prix de la façon, ni des pierreries dont on les avait tous enrichis : sur quoi M. Lebeau observe que le talent peut ici s'entendre de trois manières [1].

Ou il s'agit du talent attique par lequel les historiens comptent ordinairement, et qu'on peut évaluer à cinq mille livres de notre monnaie, et dix mille de ces talens équivaudraient à cinquante millions;

Ou l'auteur entend le talent alexandrin, parce qu'il s'agit d'une fête donnée à Alexandrie : or ce talent valait le double de l'attique; ce seraient donc cent millions;

Ou le talent dont il est ici question, doit être pris pour le talent rhodien, parce que Callixène, d'après lequel Athénée dit qu'il donne cette description, était de l'île de Rhodes; ce talent était d'un quart moins fort que l'attique : quand

[1] Festus in voce *talentum*.

on s'en tiendrait à ce dernier, on aurait cependant la somme de trente-sept millions cinq cent mille livres, seulement pour les vases du festin.

L'auteur, pour rendre ce récit vraisemblable, a beau faire dire, par l'un des interlocuteurs de son dialogue, que le Nil est le seul fleuve qui mérite le nom de *Chrysorrhoas*, puisque, par la fécondité qu'il procure à la terre, on peut dire qu'il roule un or pur qui se recueille sans peine, et qui, distribué dans l'univers, suffirait aux besoins de tous les mortels comme les présens de Triptolème : il sera toujours difficile de comprendre que Philadelphe ait pu posséder de si excessives richesses, en supposant même dans l'Egypte un commerce immense, une merveilleuse fertilité, et ce nombre infini de villes et de bourgades dont Diodore de Sicile le fait maître.

Après la description des tentes et de l'appareil des festins, Athénée, toujours d'après Callixène, donne celle des processions nommées *pompai*, dans lesquelles on promenait en grand cortége, au travers de la ville, les statues des dieux, et des héros qu'on mettait au rang des dieux. Ces processions, qui se succédèrent les unes aux autres, commencèrent dès le point du

jour, et durèrent jusqu'au coucher du soleil. L'auteur passe légèrement sur les autres; mais il représente dans un grand détail la pompe de Bacchus [1].

Les satyres, qui font avec les silènes la tête de la pompe de Bacchus, ont des lampes en main; ce qu'on ne voit pas ailleurs : c'est que les fêtes de Bacchus se célébraient ordinairement pendant la nuit.

Nocturnusque vocat clamore Cythæron [2].

On portait un autel double, parce que cette fête avait un double objet; c'était d'honorer à la fois et Bacchus et Ptolémée Soter [3].

Entre les personnages allégoriques qui composaient cette pompe, les plus extraordinaires étaient un géant avec le masque et l'habillement théâtral, tenant la corne d'Amalthée, qui

[1] On peut voir la traduction de cet endroit dans le troisième volume de l'Antiquité expliquée, par dom Montfaucon, ou dans l'Histoire ancienne de M. Rollin; M. Lebeau y ajoute quelques remarques, dont nous ne donnerons que les plus singulières.

[2] Virg. æneid. l. IV.

[3] Hérodote rapporte qu'en Egypte, dans un temple d'Apollon, on trouvait des autels triples, *bómai triphacioi*, pour Latone, Apollon et Diane; c'est-à-dire pour les divinités des trois saisons orientales.

était d'or; ce géant représentait l'année, dont le nom est en grec du genre masculin *eniautos :* il était suivi d'une femme aussi remarquable par sa grandeur que par sa beauté, et revêtue d'une robe éclatante d'or : elle portait dans une main une branche de palmier, dans l'autre une couronne des feuilles de l'arbre nommé *persea.* Ces attributs conviennent à l'Egypte ; cette femme se nommait la *pentéthéride*[1]. M. Lebeau conjecture que ce personnage indiquait que l'intention de Ptolémée Philadelphe était de renouveler cette fête tous les cinq ans : on ignore si ce projet fut exécuté.

On voyait, dans cette pompe, marcher le poète Philiscus en qualité de prêtre de Bacchus, à la tête d'une troupe d'acteurs de toute espèce; à leur suite on portait les trépieds delphiques pour la récompense des vainqueurs : les trépieds destinés aux jeunes gens avaient neuf coudées[2] de haut, et ceux des hommes faits en avaient douze[3]. Philiscus, dont il est parlé dans ce texte, était un poète tragique de l'île de Corcyre; il était du second ordre, et un des

[1] Ce mot, très-usité dans la Grèce, signifiait l'*espace de cinq ans*, comme le mot *lustrum* chez les Romains.

[2] 4 mètres 387 millimètres : 13 pieds 6 pouces.

[3] 5 mètres 85 centimètres : 18 pieds.

sept qui composèrent la Pléïade. Suidas le fait auteur de quarante-deux pièces [1], et d'une mesure particulière de vers qui prit son nom, mais dont Suidas ne nous donne aucune idée. On sait que les jeux de théâtre étaient consacrés à Bacchus.

Les auteurs n'étaient pas seulement ceux qui devaient jouer des rôles, mais aussi les danseurs, les musiciens, les mimes : tous ces gens-là étaient compris sous le nom générique de *technitai, artifices.*

On sait, par un grand nombre d'inscriptions, qu'il y avait des jeux et des prix séparés pour les jeunes gens et pour les hommes faits, quelquefois même pour les enfans.

Ensuite viennent les chars.

Tout est ici d'une mesure extraordinaire : ces chars sont à quatre roues ; il y en avait un grand nombre tiré par une quantité d'hommes proportionnée à leur grandeur. Le troisième avait vingt coudées de long sur seize de large ; il était traîné par trois cents hommes : le quatrième par six cents ; il était haut de vingt-quatre coudées, et large de quatorze.

Le premier char portait une statue de Bacchus, haute de dix coudées ; elle était accom-

[1] Suidas in *Philiscus.*

pagnée de tous les attributs de ce dieu, et d'une troupe de prêtres, de prêtresses, de bacchantes, et de femmes qui portaient le van mystérieux : ce van est, de tout cet attirail de Bacchus, ce qui mérite le plus d'attention.

Harpocration [1] dit que le van était d'usage dans toutes les cérémonies de religion. En effet, on le trouve dans celles de Minerve, d'Isis, et de plusieurs autres divinités. Démosthène [2], dans le portrait qu'il fait d'Eschine, comme d'un misérable ministre de sortiléges, lui donne le titre de *licnophoros, vannifer*. Le van servait sur-tout dans les fêtes de Bacchus [3]. Servius [4] en apporte plusieurs raisons, dont la première est vraiment mystique ; c'est que les cérémonies de Bacchus contribuaient à purifier les ames, comme le van purge le blé. La seconde raison est tirée de ce qu'Isis mit sur un van les membres d'Osiris déchiré par Typhon ; or, Osiris est le même que Bacchus : d'autres, continue-t-il, entendent par le van des mystères, un large vase propre à mettre du vin,

[1] Harpocrat. in *licnophoros*.

[2] Demosth. orat. de coronâ.

[3] Mystica vannus Iacchi.
VIRG. Georg. l. 1.

[4] Serv. comment. in *id*.

dans lequel les gens de la campagne ont coutume d'entasser les prémices de la récolte, pour en faire une offrande à Bacchus et à Proserpine.

On peut donc se représenter le van sous deux figures différentes; ou comme celui dont on se sert encore pour vanner le blé, ou comme un large vase propre à mettre du vin. Mais je ne crois pas qu'on puisse nommer ainsi, dit M. Lebeau, ni cette espèce de panier représenté sur les médailles appelées *cistophores*, d'où l'on voit sortir un serpent, quoi qu'en disent plusieurs antiquaires; ni le petit vase de cuivre auquel dom Martin donne ce nom, dans l'explication qu'il a publiée de divers monumens.

Le second char portait une statue haute de huit coudées [1], représentant Nysa qui se levait et s'asseyait par ressort. Ce nom de *Nysa* peut se prendre en trois sens différens par rapport à Bacchus : tantôt il désigne la nourrice de ce dieu, qui fut enterrée près de Scythopolis en Palestine; tantôt c'est la ville que Bacchus bâtit dans les Indes [2], près du mont Méros : on dit enfin que Bacchus, fils du Nil, fonda une ville, nommée *Nysa*, en Egypte [3].

[1] 3 mètres 9 décimètres : 12 pieds.

[2] Strabon.

[3] Cic. de natur. deor. l. III.

D'autres prétendent que les termes de la description doivent s'entendre d'une femme, et non pas d'une ville [1]; mais M. Lebeau pense, au contraire, qu'il s'agit de la dernière Nysa. La fête se donne en Egypte, et il est ordinaire, sur les médailles et les autres monumens, de voir les villes sous une figure de femmes plus grandes que nature, et assises.

Le troisième char portait un pressoir de vingt coudées [2] de haut, sur quinze [3] de large. Soixante satyres foulaient la vendange, et chantaient, au son de la flûte, les airs du pressoir : le vin nouveau coulait par les chemins.

La joie de la vendange était toujours accompagnée de musique. Homère, dans la description d'une vendange gravée sur le bouclier d'Achille, met au milieu des vendangeurs qui dansent, un jeune homme qui joue de la cithare [4].

Les airs du pressoir étaient de ces chansons consacrées à chaque profession dans la Grèce, sur lesquels M. de la Nauze a donné deux mémoires curieux. On ne trouve rien de particulier

[1] Casaub.

[2] 9 mètres 75 centimètres : 30 pieds.

[3] 7 mètres 312 millimètres : 22 pieds 6 pouces.

[4] *Toici d'en messoici, païs phormingi ligéièi Himeroen kitharize.* — Hom. il.

sur les airs du pressoir [1]; Athénée et Pollux n'en ont conservé que le nom [2].

Un quatrième char portait une outre de trois mille mesures, faite de peaux de panthères, et entourée de satyres et de silènes, dont quelques-uns portaient des thériclées d'or.

Les outres étaient ordinairement des peaux de chèvres; celle-ci est de peaux de panthères, parce que cet animal est consacré à Bacchus. Les panthères furent les nourrices du dieu de la vendange; c'est pour cela qu'elles aiment le vin, et qu'elles le reçoivent avec joie comme un présent de ce dieu [3].

Bacchus est souvent représenté couvert d'une peau de panthère, qui devait lui être aussi agréable que la peau de la chèvre Amalthée l'était à Jupiter. Les thériclées étaient des coupes à deux anses [4], assez profondes et resserrées sur les côtés : ce vase, quoique d'or, d'argent, ou d'autre métal, se nommait ainsi, parce qu'il était fait à l'imitation de certains vases de terre, dont l'invention était due à Thériclès, célèbre potier de terre de Corinthe.

[1] Mém. acad. t. IX.

[2] *Mélos epileenion.*

[3] Oppian. carm. de venat.

[4] Athén. l. II.

Le cinquième char portait un cratère d'argent de six cents mesures ; son bord, ses anses, son pied étaient ornés d'animaux en relief ; son plus grand diamètre avait un cercle d'or enrichi de pierreries.

Quelle profusion de richesses ! On sait que le cratère était le vase où l'on mêlait l'eau avec le vin, et où l'on puisait pour verser aux convives.

On portait ensuite quantité de vases d'argent, entre lesquels on voit et des buffets de douze coudées [1] de long sur six [2] de large, et de grandes cuves pour se baigner, le tout d'argent.

Comme parmi ces vases il est parlé de l'amphore, M. Lebeau en distingue de deux sortes : l'une était un vase à deux anses, de la grandeur d'une urne ordinaire, avec un col et un couvercle ; on s'en servait dans les cérémonies religieuses. Chez les Athéniens, c'était une de ces amphores remplie d'huile qui faisait le prix des vainqueurs dans les panathénées ; on voit la représentation de ces espèces d'amphores sur les médailles frappées pour conserver la mémoire des jeux célébrés dans la Grèce.

La seconde espèce d'amphores était une mesure pour les liquides ; elle avait aussi un col

[1] 5 mètres 85 centimètres : 18 pieds.

[2] 2 mètres 925 millimètres : 9 pieds.

alongé,

alongé, mais elle n'avait pas de pied pour l'assurer. On faisait un trou en terre pour l'affermir.

L'amphore attique était d'un tiers plus grande que l'amphore romaine [1].

Venaient ensuite les vases d'or encore en plus grand nombre; entre ceux-ci sont sur-tout remarquables vingt-deux seaux pour rafraîchir le vin, dont le plus grand tenait trente amphores.

Parmi ces différens vases d'or, il y en a d'une espèce particulière [2]. Voici l'idée qu'en donne Athénée : « Le cothon, dit-il, est un vase assez profond, et plus large par le ventre que par le col; on s'en servait sur-tout à la guerre, parce que ce vase était plus commode que tout autre pour le soldat, qui est souvent obligé de boire de l'eau bourbeuse; le col étant étroit, les parties grossières s'arrêtaient au passage; et comme on ne voyait pas le fond, le soldat ne se prévenait pas contre ce qu'il allait boire ».

Entre les vases, on en voit de terre cuite, peints de toutes sortes de couleurs avec de la cire; c'est cette espèce de peinture à l'encaus-

[1] Celle-ci, nommée aussi *quadrantal*, était d'un pied cube, selon Fannius.

[2] Le texte les nomme *cothonai*; c'est une faute qu'il faut corriger par un autre endroit d'Athénée, où ils sont appelés *côthônes*, ainsi que par-tout ailleurs.

tique dont il est parlé dans Pline et dans Vitruve, et sur laquelle M. le comte de Caylus a donné plusieurs ouvrages, qui font revivre un art qu'on avait entièrement oublié.

Les richesses de toute espèce qui sont ensuite portées, soit dans les chars, soit par des hommes, sont tout-à-fait incroyables. Il est parlé entr'autres d'une couronne d'or de dix mille statères, posée sur le trône de Ptolémée Soter.

M. Lebeau remarque que le statère d'or attique pesait environ cent soixante grains de Paris; ainsi deux mille statères d'or vaudraient 256,983 livres, sur le pied où était de son temps l'or à Paris.

Nous n'en dirons pas davantage sur cette description. Si l'on peut ajouter foi à ce récit, on en conclura qu'il fallait qu'après la mort d'Alexandre, les Ptolémées eussent eu en partage les plus grandes richesses de la Perse et des Indes, et que tout ce qu'il y a aujourd'hui d'or, d'argent, de pierreries en Europe, étant rassemblé, pourrait à peine fournir à la décoration d'une fête si magnifique. Il faut ajouter qu'Athénée a tiré ces détails du plus fabuleux des historiens, et qu'en général il consulte trop les poètes, les romanciers et les rhéteurs.

CHAPITRE VII.

FÊTES GRECQUES; APPENDIX.

Fêtes oubliées, inconnues, ou dont les détails ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Nous avons tracé jusque dans les plus petits détails les spectacles, les tableaux des mœurs publiques et religieuses des Grecs; nous avons rappelé avec une certaine étendue le caractère de leurs fêtes, lorsqu'elles présentaient un grand intérêt ou des particularités piquantes; nous avons gémi plus d'une fois d'être obligés, par fidélité et par scrupule, à grossir le volume de fables puériles, de contes obscurs, de cérémonies monotones, d'usages superstitieux, et de pratiques obscènes: le devoir d'historien nous avait imposé cette tâche.

L'écrivain qui n'aurait voulu paraître que brillant, aurait choisi les traits et présenté des modèles; mais alors il n'aurait pas dessiné la nature, imparfaite en Grèce comme ailleurs, et toujours avilie sous l'empire du prêtre.

Si, dans le plus haut degré de civilisation et de lumière, au milieu des institutions les plus

propres à élever l'esprit humain, la Grèce a payé un tribut si honteux aux préjugés et aux erreurs, qu'attendre de ces peuples chez lesquels de pareilles institutions n'ont point balancé encore l'horrible influence du gouvernement théocratique! Alors cette *maladie sacrée*, qui ne fut en général, dans les beaux temps de l'antiquité, qu'une assez douce folie, devient une frénésie sombre, qui, comme toutes les manies délirantes et exaltées, ne cherche plus qu'à déchirer et à dévorer.

En ne donnant qu'une partie des fêtes religieuses, j'aurais pu, comme tant d'autres écrivains lâches et coupables, faire ressortir le respect de l'antiquité pour les dieux, ne parler que de ses vertus; mais alors j'aurais peint de profil, comme cet artiste dont le modèle était borgne. Faible, inégal, sublime et rampant, respecté au dehors, avili au dedans, élevé ou abaissé tour-à-tour par ses institutions, étalant à la fois tous les prodiges de l'héroïsme et de la lâcheté, trop souvent esclave en se disant libre; voilà le Grec, voilà l'homme en général, tel qu'il sort du moule des institutions, tel qu'il est façonné par les événemens.

Mais comme ce peuple a donné le ton au reste de la terre, comme il a exercé sur les autres

peuples de l'Europe une influence dont les effets seront encore sentis par nos neveux, il était intéressant de le suivre dans tous les points de sa marche, et dans tous les détails de sa vie publique ou privée, ce que de graves historiens n'ont point fait.

Si nous sommes avides de connaître, par les récits des voyageurs, les coutumes de quelques peuplades obscures, combien celles du peuple, qu'on doit regarder comme l'instituteur des nations modernes, ont dû naturellement exciter et alimenter la curiosité! Mais deux obstacles s'opposaient à l'entière publicité de ces objets. Le premier était élevé par les erreurs dominantes; et comme elles avaient un rapport intime avec celles que nous venons de révéler, l'auteur prudent, celui qui, par exemple, comme Barthelemy, écrivait dans le palais d'un ministre [1], épaississait le voile au lieu de le déchirer: le second naissait de cette pudeur hypocrite qui interdisait à l'historien moderne les tableaux de la corruption des mœurs, que les anciens, et ceux de nos jours, élevés à leur école, tels que Montaigne, Amiot, Bayle, de Thou, etc. exprimèrent naïvement.

[1] Une partie du *Voyage d'Anacharsis* a été composée chez le duc de Choiseul.

Enfin on n'avait que des idées chimériques d'une grandeur factice; on cherchait l'idéal au moral comme au physique; on ne voulait voir que des héros et jamais des hommes; et sous prétexte de donner de la dignité à l'histoire, on lui ôtait la vérité.

Voilà ce qui a déterminé à rassembler péniblement et de tous côtés, les matériaux d'une érudition qui ne sera peut-être pas inutile à la philosophie. Un grand peintre viendra peut-être après nous; mais du moins nous aurons broyé ses couleurs et disposé la toile : alors chaque trait qui, considéré isolément, paraissait sans caractère, remis à sa place, viendra concourir à l'ensemble de la physionomie; les inégalités disparaîtront, l'obscurité s'éclaircira; ces plans qui avancent, ceux qui fuient, ces parties prononcées, ces détails indécis et presque vaporeux, tout, assujetti aux loix de l'ordonnance, offrira une composition régulière; les groupes feront valoir les personnages isolés; l'ordre naîtra de la confusion, et la lumière de l'ombre.

Cela explique et justifie les défauts de cet ouvrage. Mais comme il avait encore un autre but, celui de préparer les esprits aux conséquences philosophiques qu'en sauront tirer

quelques-uns, on a répandu sur ces tableaux le vernis moderne : la raison y paraît quelquefois sous le masque de la folie, et la sagesse sous les traits de la volupté.

Cosi all' egro fanciul porgiamo aspersi
Disuave liquor, gli orli del vaso, etc.

Rabelais revêtit une robe de fou pour avoir audience du cardinal de Tournon.

Je devais cette explication à ceux des lecteurs qu'il faut satisfaire par des résultats, et pour lesquels Le Sage a écrit : *Cherchez l'ame du licencié* (*l*).

Quant à ceux qui ne cherchent que de l'érudition, c'est pour eux qu'on a écrit cet Appendix, dont ils ne seront point satisfaits ; quant aux autres, je ne leur conseille pas de le lire.

A SATURNE. (*Chronia, Peloria.*)

Renouvellement du temps ; changemens chroniques ; révolutions physiques et morales.

Les chronies [1] sont pour les Grecs, ce que les saturnales étaient pour les Romains [2].

Le mois hécatombéon, le premier de l'année,

[1] *Temporalia.*

[2] Scol. Aristoph. in nub.

fut nommé le mois *chronien*, et consacré à Saturne.

Les Rhodiens lui immolaient une victime humaine [1]. On réservait un criminel à cet horrible usage.

Hercule abolit ces affreux sacrifices, et offrit d'autres victimes à la lueur des flambeaux [2]; d'où naquit l'usage de s'envoyer réciproquement de pareils flambeaux à l'époque de cette fête.

Aux sacrifices humains on substitua des figures de forme humaine, qu'on offrait à Saturne comme pour assouvir l'avidité du temps qui dévore tout; afin qu'étant satisfait de ces poupées, il épargnât ceux qu'elles représentaient. C'étaient des figures expiatoires [3].

Les pélories ont le même caractère, et sont célébrées par les Thessaliens [4].

On célébrait cette fête dans l'île de Crète, sous le nom d'*hermées;* dans la Grèce, à Athènes, etc. sous le nom de *chronies;* et dans la Thessalie, sous celui de *pélories* [5].

Les Grecs des derniers temps, qui passèrent

[1] Porphyre.
[2] Macrob. *ibid.*
[3] Court de Gébelin.
[4] Athén. l. XIV.
[5] Court de Gébelin.

sous le joug des Romains, donnèrent, comme ces derniers, beaucoup plus de durée aux saturnales qu'ils célébrèrent sept à huit jours.

Le culte du temps était fondé en nature et en raison.

De tous les objets que l'homme a dû révérer, le temps est sans doute le premier.

« A peine les sphères [1] eurent-elles commencé à se mouvoir, que le temps naquit. L'éternité est un tout indivisible qui n'admet aucune succession numérique, qui reste toujours plein et entier, soit que la matière existe, soit même qu'il n'y ait rien que le néant. Le temps, au contraire, dont l'idée ne peut être séparée de celle du mouvement, et qui entre comme partie constituante dans le rapport qui l'exprime, est susceptible d'une infinité de divisions. On ne saurait concevoir qu'un corps change de lieu, que l'on ne considère à la fois la vîtesse avec laquelle il est mû, l'espace qu'il parcourt, et le temps qu'il emploie à le parcourir. Ces trois choses sont tellement liées entr'elles, que l'une suppose nécessairement les deux autres; et c'est de leurs différentes combinaisons que dépend le jeu, aussi-bien que la théorie des forces. Otez le mouvement, le

[1] Essai sur la religion des anciens Grecs.

temps n'est plus, et se confond avec l'éternité; mais, l'impulsion une fois donnée, il marche d'un pas toujours égal. Les heures, les années, les siècles se succèdent sans interruption, comme on voit les flots se précipiter les uns sur les autres, et céder à la pente qui les entraîne. Le déplacement des mers, la submersion des grands continens, l'affaissement des montagnes les plus hautes, sont l'ouvrage du temps, ainsi que la chute des empires, et généralement la destruction de tous les êtres ».

Mais pour honorer le temps, il ne fallait point le perdre; l'employer, c'est le respecter: le travail est le seul culte raisonnable.

SERMENT CIVIQUE.

C'était devant les autels d'Aglaure que les jeunes Athéniens se consacraient à la patrie. Telle était la formule du serment [1] :

« Je ne déshonorerai pas la profession des armes, et ne sauverai jamais ma vie par une fuite honteuse. Je combattrai jusqu'au dernier soupir pour les intérêts de l'état, de concert avec les autres citoyens, et seul, s'il le faut. Je ne mettrai point ma patrie dans un état pire que celui où je l'ai trouvée; mais je ferai tous

[1] Stobée. Pollux.

mes efforts pour la rendre encore plus florissante. Je serai soumis aux magistrats et aux loix, et à tout ce qui sera réglé par le commun consentement du peuple. Si quelqu'un viole, ou tâche d'anéantir les loix, je ne dissimulerai point un tel attentat; mais je m'y opposerai, ou seul, ou conjointement avec tous ».

AGÈTOREION AGÈTORIA.

CÉRÉMONIE; MARCHE RELIGIEUSE.

Cette fête se lie et se rapporte à celles appelées *karneia*, instituées chez les Lacédémoniens.

On y sacrifiait à Apollon. (*Voy.* KARNEIA.)

On nommait le grand-prêtre *agètès*, la cérémonie *agètoria*[1].

AGÔN DORIOS.

Fête célébrée sur le mont Triopus en l'honneur des nymphes, d'Apollon et de Néptune, par les habitans de Lindus, d'Alysus, de Camerus, de Cos et de Gnide.

AIÔRA EÔRA;

A ÉRIGONE.

Fête athénienne.

[1] Hésychius.

Érigone, fille d'Égiste [1] et de Clitemnestre, vint, après le meurtre de sa mère, accuser le parricide Oreste au tribunal d'Athènes : elle était suivie de Tyndare. Les juges ne servirent point sa vengeance. Érigone lance contre cette ville odieuse les imprécations d'un cœur ulcéré; désespérée, agitée des furies, elle se pend : Athènes est chargée du poids de son crime [2].

Les dieux semblent avoir recueilli ses dernières imprécations : une fureur contagieuse s'est emparée des vierges d'Athènes. Le trépas d'Érigone est vengé par un trépas semblable. Éperdus, les Athéniens consultent Apollon : l'oracle leur ordonne d'appaiser Érigone par des fêtes et des sacrifices [3].

[1] D'autres auteurs ont fait Érigone fille d'Icare. Les habitans de l'Attique instituèrent en l'honneur d'Érigone des fêtes particulières, appelées *aiora*, pendant lesquelles on se balançait sur des cordes attachées à deux arbres. On y chantait aussi une chanson appelée *aletis*, parce qu'Erigone avait quelquefois porté ce nom. On ordonna encore de lui sacrifier, ainsi qu'à son père Icarius, les prémices des champs et des vignes. Elle fut placée par les dieux dans le zodiaque, où elle est la constellation de la *vierge*. Icarius est celui d'*arcturus* ou de *bootès*, et la chienne *Mœra* est la canicule.

Dict. de la Fable.

[2] Etymol. aut.

[3] *Id.* et Hyginus.

Tel est le récit de la crédule et superstitieuse antiquité.

D'autres auteurs ont fait Érigone fille d'Icare [1].

Quelques-uns nomment cette femme *Èóra* [2].

Il en est qui prétendent que cette fête [3] est célébrée en mémoire de Témalée, tyran.

Sacrifice; festins [4]; hymne [5].

ALECTRYONÔN AGÔN; COMBATS DE COQS.

Après la victoire remportée sur les Perses par Thémistocle, les Athéniens ordonnèrent que tous les ans il y aurait au théâtre des combats de coqs.

(Élien en donne les motifs [6].)

ANTIMACHIE [7].

Nom d'une fête célébrée dans l'île de Cos. Le prêtre y est revêtu d'habits de femme.

[1] Hygin.

[2] Eusthat. comm. ad iliad. III. Pausan. Lexic.

[3] Hésychius.

[4] *Item.*

[5] Athén. l. XIV. Pollux, l. IV, c. VIII.

[6] Ælian. var. hist. l. II, c. XXVIII.

[7] Supplém. à l'antiq. expl. t. II, p. 9 et 10.

ARGEIÔN EORTÊ.

Le nom et le jour de la fête sont également inconnus.

Un repas public réunissait à Argos tous les citoyens [1], après un sacrifice aux dieux.

Des exercices militaires terminaient la fête [2].

ARISTOTELEIA [3].

BARATRON [4].

Fête dans la Thesprotie.

BOTTIAÔN EORTÊ.

Des jeunes filles chantaient : *Allons à Athènes* [5].

CHAONÔN EORTÊ [6].

Détails inconnus.

CHEIROPONIA.

Fête et sacrifice au nom des artisans [7].

DIANTINIA.

C'est par erreur que ce titre se trouve dans

[1] Parthen. erot. XIII.

[2] Æneas, tact. poliorcetici, c. XVII.

[3] Diogen. Laert. Plut.

[4] Certamen de virilitate. — Hésych.

[5] Plut. quest. grav. vie de Thésée. — Relative, sans doute, à la fête de Thésée, ou du soleil.

[6] Parthen. erot. XXXII.

[7] Hésychius.

le catalogue des fêtes de Meursius. L'inscription qu'il cite porte *Mantinia*, ainsi que l'a lu Falconerius sur le marbre. La version de Gruter est fausse [1].

DIOKLEIA.

Fête à Mégare [2].

ÊLACATIA [3].

En l'honneur d'Élacate, aimé d'Hercule. Fête agonistique à Sparte.

ELÔRIA.

Fête en Sicile, près du fleuve Elorus. Jeux; combats [4].

EÔRA. *Voyez* AIÔRA.

EPICUREIA [5].

EPISKAPHIA.

Fête nautique à Rhodes.

EPISKENIA [6].

Fête à Sparte.

[1] Jac. Gronov.
[2] Scol. Pind. Pythion. od. XIII.
[3] Sosibius.
[4] Hésychius.
[5] Lucret. Diogen. Laert.
[6] Hésychius.

EPITHRIDAKIA;
A APOLLON (1).

Fête de la laitue. On a vu, dans les *Fêtes d'Adonis*, qu'elle était consacrée au soleil. Cette plante, par sa froideur, était le symbole de l'engourdissement de la nature en automne.

ERETHYMIA;
A APOLLON (2).

Les Lyciens célébraient cette fête en l'honneur de ce dieu, surnommé *Eréthymius*.

GALINTHIADIA;
A GALINTHIS.

Fête thébaine en l'honneur de Galinthis, ou Galanthis, fille de Prœtus (3).

Elle était célébrée avant la fête d'Hercule (4).

HECALESIA;
A HÉCALE.

Qualis in actæâ quondam fuit hospita terrâ
Digna sacris Hecale, quam musa loquentibus annis
Battiadæ veteris vivendo tradidit ævo (5).

(1) Hésychius.
(2) *Idem.*
(3) Ovid. métam.
(4) Antonin. Liberal. metam. XXXIX.
(5) Petron.

Hécale,

Hécale, vieille femme, donna l'hospitalité à Thésée, prêt à combattre le minotaure. Elle fit vœu d'offrir un sacrifice à Jupiter, si Thésée revenait vainqueur : mais elle mourut, et ne vit point le retour du héros. La reconnaissance institua en son honneur les *hécalésies* [1]. Qui ne reconnaît dans cette fable l'année, qui expire et se renouvelle avec le soleil?

HESTIAIA;

A VESTA.

On lui offrait les prémices [2]. Il était défendu d'emporter une part du sacrifice [3].

Voyez les FÊTES DU FEU, t. I, p. 78.

ILITEIA.

C'est par erreur que Castellanus a placé cette fête dans son catalogue; elle n'appartient point aux Grecs. Fête de Minerve à Troie [4].

INACHIA;

A LEUCOTHÉE.

Fête instituée chez les Crétois par Inachus.

[1] Plut. Castell.
[2] Hésych. Eusthat. odyss.
[3] Tharræus. Apostol. cent. IX, prov. XXI.
[4] Meursius.

KALAOIDIA [1].

Fêtes en l'honneur de Diane, dans la Laconie.

KALKEIA.

Fête des artisans.

LAGENOPHORIA.

Fête célébrée, du temps des Ptolémées, à Alexandrie [2].

Voyez plus haut pages 108 et suiv.

LARISSAIÔN AGÔN.

Jeux à Larisse : on lance le disque [3].

MINIEIA.

Célébrées à Orchomène [4].

MOLEIA;

LE COMBAT.

Exercice agonistique.

NÊSTEIA;

LE JEÛNE.

Fête particulière des Tarentins. Assiégés par

[1] Hésychius.
[2] Athén. Antiq. expl. Montfaun. t. II, p. 218.
[3] Scol. Apollon. l. IV.
[4] Scol. Pind. isthm. od. I.

les Romains, ils manquaient de vivres, et étaient sur le point de se rendre : les habitans de Rhége prirent la résolution de jeûner un jour sur dix, et de leur envoyer les vivres de ce jour. On célèbre une fête en mémoire de ce bienfait [1].

NIKÊ EN MARATHONTI.

Victoire de Marathon, célébrée le sixième jour du mois boédromion [2].

NIKÊTÊRIA ATHÊNÂS [3].

A Minerve triomphante de Neptune.

NYMPHEIA;

AUX NYMPHES.

Amphissus institua cette fête près d'Ata.

On y dispute le prix de la course : il est défendu aux femmes d'y paraître [4].

Voyez AGÔN DORIOS.

PANAKEIA.

Fête en l'honneur de Panacée, à qui on at-

[1] Ælian, var. hist. l. v.

[2] Plutarque.

[3] Procl. in Tim. comm. I.

[4] Antonin. Liberal. metam. XXXII.

tribuait la guérison de toutes sortes de maladies : honorée à Oropus [1]. Fête des médecins.

PANDROSIA [2];

A PANDROSE.

PANDUSIA.

Fête nautique.

PERIPETEIA [3].

Fête macédonienne.

PHILITIA.

Fête lacédémonienne.

On commence par établir des tentes près du temple du dieu ; on dresse, avec des branchages d'arbres, des tables grossières ; on y fait asseoir non-seulement les citoyens, mais encore les étrangers.

On immole une chèvre ; chacun en reçoit une portion.

Le festin consiste en un morceau de pâte ou de pain, de la viande : *Olus crudum, jusculum, ficus et lupinus pro bellariis.*

[1] Theodor. therap. VII.

[2] *Vid.* Meurs. attic. lect. l. III, c. XXII.

[3] Hésych.

Cette institution se rapporte aux idées de discipline introduite par Lycurgue.

Plusieurs écrivains ont retracé le charme de ces réunions; nul ne l'a fait avec plus de naïveté que Bodin.

« Les premiers princes et législateurs, qui n'avoyent encores descouvert les difficultés qu'il y a de maintenir les subjects par justice, entretenoyent les confrairies, colléges et communautés, afin que les parties et membres d'un même corps de république estans d'accord, il fust plus aisé de reigler toute la république, comme nous voyons que fit Numa, roy et législateur des Romains, qui establit confrairies et colléges de tous mestiers, et à chacune confrairie ordonna certains patrons, curés et sacrifices particuliers, après avoir aboli le nom de Sabins, qui se divisoyent aucunement des Romains. Et depuis on fit aussi une confrairie des marchands, et leur fut baillé Mercure pour patron: à l'exemple de Solon, qui fit par sa loi [1] que toutes confrairies et communautés seroyent permises, avec pouvoir de faire statuts tels qu'ils voudroyent, pourvu qu'il ne fust rien fait contre les loix publiques.

» Lycurgue aussi non-seulement permit, ains

[1] Plut. in Solon.

encores estroitement commanda d'entretenir telles communautés, tant générales que particulières, et que tous les subjects prinssent leur réfection en colléges de quinze à quinze, qu'ils appelloyent *philitia*, pour l'amitié jurée qu'ils avoyent les uns aux autres; comme aussi en toutes les villes de la Grèce, il y avoit de semblables confrairies, qu'ils appelloyent *etairias;* comme en Italie, les mêmes colléges estoyent appellez *sodalitia*, pour l'union, fréquentation et amitié qu'ils avoyent entr'eux, beuvans et mangeans ensemble la pluspart du temps; et n'avoyent autres juges qu'eux-mesmes, s'il y avoit quelques différends entre les compagnons associés, cognoissant que l'amitié est le seul fondement de toute société, et beaucoup plus requise entre les hommes que la justice; car la justice, qui jamais n'est ployable, retenant sa droiture, fait bien souvent les amis ennemis; et l'amitié cédant de son droit, establit la vraie justice naturelle : attendu que le seul but de toutes les loix divines et humaines, est d'entretenir l'amour entre les hommes, et des hommes envers Dieu, ce qui ne se peut mieux faire que par fréquentation et union ordinaire.

» Les Candiots [1] anciennement beuvoyent et

[1] Aristot. in polit.

mangeoyent tous ensemble, jeunes et vieux, hommes et femmes, pour entretenir l'amitié que j'ai dit : mais depuis, pour éviter confusion, les aages et les sexes furent séparés. Et mesmes nous voyons en la loy de Dieu, les festins de Pasques avoir été commandez en campagnes de dix à dix personnes, outre les festins des pavillons et banquets ordinaires des sacrifices que Dieu commande être solemnisez en toute joye et liesse : ce qui fust bien entendu en la première église des chrestiens, qui faisoyent souvent tels festins, qu'ils appelloyent *agapas*, pour les baisers de piété et embrassemens charitables que les uns donnoyent aux autres, outre la fraction et communication ordinaire : cela est encore à présent mieux gardé en Suisse qu'en lieu du monde ; car en toutes les villes, les confrairies et mestiers ont leurs maisons communes, où ils font leurs banquets et festins fort souvent, et il n'y a si petit village qui n'ait sa maison commune pour ce faire ; et ordinairement les procès et querelles sont vuidés amiablement, et la sentence escrite de croye blanche sur la table où ils ont banqueté. Et tout ainsi que les artisans, marchands, prêtres, pontifes, et toutes sortes d'hommes avoyent leurs confrairies et colléges, aussi avoyent les philo-

sophes entr'eux, et principalement les pythagoriciens [1], qui s'assembloyent ordinairement, et vivoyent la pluspart du temps en commun ».

PITANATÔN EORTÊ;

A PITANE.

Combat gymnique [2].

PLATÔNOS [3].

PROPHTHASIA [4].

Fête à Clazomène, commémorative du triomphe de ses habitans, et de la surprise de Leuques.

TAUROCHALIA [5].

Fête cyzicénienne.

TERTERIA [6].

Détails inconnus.

THAULIA [7].

Fête à Tarente.

[1] Iamblic. de vit. Pythag.
[2] Hésych.
[3] Diog. Laert.
[4] Diod. Sic. l. xv.
[5] Hésych.
[6] *Idem.*
[7] *Idem.*

THERAPNATIDIA[1].

Détails inconnus.

THERMIÔN EORTÊ.

Les Thermiens avaient établi une fête, un marché, et un lieu d'assemblée au même endroit. C'est là que l'on exerce l'hospitalité, que l'on reçoit ses amis [2].

THYNNAIA; — LES THONS.

A NEPTUNE.

Sacrifice que lui font les pêcheurs au temps de la pêche; lorsqu'elle est abondante, ils lui offrent le premier thon qu'ils ont pris [3].

TONEIA[4].

Fête samienne.

TRIPOETAI[5].

TYPAI[6].

Détails inconnus.

RAPSODÔN;

LES RAPSODES.

[1] Hésych.
[2] Polyb. hist. l. v.
[3] Athén. l. VII.
[4] Athén. l. XV.
[5] Hésych. Meurs.
[6] *Ibid.*

SÉMÉLÉ[1].

SPORTIA[2].

Détails inconnus.

STÉNIA.

A Argos, exercice agonistique.

Fête athénienne : on s'y provoquait en riant par des épigrammes et des saillies[3]. Fête des femmes[4].

SURMAIA[5].

Célèbre par les jeux agonistiques, où le vainqueur reçoit un gâteau de miel.

TALAÏDITÈS.

En Crète.

TAUROKATHAPSIA.

Fête thessalienne.

On appelait *taurokathaptài*, les jeunes gens qui traînaient les taureaux par les cornes[6]. Consultez les marbres d'Oxford[7].

[1] Hésych.
[2] *Idem.*
[3] *Idem.*
[4] Suidas.
[5] Hésych.
[6] *Idem.*
[7] Gronov. Salmasius.

ALMANACH[1] GREC.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

L'ASTRONOMIE, ou la physique du ciel, fut un des grands objets de la science des anciens. Je ne m'arrête point à prouver ce dont on ne doute pas. Elle dut sa naissance, et sur-tout ses progrès, à l'agriculture. On ne pouvait perfectionner l'art de cultiver la terre, sans étudier le ciel : aussi tout atteste la liaison indissoluble de ces deux arts chez les anciens. Leurs calendriers sont à la fois astronomiques et ruraux ; et quand ils parlent des travaux de la campagne, ils les rapportent aux constellations. D'un autre côté, la religion elle-même était astronomique ; les dieux étaient les planètes ; les douze grands dieux furent tirés des douze emblèmes des signes du zodiaque ; les demi-dieux furent copiés d'après les constellations ; les décans, d'après les subdivisions du zodiaque : leurs aventures sont sur le planisphère, et l'on y voit même l'*autel* sur lequel

[1] Ce mot était connu des anciens Grecs. On le trouve dans Eusèbe, qui l'écrit *almenikiaka*. Saumaise y voyait un mot persan : il est oriental. *Court de Gébelin*.

leurs divinités firent plusieurs fois leurs sermens redoutables. Mais cette religion astronomique fut en même temps rurale. Les calendriers et les fêtes religieuses des anciens portent à la fois ces deux caractères. La divinité est dans les astres ; les cérémonies ont rapport aux travaux des champs ; le rituel est relatif à ces deux objets inséparables.

Cette religion, son génie, son langage, ses fêtes existaient en Grèce long-temps avant Homère et Hésiode ; et la Grèce même les avait reçues des Égyptiens. Mais cette religion et son génie sont en figures et en images ; tout y est peinture, symbole, emblème, allégorie ; elle a donc sa source première dans l'âge où l'on allégorisa. Nous savons donc deux choses très-certaines : l'une, qu'il fut un âge postérieur où l'on perfectionna l'astronomie ; l'autre, qu'il fut un âge antérieur où l'on allégorisa profondément sur l'astronomie.

Lorsque les hommes eurent fait certains progrès dans cette science, et qu'ils en furent venus au point de former des cercles réels pour représenter les cercles imaginaires qu'ils traçaient dans le ciel, on eut des instrumens : ce fut un supplément à l'imagination. On peignit à l'œil la marche des astres ; on forma

des divisions exactes sur les cercles de la sphère fictive : elle fut la naissance de l'art.

Cependant les anciens observateurs, en étudiant les astres, avaient eu l'idée de les grouper. Cette idée était naturelle et nécessaire. Plusieurs constellations semblent avoir été groupées par la nature. Qui voudrait séparer quelqu'un des astres de la pléïade, ou de la grande ourse, ou du triangle, ou de la couronne ? Dessinées par la main de la nature, elles ont présenté à tous les hommes une figure déterminée qui leur défendait de les séparer. Les peuples pasteurs ont observé ces figures toutes formées, celles du moins dont ils avaient besoin pour s'orienter, et pour distinguer les heures de la nuit. Les sauvages du Canada ont donné des noms à quelques constellations, et notre ourse est une ourse aussi pour eux. Nos bergers ont un langage astronomique qui leur est propre ; et les étoiles qui servent à leur faire connaître le milieu précis de la nuit et l'approche du jour, ont parmi eux des noms particuliers. Observateurs paisibles, les peuples pasteurs ont dû porter les yeux vers le ciel, et y chercher des signes qui servissent à les diriger.

Ces réflexions doivent nous faire présumer

que, même avant la découverte de l'agriculture, les hommes ne restèrent pas sans regarder les étoiles, et sans donner des noms à ces constellations toutes formées, qui, par leur lever et leur marche, leur indiquaient les diverses heures de la nuit. Lorsque, devenus agriculteurs, l'observation des astres leur fut plus nécessaire, ils dûrent garder les noms primitifs qu'ils avaient imaginés, et ce serait la raison pour laquelle certaines constellations ont évidemment pris leur nom de leur forme, tandis que d'autres étant purement arbitraires, il faut chercher ailleurs la raison des figures sous lesquelles on a préféré de les désigner.

L'analogie conduisit à grouper certain nombre d'autres étoiles voisines, et à leur donner des figures relatives à celles qui avaient déjà des noms.

Nous voyons dans la région sublime du pôle, un roi, une reine, une princesse et un guerrier, leur gendre futur, dont les armes et le maintien annoncent la plus grande bravoure; et ceci me rappelle ce que l'on rapporte des Chinois, qu'ils ont placé au pôle l'*empereur, l'impératrice et l'héritier présomptif de la couronne*. La reine est assise sur un trône; le roi, debout, met le pied sur l'axe du monde,

et sa main tient un sceptre ; et, pour le dire en passant, ils étaient peints avec le visage noir. Bayer, qui s'est attaché à rendre les constellations aussi semblables qu'il lui était possible, à la peinture antique, n'a pas oublié cette circonstance. Une ancienne tradition apprenait que Céphée, ce roi du pôle, était Ethiopien ; et il y a plusieurs raisons de croire que c'est de l'Ethiopie que les sciences sont parvenues en Egypte.

Il y eut donc quelques autres raisons pour placer dans le ciel telles figures plutôt que telles autres. On laissa en groupe celles qui étaient naturellement groupées, et celles-ci donnèrent l'idée d'en grouper d'autres ; et le besoin enfin, plus pressant, plus impétueux que la curiosité, obligea les hommes à dessiner tout le reste. Ce ne sont pas ici des conjectures : les figures sont là ; elles y sont dès la plus haute antiquité ; on s'en est servi pour s'orienter, pour se diriger, pour indiquer les travaux. Le long cours des observations prouve qu'on eut le dessein d'observer ; et le rapport des figures avec les noms qu'on leur donna, prouve que ces noms leur furent donnés à dessein.

Sous le règne de l'agriculture, on mit plus

d'exactitude, et, si je puis le dire, plus de philosophie dans le choix des figures qui avaient du rapport avec cet art nécessaire, le plus estimé de tous, dans le temps où les besoins factices n'existaient pas. Ce n'est point par hasard que la *balance*, à deux bassins égaux, se trouve dans le point de l'année où les jours sont égaux aux nuits; l'*écrevisse*, dans celui où le soleil semble marcher comme elle, et retourner sur ses pas; et le *capricorne*, cet animal grimpant, au moment où le soleil remonte le long de l'écliptique. Cette observation de Macrobe est d'ailleurs très-ancienne; on l'a répétée plusieurs fois depuis, et véritablement elle est frappante. Le verseau épanche son urne dans le ciel, au mois où les pluies inondent les campagnes; et le scorpion lance son venin dans la saison des maladies. Le centaure, qui était peint autrefois moitié homme et moitié taureau, était l'annonce du labourage. Il y a lieu de croire que les autres constellations avaient également, dans leurs figures et dans leurs noms, des rapports avec l'agriculture, puisque c'était pour elle qu'on les observait, et que les agriculteurs étaient les observateurs et les peintres.

A la fin, tout devint motif d'observation, et tout

tout le ciel fut par conséquent chargé de figures : et ce qui prouverait encore ce que je viens de dire, c'est qu'il y eut des étoiles qui restèrent sans figures, et par conséquent sans noms. Ce n'est pas parce qu'elles étaient hors de l'enceinte des constellations voisines ; mais elles restèrent hors de cette enceinte, parce qu'elles ne servaient à rien.

L'astronomie fut la grande science des anciens ; elle domina en Perse, en Chaldée, en Egypte, et son empire religieux passa de là dans la Grèce. L'histoire des Chinois parle de l'astronomie dès ses commencemens, et ses premiers rois sont astronomes. Par-tout nous voyons des observatoires immenses, des tours élevées jusqu'au ciel, des labyrinthes ou vastes palais construits astronomiquement, des temples, des pyramides orientées, des villes aux sept portes, par honneur pour les sept planètes ; des empires divisés en autant de provinces que le ciel, portant le nom du décan ou du signe qui y préside ; les nombres de trois, de sept, de douze, de vingt-huit, de trente-six, de cinquante-deux, de trois cent soixante, réglant les sociétés, les villes, et entrant dans les choses les plus communes de la vie. Le roi de la Chine est habillé de la couleur consacrée au

soleil ; divers empereurs sont descendus du soleil ou de la lune, ou du chien, ou de la grande ourse.

La Grèce, qui avait reçu ses lumières de l'Orient, fut astronomique comme lui. Les hymnes attribués à Homère et à Orphée, ont rapport aux constellations, et sur-tout aux planètes. Tous les premiers poëmes sont purement astronomiques : c'est le navire *Argo* qui voyage dans le ciel, monté de cinquante-deux personnages ; c'est *Hercule* qui part de l'orient pour aller au couchant, qui plante les deux colonnes du tropique, et remporte des victoires sur les monstres du ciel. C'est *Bacchus*, ou le *soleil d'automne*, qui court à l'orient, et le subjugue avec une armée de vendangeuses, qui n'ont pour armes que des échalas ; c'est *Thèbes* aux sept portes, ou le vaisseau céleste, qui porte les deux planètes, et qui est assiégée par des constellations ; c'est la ville de *Troie*, assiégée par cinquante-deux chefs, qui est embrasée au *solstice d'été*, et qui ne peut être prise que lorsqu'un *cheval* a vomi des guerriers. Les poètes les moins fabuleux ne peuvent se passer de l'astronomie. *Hésiode*, dans les *travaux et les jours*, tous les poètes tragiques grecs, Aratus, Apollonius, Ovide,

Virgile, Manilius, Claudien, tous ont parlé astronomie. Mais certes, si leur religion était astronomique, si toutes les traditions l'étaient, est-il étonnant qu'ils n'aient pu se passer de fondre ces notions dans leurs ouvrages ?

La lecture des anciens poètes grecs fait naître une réflexion ; c'est qu'en parlant des constellations, ils le font presque toujours d'après les figures animées qui les représentent. Ils donnent à ces figures de l'action, de la vie, une marche, un but ; ils représentent leurs effets et leurs rapports comme des événemens. C'est ici un reste du langage primitif que les peuples antérieurs employaient, comme je l'ai prouvé, dans leur géographie et leur physique terrestre. Ceux qui donnaient de la vie aux fontaines, aux rivières, aux montagnes, ont pu en faire de même pour les astres, et avec d'autant plus de raison, que les astres plus imposans, plus actifs et plus animés, se lèvent avec grandeur, font des voyages, ont entr'eux de magnifiques rapports, et qu'après avoir parcouru les régions sublimes du ciel, ils vont se plonger dans une longue nuit.

Instruits du génie des anciens temps, nous ne serons pas surpris que ces peuples antérieurs aient placé les planètes errantes sur des

chars. Elles devaient parcourir diverses routes dans le zodiaque ; mais les constellations, composées d'étoiles fixes, et marchant en groupe avec toute l'armée des cieux, n'avaient nul besoin de cet appareil.

Cependant les constellations voyagent aussi ; le belier qui marche à la tête des signes du zodiaque, ou du troupeau du soleil, comme le belier à la tête de nos troupeaux, est conduit par ce Mercure qui se fit autrefois berger avec Apollon : il lui est consacré. On le nomme *dux gregis, princeps armenti*, le chef du troupeau. Ils le représentent comme vainqueur de la mer où il se plonge quand il disparaît, et d'où il sort victorieux quand il reparaît, six mois après, à l'orient. Ils chantent ce belier triomphant, qui a vaincu la mer et traversé l'Hellespont ; ils envient le bonheur de Phryxus, que la brebis à la toison dorée a transporté heureusement sur les mers ; ils déplorent les malheurs de la vierge, qui s'est noyée quand il s'est élevé sur l'horizon.

Le taureau le suit, sa course astronomique est aussi un voyage ; et comme il disparaît au sein de l'onde, ses voyages sont maritimes. Sa croupe est enveloppée d'un nuage ; il n'est peint qu'avec la moitié antérieure du corps :

ils ignorent quel est son sexe ; mais sous ces deux rapports, il est, disent-ils, ou le taureau ravisseur d'Europe, ou la génisse *Io*, qui traverse les mers pour arriver en Europe aussi ; objets l'un et l'autre de la haine de Junon.

Les étoiles des gémeaux sont disposées de manière que lorsqu'une se lève, l'autre se couche ; et les gémeaux se nomment *Castor* et *Pollux ;* ils ont obtenu de Jupiter qu'ils seraient tour-à-tour en enfer et dans le ciel.

Comme les constellations, en se levant et en se couchant, semblaient sortir de la mer et y entrer, il était dans le style figuré dont j'ai donné tant d'exemples, de parler du lever et du coucher des constellations dans l'onde, comme d'un voyage ou comme d'un accident qui les y précipitait : aussi n'y en a-t-il presqu'aucune de laquelle on n'ait dit l'une ou l'autre de ces choses. On en exceptait néanmoins les étoiles voisines du pôle, et qui, tournant autour de l'axe, ne se plongent jamais dans le sein de Thétis.

Sous une autre figure, on disait des constellations qui se cachent dans la mer et passent à un autre hémisphère, qu'elles descendaient dans le tartare, demeure du noir Pluton, ou du soleil d'hiver. Jupiter avait sa demeure au

pôle du nord, près duquel le soleil remonte en été : c'est de là que partaient les foudres ; c'est là qu'était le jardin des Hespérides, gardé par le dragon céleste : là Céphée tenait son empire, armé d'un sceptre et orné d'un diadème. Le midi, au contraire, figurait le séjour de la nuit. Pluton y régnait ; c'est chez lui que la fille de Cérès fut transportée ; un chien dévorant, l'horrible canicule, présidait à son entrée ; les centaures siégeaient à la porte, et Ixion leur père, l'époux de Néphélé, du nuage qui est sur l'épaule du centaure, Ixion y tournait cette roue, ou couronne circulaire, qui ne cesse de tourner vers le pôle antarctique. C'est ainsi que les anciens placèrent les jardins délicieux vers le nord, et l'enfer vers le midi, et qu'ils prirent plusieurs de leurs allégories parmi les constellations.

Combien ce langage figuré ne donnait-il pas de grâces aux vérités astronomiques, lorsqu'on n'en avait pas encore abusé, et que personne ne s'y méprenait ! Callisto, ou la très-belle, n'entre jamais dans la mer, et son char brille toujours sur l'horizon ; c'est que Thétis le lui avait défendu : ou bien c'est Junon qui, jalouse de ce que Jupiter l'avait aimée, avait obtenu cette grâce de Neptune. D'autres di-

saient que Diane, ou la lune, s'étant baignée avec ses compagnes, Callisto ne voulut pas entrer dans le bain, ce qui la fit chasser par la déesse.

Par une suite de ce style, généralement appliqué à tout, l'instant où une figure sortait de la mer pour monter sur l'horizon, était marqué comme une naissance, et l'instant où elle disparaissait était désigné comme une mort. Le héros gigantesque, dont les courses et les aventures ont enchanté votre imagination, ce héros doit périr à son tour; telle est la loi de l'humanité: il descendra comme les autres dans le noir tartare; mais il sortira de ces demeures hideuses, et en mémoire de sa valeur, il sera placé parmi les astres. Les animaux du ciel étaient soumis à la même loi. Lorsque Phryxus eut emmené le belier en Colchide, il l'immola à Jupiter; le taureau disparaissant est tué par Hercule; le lion subit le même sort; l'hydre effroyable est percée de flèches, et le centaure est immolé à la juste vengeance d'Alcide.

La figure qui disparaissait à la naissance d'une autre, était quelquefois tuée par celle-ci. Orion se plonge dans le tartare, au moment où la queue du scorpion se lève; il est piqué au talon par ce dangereux animal, et il meurt de sa blessure.

Plus souvent le voisinage des constellations, et les rapports qu'elles ont entr'elles, fournissent matière à une histoire physique, où l'imagination se donnait carrière; mais elle embellissait la vérité sans l'altérer jamais. Le groupe de constellations qui naissent successivement, qui vivent ensemble, et ont entr'elles divers aspects, et qui périssent enfin tour-à-tour, ces figures ont entr'elles des liaisons de parenté ou d'aventures. Leur naissance est toujours céleste, leurs actions sont toujours héroïques et sanguinaires, leur fin tragique et cruelle; toutes leurs histoires sont des prodiges.

Enfin comme ces constellations, sous leur aspect naturel, n'étaient que des amas d'étoiles, et que sous leur aspect figuré elles étaient des personnages, le génie ancien connaissait parfaitement ces rapports; il aimait mieux parler des personnages que des astres, mais il parlait de leurs rapports comme d'une métamorphose. Cycnus avait été changé en cygne, Périclymène en aigle, Aréas, et Callisto sa mère, en ourse. Par une autre métamorphose, les êtres que l'on voit dans le ciel avaient déjà vécu sur la terre; en mémoire de quelque glorieuse aventure, Jupiter les avait transportés parmi les astres. Le cheval Pégase, fils de Méduse,

l'une des baleines, avait été la monture de Bellérophon, lorsqu'il alla combattre la Chimère que l'on voit maintenant parmi les astres sous le nom de *la chèvre*. Le lait de cette chèvre ruisselle encore dans le ciel; c'est de lui que fut nourri Jupiter. Arion, ou le petit cheval, précédé de la constellation du dauphin, avait été un musicien sauvé des eaux par un dauphin : vous le voyez avec sa lyre dans les astres. L'hydre avait infecté le marais de Lerne; le sanglier avait dévasté le pays d'Érymanthe; la biche avait couru jadis sur le mont Ménale.

Tel fut le langage des peuples primitifs, des premiers peuples qui mirent toute leur physique en images [1].

« Il est, dans le soleil et dans la lune, un mouvement différent de celui par lequel ces astres semblent se mouvoir d'orient en occident. On les voit aussi se mouvoir dans le ciel de bas en haut, et ensuite de haut en bas, sans jamais franchir certaines limites qui circonscrivent leur marche, et qu'on peut appeler *points de retour* ou *tropiques;* mais ces astres n'arrivent à ces points que par un mouvement oblique, et suivant un cercle dans lequel ils se meuvent en sens contraire de leur mouvement journalier.

[1] Rabaut-St.-Étienne, Lettres à Bailly.

LE SOLEIL.

» Cette route fut notée dans les cieux par des images, et servit à déterminer la succession des effets produits ici-bas par l'action du soleil, les vicissitudes des saisons, et la durée de l'absence ou de la présence des deux astres sur l'horizon; car tous ces phénomènes dépendent de l'obliquité de cette route.

» On y distingua sur-tout deux points qui limitaient la durée de l'action féconde du soleil, et ces points sont ceux où la nuit et le jour sont d'égale durée, et où la présence du soleil est parfaitement égale au temps de son absence; ce qui arrive deux fois durant une révolution de cet astre....

» Tout le grand ouvrage de la végétation annuelle paraît dépendre de cette marche, et être dirigé par elle. A peine le soleil, dans sa route oblique, a-t-il atteint un de ces points, qu'une force active et féconde semble émaner de ses rayons, et imprimer le mouvement et la vie à tous les corps sublunaires qu'il appelle à la génération. Arrive-t-il au point opposé, cette vertu féconde semble l'abandonner, et la nature entière se ressent de son épuisement. Sa chaleur et sa lumière éprouvent les mêmes

changemens, et la force de l'une se dégrade comme la durée de l'autre....

» L'observation du lieu où se trouve le *maximum* de l'élévation du soleil, et où il s'approche le plus du point qui répond perpendiculairement sur notre tête, ne doit pas être non plus négligée. Le jour alors a reçu tout l'accroissement dont il était susceptible, et la nuit se trouve renfermée dans les limites les plus étroites qui puissent la resserrer dans un climat donné. Le soleil alors consomme sans obstacle le grand ouvrage de la végétation, en préparant les fruits à la maturité à laquelle il doit les amener avant sa retraite.

LA LUNE.

» PENDANT que le soleil parcourt cette route, et fait une de ces révolutions qui, en l'approchant et l'éloignant successivement de nous, semble renfermer, comme dans un cercle, tous les effets sublunaires qui résultent de son absence et de sa présence, ou, pour parler plus juste, de son éloignement, et ensuite de son retour vers nos régions, la lune répète douze fois sa marche, qu'elle divise en douze temps appelés *mois*.... Les phénomènes produits durant chacun de ces douzièmes du cercle annuel,

ou du cercle que parcourt le soleil, correspondent à douze lunaisons; et la lune qui mesure leur durée, parut insensiblement coopérer à les produire : car il arrive presque toujours que les signes qui annoncent un effet et qui en mesurent la durée, se confondent, dans l'opinion des peuples, avec les causes qui les engendrent.

VÉNUS.

» Après la lune, un autre astre, beaucoup plus petit qu'elle en apparence et moins lumineux, quoique très-brillant, et qui quelquefois même n'attend pas la retraite du soleil pour se montrer, dut attirer l'attention des hommes. Mobile comme le soleil et la lune, il semble s'attacher aux pas du roi des cieux, et tantôt ouvrir, tantôt fermer les portes de l'olympe, dont la garde lui paraît confiée : il chasse la nuit et devance l'aurore, ou il reste après le soleil pour fermer la marche du jour, et remettre à la nuit les clefs du ciel : ami du jour, tour-à-tour il fuit la nuit, ou la fait fuir. C'est la belle planète de Vénus.

MERCURE.

» Avec un peu d'attention, on dut remarquer un quatrième astre très-petit, mais très-scin-

tillant, qui s'éloignait encore moins du soleil, et qui en était le compagnon le plus intime. Une fonction toute particulière semblait l'attacher inséparablement au monarque, dont il était en quelque sorte le secrétaire; c'est l'astre que depuis on appela *Mercure*. La rapidité de son mouvement, le plus prompt après celui de la lune, dut le faire distinguer des autres astres mobiles.

» Trois autres astres d'un éclat plus ou moins vif, et d'une couleur différente, l'un rouge, l'autre jaune d'or, et le troisième d'une lumière blanche, paraissaient se mouvoir dans les cieux et dans le même sens que le soleil et la lune, mais sans s'attacher ni à l'un ni à l'autre de ces astres, à qui souvent ils paraissent diamétralement opposés. Leur marche, plus ou moins lente, les fit distinguer entr'eux, ainsi que leur couleur.

SATURNE.

» L'un, d'une marche tardive et pesante, imitant la vieillesse, se traînait en quelque sorte dans sa route, et, avant d'achever sa révolution, voyait périr grand nombre d'hommes qu'il avait vu naître, tant sa marche était lente. Autant la révolution solaire renfermait de jours,

autant celle de cet astre renfermait de mois ou de révolutions de la lune.....

JUPITER.

» La planète couleur d'or était moins lente, et avait une singulière analogie avec le dieu du jour, dont la révolution annuelle était à la sienne à peu près dans les mêmes rapports que celle de la lune l'est à celle du soleil, c'est-à-dire d'un douzième.... On l'appela *Jupiter* et *père du Jour*, comme le soleil.

MARS.

» Enfin la planète rouge de couleur de sang a une marche plus rapide, et semble plus rapprochée dans son mouvement de celui du soleil, puisqu'elle ne met à peu près que deux ans, ou le double du temps de celui-ci, à achever sa révolution.... Le soleil et cet astre semblent opposés dans leur marche pendant deux ans ; unis au commencement de la première année, opposés au commencement de la seconde. Ce contraste des mouvemens de ces astres, et la couleur rouge de l'un d'eux, furent remarqués, et donnèrent lieu aux hommes de supposer à celui-ci un caractère de résistance. On l'appela *Mars*, nom du dieu des combats.

» On distingua donc dans le ciel sept astres ou sept corps lumineux de différente grosseur, mais tous sept mobiles de bas en haut, et de haut en bas du ciel.... Toutes leurs routes avec leurs plus grands écarts, pouvaient être comprises dans une zone ou bande oblique de dix-huit degrés environ de largeur, dont aucun de ces astres mobiles ne sortait jamais....

» On remarquait seulement dans cinq d'entr'eux une irrégularité dont le soleil ni la lune n'offraient point d'exemple. On appela ces astres des *dieux errans*, ou des planètes.

» La mobilité de ces sept astres, variant sans cesse leurs situations respectives, donna lieu à des conjonctions et à des oppositions des uns avec les autres, et à différens aspects qui dûrent être observés, peints et chantés....

ZODIAQUE.

» On distingua les étoiles à travers lesquelles les sept astres mobiles voyageaient. Les astres qui composaient cette bande, fixaient les limites éternelles des écarts des planètes à droite et à gauche de la route du soleil.... Ils fixaient les douze points où la lune se trouvait pleine durant chaque révolution du soleil, et donnaient une division toute naturelle de la route de cet astre en douze parties.

» On distingua ces douze divisions par autant de marques ou de signes emblématiques, et le cercle ainsi partagé s'appela le *cercle*, ou la roue des signes.

» Les différentes mesures du temps se distinguèrent par les signes mêmes qui divisaient sa course dans le ciel; et les mois, ainsi que les saisons, prirent tout naturellement les marques distinctives des animaux célestes qui occupaient les espaces, qui en mesuraient la durée, et qui déterminaient leurs limites....

» Comme il arrive presque toujours que les signes se confondent avec les causes, les parties du zodiaque, ou les signes qui correspondaient à tel ou tel effet produit sur la terre, dans l'air ou dans les eaux par le soleil, furent regardés comme cause de cet effet, et furent associés à la puissance du soleil, qui semblait y avoir déposé telle ou telle portion de son énergie....

» Ce que nous avons dit des étoiles du zodiaque, dut s'appliquer aussi à celles qui sont hors de ce cercle, ou hors de cette bande, mais qui se lient à elle par leur position, et relativement aux douze divisions à chacune desquelles on les rapporte par la coïncidence des levers, des couchers et des passages au méridien, de ces étoiles, avec ceux des étoiles de cette bande zodiacale...

» Dès-lors

» Dès-lors on lia l'étoile au signe, on l'associa à son action, et conséquemment à celle qu'exerçait le soleil sous ce signe....

» Ainsi toutes les étoiles furent groupées sous des images d'hommes et d'animaux, ou sous des signes....

LE PÔLE.

» UN point seul dans les cieux paraît être immobile, tandis que tout le reste du ciel et des astres se meut circulairement autour de lui, en décrivant des routes orbiculaires d'autant plus grandes, qu'elles sont plus éloignées de ce point central unique, sur lequel roule toute la voûte des cieux.

» On dut aussi distinguer un certain nombre d'étoiles, assez voisines de ce point pour décrire des cercles si étroits que jamais leur mouvement ne les fît descendre sous la terre, et qu'elles restassent toujours dans la partie visible du ciel, seulement avec quelques changemens de hauteur.

» Parmi ces astres, sept sur-tout se faisaient remarquer par leur éclat et par leur arrangement entr'eux, et ces rapports, ainsi que ceux de tous les astres fixes, n'ont jamais varié. Quelques-uns ont cru y voir le dessin d'un chariot....

» Enfin il s'en trouva d'assez éloignées du pivot ou du pôle, pour que la moitié du cercle de leur révolution fût abaissée sur la terre, tandis que l'autre moitié s'élevait au-dessus, de façon qu'elles étaient visibles exactement à la moitié de leur révolution. Celles-là décrivaient dans le ciel le plus grand cercle, et se mouvaient avec la plus grande vîtesse. On donna des ailes aux constellations qui étaient voisines de ce point, telles que Persée, et on remarqua que les deux points du ciel qu'occupait le soleil à l'époque où les nuits étaient parfaitement égales au jour, se trouvaient dans ce grand cercle, et dans une situation directement opposée.... On appela *équateur*, ou cercle d'égalité, ce cercle qui coupait en deux, par l'interposition de la terre, la révolution totale des rotations du ciel....

» Le cercle formé par le prolongement du plan de la terre en tout sens par l'œil de l'observateur, était le terme du ciel visible et du ciel invisible. On l'appela en conséquence *cercle terminateur*[1]; ou l'*horizon*....

» Le cercle perpendiculaire qui mesurait l'élévation la plus grande, se trouvant placé à égale distance du bord oriental et du bord occidental, ou du point du lever et du point du cou-

[1] En latin *finitor*.

cher de l'astre, divisait la course visible de l'astre en deux parties égales, et conséquemment le jour exactement en deux. On le nomma *méridien*. Ce cercle dut être remarqué; il servit naturellement à déterminer le lieu de la plus grande et de la plus petite hauteur du soleil dans son mouvement de haut en bas et de bas en haut pendant chaque année, et les points de rebroussement ou de retour dans sa marche.

» Les cercles que le soleil décrit ces jours-là dans le ciel par l'effet du mouvement journalier, placés à égale distance de l'équateur, à droite et à gauche et parallèles à ce cercle, furent appelés les *cercles du retour*, ou *tropiques*. Le soleil, pendant quelques jours, ne semblait ni monter plus haut, ni descendre plus bas à midi; il s'arrêtait là. On nomma en conséquence ce point *solstice*.

» La lune et les autres astres mobiles respectaient ces barrières, et ne s'en écartaient jamais que d'un très-petit nombre de degrés, suite nécessaire de leur inclinaison sur le plan de la route du soleil, autrement de son cercle annuel, appelé *ligne écliptique*, parce que les éclipses ne pouvaient arriver que lorsque la lune se trouvait en conjonction ou en opposition avec le soleil dans un des deux points de son orbite;

qui coupent celle du soleil, sur laquelle elle est inclinée d'environ cinq degrés et un quart. Cette ligne écliptique est tracée dans toute la longueur du zodiaque, et elle partage en deux parties égales la bande céleste de dix-huit degrés, où sont peints les douze animaux, belier, taureau, etc. à travers lesquels la lune et les astres mobiles se promènent plus ou moins lentement, tandis que le soleil s'avance majestueusement au milieu.

» Tels sont à peu près les points et les cercles principaux qu'une attention un peu suivie fit remarquer ou concevoir dans les cieux, parmi les premiers observateurs de la nature, dont les mouvemens divers furent considérés comme ceux de la divinité elle-même.

» Près de mille étoiles visibles, disséminées sur les différens points du ciel, de couleur et de grosseur différentes, en tapissaient l'étendue.... Une sur-tout, plus brillante, plus grosse que toutes les autres, étincelle de mille couleurs qui en un instant se succèdent, semblables à celles de la pierre transparente taillée à facettes : c'est Sirius, ou la belle étoile du grand chien, celle à qui s'unit le soleil lorsqu'il lance ses plus grands feux, et qu'il s'est approché le plus près de nos régions. Il est le chef et comme le roi

des astres. Ainsi l'ont considéré les Perses ; les Egyptiens en firent aussi le gardien de l'olympe, leur dieu Anubis, le fidèle compagnon d'Isis.

» Devant lui marche Orion, ou le plus vaste, le plus brillant groupe d'étoiles, celui qui occupe le plus beau champ des cieux. En effet, on y remarque deux étoiles de la première grandeur ; l'une rouge, l'autre d'une blancheur éclatante : plusieurs de la seconde grandeur, et un très-grand nombre de la troisième. Il a dû fixer tous les regards : Orion est placé près du point du ciel où se trouve le soleil, lorsque le jour reprend son empire sur la nuit : aussi l'appela-t-on le *compagnon fidèle*, ou le chien d'Horus, ou du dieu soleil du printemps ; comme on appela l'ourse placée vers le nord, et qui se lève avec les signes d'automne, ou avec les signes du retour des ténèbres, le *chien de Typhon*[1]..... Il a au-dessus de sa tête le superbe signe du taureau générateur, ou de l'Apis égyptien, qui porte sur son front les hyades, remarquables par leur forme semblable à celle d'un V, et par la belle étoile rouge de première grandeur qui en fait partie, et que les Romains appelaient *Parcilienne*, et les Arabes *Aldebaran*.

[1] Plut. de Isid.

Il a aussi sur son dos les pléiades, filles d'Atlas ou du pôle, dont l'assemblage serré et brillant forme un des groupes d'étoiles le plus aisé à remarquer; aussi est-il connu de tout le monde. Le peuple l'appelle *poussinière*; effectivement, on peut le comparer à une troupe de petits poussins qui se pressent en foule autour de leur mère. La liaison de cette constellation avec le soleil printanier [1], avec les besoins de l'agriculture et de la navigation, l'a fait singulièrement observer, et rendue très-fameuse dans les anciens poètes.

» Les mêmes raisons ont dû faire remarquer ce beau pentagone d'étoiles placées au-dessus du point équinoxial au nord, comme Orion l'est au-dessous et au midi, et qui renferme à un de ses angles une superbe étoile de couleur jaune, qui tous les ans précédait immédiatement l'aurore et le lever du soleil, le jour de l'équinoxe, lorsque ce point d'égalité répondait au taureau, c'est-à-dire environ deux mille cinq cents ans avant notre ère. Sa fonction de guide du soleil la fit nommer le *cocher du char de l'astre du jour*; et cette belle étoile qui présidait à l'aurore du printemps, fut la chèvre nourricière qui allaitait le roi de l'univers, et qui répandait

[1] Theon. ad Arat. Phœn.

la fécondité sur la nature, dont sa corne contenait les richesses et l'abondance.

» Toute cette partie du ciel qui s'étend du midi au nord, depuis les pieds d'Orion jusqu'à la tête du cocher, dut se faire remarquer non-seulement par l'éclat des astres qu'elle renferme, mais encore par sa liaison avec la végétation renouvelée, et avec le retour du beau temps et des longs jours.

» Ces astres doivent avoir été l'objet d'un grand nombre de tableaux et de statues, de chants et de fictions religieuses, et conséquemment ils nous donneront le mot de beaucoup d'énigmes.

» La même remarque doit s'appliquer aux astres voisins du point équinoxial d'automne, par la raison qu'ils étaient causes d'effets tout contraires. On y distingue, entr'autres, une certaine suite d'étoiles rangées circulairement, et imitant assez bien la forme d'une couronne : on l'appela la *couronne*; et comme elle est dans le voisinage du nord, on lui ajouta l'épithète de boréale, pour la distinguer d'un autre assemblage assez semblable, mais moins lumineux, qui se trouve au midi, et passe peu d'heures après elle aux méridiens. Cette couronne boréale est placée entre deux belles étoiles de première grandeur, qui n'en sont pas très-distantes, l'une rouge et

l'autre blanche, qui se lient comme elle à l'équinoxe d'automne : c'est ce qu'on a appelé l'*arcture* et la *lyre ;* elles sont très-fameuses dans les anciens calendriers.

» Le solstice d'hiver eut aussi ses astres, tels que ceux de la constellation de l'aigle, qui forment une ligne droite de trois belles étoiles, dont celle du milieu est de première grandeur ; elles sont suivies d'un losange d'étoiles aussi brillantes que les plëïades, assez pressées, quoique plus éloignées entr'elles.

» L'immense carré de Pégase qui les suit, dut aussi se faire remarquer. Son lever du soir, d'ailleurs, annonça long-temps le solstice d'été.

» La constellation de Cassiopée qui présente l'image d'une chaise renversée, et qui circule toujours en opposition avec le chariot autour du pôle, qui, depuis bien des siècles, se trouve entre ces deux constellations et à peu près à égale distance de l'une et de l'autre, dut fixer aussi les regards des observateurs, d'autant plus qu'elle était du petit nombre de constellations ou de groupes d'étoiles qui ne se couchoient jamais.

» Le triangle, placé sur le belier et près des limites équinoxiales, se fit remarquer par sa forme dont il tira son nom, et sur-tout par sa

position. Il en fut de même de la suite ou série recourbée d'étoiles que comprend l'image de Persée, ainsi que des trois belles étoiles qui, placées à des distances égales, remplissent l'intervalle qui se trouve entre lui et le grand carré de Pégase, dont une d'elles fait l'angle.

» Les couleurs, les grandeurs apparentes des étoiles, les figures géométriques qui se présentent naturellement, et sur-tout leur voisinage près des points équinoxiaux et solsticiaux, voilà ce que l'on a dû remarquer. C'est là ce qui les a fait choisir comme autant de points fixes qui devaient servir à déterminer la marche progressive du soleil, de la lune et des cinq autres astres mobiles, et conséquemment celle du temps, de l'année, des saisons et des heures, et, par une suite nécessaire, celle de la végétation, de la chaleur et du froid, des vents, des tempêtes, des tonnerres, et en général de tous les effets qu'engendre le temps durant la révolution annuelle du soleil.

» On dut aussi remarquer que l'hiver avait son ciel qui n'était pas celui de l'été, et que les étoiles qui ouvraient la nuit par leur lever pendant une saison, en marquaient le milieu ou la fin pendant une autre, et que la nuit et le ciel changeaient de face comme la terre.....

» En effet, de même qu'à chaque instant de la nuit on voit de nouvelles étoiles se lever et remplacer au ciel celles qui se couchent à tous les instans, de même chaque jour la marche de la nuit s'annonce par de nouvelles étoiles qui montent à l'orient, tandis que d'autres, au même moment, disparaissent au couchant.....

» Ce phénomène se manifeste sur-tout au méridien, où chaque étoile passe tous les jours quatre minutes plutôt..... Une étoile arrive à la hauteur à laquelle on l'avait observée la veille, quatre minutes plutôt chaque jour, et conséquemment deux heures plutôt au bout d'un mois, quatre heures au bout de deux mois, six heures au bout de trois mois..... On sent quel changement il doit en résulter dans l'aspect des cieux tous les trois mois, ou à chaque saison, à une heure donnée, telle qu'à celle de minuit.

» Ces changemens périodiques n'ont point dû échapper aux chantres des saisons et aux peintres de la nature.....

» A travers tous ces astres plus ou moins brillans, et épars sur la voûte des cieux, on remarquait, non plus un seul astre, mais un fleuve de lumière blanchâtre formée de l'assemblage de plusieurs milliers de petites étoiles, trop petites pour être distinguées séparément, mais assez

nombreuses pour former une masse de lumière qui, du midi au nord, circulait sur une bande assez large pour couvrir des constellations entières, telles que Cassiopée, Persée, etc. Jamais elle n'avait plus d'éclat que dans ces belles nuits d'hiver, où la lune laisse aux étoiles l'empire des cieux, dont aucun nuage ne souille la pureté. Cette route circulaire, embrassant l'olympe dans ses contours, paraissait être le chemin qui conduisait aux sources mêmes de la lumière éthérée dont elle était semée, et au palais des dieux. Elle était entraînée par le mouvement commun de tous les astres, se levant et se couchant comme eux, traversée comme eux par le soleil et la lune, et par les étoiles mobiles, et dirigée constamment à travers les mêmes constellations, sans paraître jamais se rétrécir ni s'élargir, quoique d'inégale grandeur dans ses différens points. On remarquait seulement quelques portions d'une lumière pareille jetées dans certains lieux du ciel, et qui y formaient une tache blanchâtre assez semblable à un petit nuage : on les appela des étoiles nébuleuses. Telle est la nébuleuse d'Orion, celle du cancer, etc.....

» La couleur blanchâtre du fleuve ou chemin lumineux dont nous venons de parler, assez

semblable à celle du lait, le fit nommer *voie lactée* ou voie de lait ; et comme il passe près de la chèvre céleste, on imagina qu'il était formé du lait de cet animal, qui avait nourri le père de la lumière et du jour.

» Tel le ciel se présenta aux yeux de tous ceux qui voulurent donner un peu d'attention à ses mouvemens ; tel ils le virent, fidèle aux loix d'une harmonie éternelle, rouler sur lui-même. Aucun de ces astres ne s'écartait de la route qui lui avait été tracée, excepté les sept astres mobiles : mais il y a encore un ordre constant et éternel pour ces astres mêmes ; c'est celui qui résulte des périodes, qui comprennent toutes leurs variations, et qui tiennent plutôt à la diversité des mouvemens qu'à l'irrégularité.....

» Si les signes qui correspondent aux saisons ne sont plus les mêmes au bout d'un certain nombre de siècles...., si un mouvement très-lent du pôle, en sens contraire de celui des signes, fait reculer l'équateur, le déplace successivement, et fait rétrograder dans le zodiaque ou le long des signes, les points où il coupe l'écliptique, et conséquemment auxquels sont liés les jours et les nuits, et les commencemens des saisons, il s'ensuivra que cette égalité des jours et des nuits, ainsi que le terme

de leur plus courte et de leur plus longue durée ne correspondront pas deux années de suite rigoureusement aux mêmes étoiles du zodiaque, et que ce léger déplacement pourra être d'un signe entier au bout de plusieurs siècles.

» L'observation a fait reconnaître qu'il fallait 2151 ans, pour que ce mouvement lent ramenât en arrière d'un signe entier les points où se trouvoit le soleil au commencement de chaque saison, d'où il résulte qu'au bout de douze fois 2151 ans, ou au bout d'une période de 25,812 ans, le mouvement rétrograde ayant parcouru tous les signes, et y ayant fixé successivement le commencement des saisons pendant 2151 ans, le soleil devait se retrouver encore près des mêmes étoiles, et dans le même signe où primitivement il s'était trouvé au commencement des saisons.

» C'est par cette raison que le taureau, ayant présidé au premier mois du printemps, 2500 ans avant notre ère, se trouva présider au deuxième mois, vers le commencement de cette ère, ayant depuis été remplacé à l'équinoxe par le belier. Ce dernier lui-même, plus de 300 ans avant notre ère, avait déjà cédé son poste aux poissons, par lesquels l'équateur coupait l'écliptique, et fixait dans la route du soleil le point

d'égalité des jours et des nuits, ou le commencement du printemps. Ce point décide du commencement des saisons qui le suivent exactement de trois mois en trois mois; car le commencement de la première saison ne peut être hâté ni reculé, que celui des autres ne le soit aussi.

» Ce point d'intersection étant mobile, le commencement des saisons l'était nécessairement; et en rétrogradant ainsi, il allait, en quelque sorte, au-devant du soleil qui l'avait quitté..... Ce devancement qui n'était pas d'une minute de degré par année, produisait un degré de déplacement au bout de 72 ans, et conséquemment un jour de temps de différence sur l'époque du retour du printemps..... Ce devancement de l'équinoxe est connu sous le nom de *précession des équinoxes*, ou de période de 25,812 ans, dans le mouvement des fixes.....

» Ces changemens n'affectaient en rien la régularité des saisons, ni l'ordre de leur succession; ils ne dérangeaient que la correspondance qui pendant long-temps avait été établie entr'eux comme effets, et les signes du zodiaque comme causes. Ceux-ci restaient bien toujours causes, mais non pas des mêmes phénomènes, puisqu'au bout de plusieurs milliers d'années, les signes du printemps répondaient à l'au-

tomne, ceux de l'été à l'hiver, et *vice versâ*.....

» Toutes les variétés de la végétation et de la fatalité, comparées dans leurs rapports avec les signes célestes, se trouvaient donc encore renfermées dans la grande période ou année de 25,812 ans; et lorsqu'elle était achevée, les mêmes phénomènes se reproduisaient avec leurs mêmes variétés, et avec toutes les nuances qui les avaient différenciées la première fois.....

» Mais comme cette correspondance était près de vingt-six mille ans à se rétablir, si la nature et l'ordre des saisons n'étaient pas dérangés, il n'en était pas de même des images du soleil, de la lune, revêtues d'attributs empruntés des signes, et qui peignaient leurs rapports avec les saisons. Ici tout fut bouleversé, et les symboles de l'ancien culte, au bout de 2151 ans, ne répondirent plus à ceux du nouveau, par la raison que les mêmes signes ne répondaient plus aux mêmes saisons. Le taureau n'ouvrait plus le printemps, c'était le belier : ainsi tous les autres signes avaient changé leur position.

» Comme les causes apparentes des effets sublunaires n'étaient plus les mêmes, les images de ces causes, et les fictions faites sur elles, ne se liaient plus à leur objet. Les énigmes sacrées devenaient inintelligibles; les fables religieuses

et les monumens du culte, calqués sur l'ordre des cieux, n'offraient plus qu'un chaos informe, dont les dessins irréguliers ne correspondaient à rien, parce que tous les rapports étaient changés avec leur objet.

» C'est sous cette forme bizarre que l'antiquité religieuse s'est présentée aux Grecs et aux Romains, qui n'y entendirent rien : c'est encore sous cette forme qu'elle se présente à nous, qui ne pourrons jamais y entendre davantage, si nous ne rétablissons les rapports que le temps a changés, et si nous ne comparons les débris des statues, des cosmogonies, des fictions théologiques ou poétiques des adorateurs ou des chantres de la nature, avec les faces ou les aspects que leur offrait le ciel, plus de quinze cents ans avant l'âge d'Homère, et dans ces siècles qui précèdent l'histoire, et que nous appelons temps fabuleux [1] ».

[1] Origine des cultes.

Liste

Liste des Auteurs desquels on a extrait les détails suivans :

Année climatérique de Saumaise.

Uranologie du père Pétau.

Réforme des Temps, par Scaliger.

Histoire du Calendrier, par Blondel.

Chronologie de Fréret.

Tablettes chronologiques de Lenglet-Dufresnoy.

Macrobe, saturnales.

Manilius, astronom.

Pluche, hist. du ciel.

Fastes des Anciens, par Vignier.

Samuel Petit,
Gaza,
Hugnelon,
Lalamantius,
Castellanus.
} Trésor des Antiquités grecques, t. VI; à Jacob. Gronov. *Lugduni Batav.* ap. Pet. Vander-Aa, 1699, *in-fol.*

Histoire du Calendrier, par Court de Gébelin; quatrième livraison du Monde primitif.

Fastes Attiques de Corsini.

Religion Universelle, par Dupuis.

Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Des Auteurs qui avaient publié des Calendriers en Grèce.

Les Grecs dûrent leurs premiers almanachs aux Phéniciens et aux Orientaux.

On en retrouve les traces dans les ouvrages d'Hésiode [1],

Méton régla le calendrier civil, qui fut gravé en lettres d'or sur un monument érigé dans la place publique d'Athènes. On fut redevable au même astronome d'un calendrier rustique [2].

Eudoxe, disciple de Socrate, et qui accompagna Platon en Egypte, mérita le surnom d'*inventeur des Fastes*, et publia des éphémérides et un calendrier [3].

On en connaissait un du philosophe Thalès, dans lequel il avait indiqué les levers et les couchers des étoiles [4].

Le père Pétau a donné [5] un ancien calendrier, où l'on cite Euctémon, Eudoxe, Démocrite, Callippe, Dosithée.

[1] *Erga, kai êmerai.*
[2] Columelle, de re rusticâ, l. IX, c. XIII.
[3] *Id.* Cicér. Strab. Aulug.
[4] Diog.-Laërc.
[5] Uranologium. *Vid.*

On connaît le calendrier de Ptolomée.

Archimède [1] en donna un à la Sicile.

Il nous reste les tables paranatelloniques d'Hipparque, d'Ératosthène, de Théon.

[1] Amm. Marcell. l. xxxvi.

DIVISIONS DE L'ALMANACH.

Tableau des planètes.

Zodiaque, et ses divisions ou signes.

Constellations.

Paranatellons.

Le jour, la nuit, les heures.

Manière de compter les jours.

Les jours heureux et malheureux.

Les mois.

Divinités qui président aux mois.

Génies des décades.

Année civile; histoire de ses réformes.

Olympiades.

Grande année.

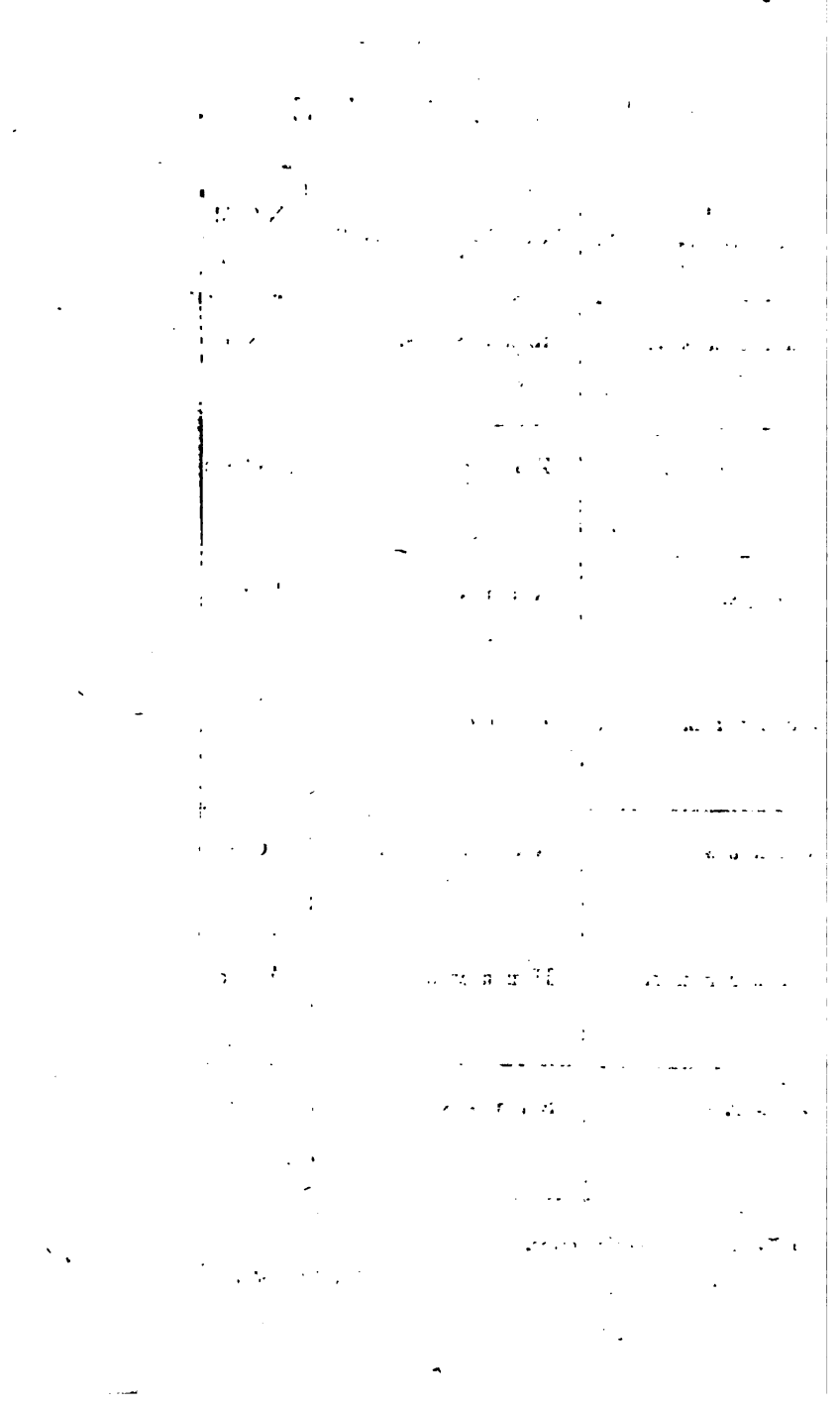
Éclipses.

Calendrier; jours de fêtes; événemens remarquables.

LEURS NS.	SORTS.	VOYELLES CONSACRÉES[2].
SATURN	NEMESIS.	Ô oméga. ô long.
JUPITER	NIKÊ.	Y upsilon. u
MARS.	TOAMA.	O omikron. o bref.
SOLEIL.	AGATHODÊMOS.	I iota.
VÉNUS.	ERÔS.	Ê êta. ê long.
MERCURE.	ANAKÊ.	E epsilon. e bref.
LUNE.	AGATHÊ TUCHÊ.	A alpha. a

1 Radical, *p*

2 Les cordes *si*, octave planétaire, deux quartes égales.



ZODIAQUE [1].

Routes du soleil [2].
Le cercle, ou *cyclé olympique* [3].
Le cercle oblique [4].

PHÉNOMÈNES.

DANS cette zone de douze degrés [5] de largeur, et qui coupe l'équateur en deux points opposés [6], circulent toutes les planètes.

La route du soleil paraît au milieu, à égale distance des deux bords qui terminent la largeur du zodiaque : c'est *la ligne écliptique*.

C'est dans ce cercle que voyage ce dieu qui meurt pour renaître, l'éternel qui donne la mesure du temps, l'astre dont les feux engendrent et détruisent tout, qui ramène tour-à-tour la lumière et les ténèbres, les saisons de la vie et celles de la mort.

[1] *Zodiakon.*

[2] *Agalmotopoios, Zôgraphos, Peripolèsis, Zodion, Dôdekate-Morion.*

[3] Syncell.

[4] *Loxos.*

[5] Mart.-Capell. l. VIII. — Cette largeur est d'environ dix-huit degrés.

[6] Les points équinoxiaux.

DIVISIONS.

Au nombre de douze [1], chacune de trente degrés.

On les appelle *signes*, à cause des figures qu'on y a tracées, et qui sont des images indicatives.

On distingue les *signes tropiques*, ceux où l'astronomie fixe d'une manière plus précise l'origine des saisons qu'elle attache aux points équinoxiaux et solsticiaux.

Les *signes méridionaux* et *septentrionaux*, ceux qui sont au midi et au nord de l'équateur.

Les *signes ascendans* et *descendans*, relativement aux solstices et au mouvement des planètes de haut en bas, et de bas en haut.

On a affecté *les signes trois par trois* à chacun des vents qui soufflent des quatre points cardinaux de l'horizon, et à chacun des élémens.

La précession des équinoxes déplaçant les signes, on distingue le zodiaque *intellectuel* ou *fixe*, et le zodiaque *sensible et mobile*. C'est dans le premier que sont fixés les points des équinoxes ou des solstices, qui signalent ceux de station, de départ et de retour; en un mot,

[1] *Dôdecades moirai, tomai.*

la marche de la révolution. Dans ce dernier cas, on appelle ces divisions *domiciles* [1].

Division du zodiaque en deux empires : celui du soleil et de la lune ; de la chaleur et du froid.

Subdivisions. Chaque division duodécimale est subdivisée en douze parties ; le zodiaque entier en cent quarante-quatre parties.

On subdivise aussi chaque signe par dix, à raison de trois degrés par signe, pour calculer les apocatastases ou cycles.

Le zodiaque est encore divisé en trente-six parties, de dix degrés chacune, à laquelle préside un *décan* ou dynaste [2].

Astrologie empirique.

L'homme, le microcosme, ou petit monde, est divisé en autant de parties que le zodiaque, à l'action et à l'influence duquel il demeure soumis.

Noms des signes et leur ordre :

I. LE BELIER [3].

Sa tête regarde le levant ; ses pieds se cou-

[1] *Dodecatemories.*

[2] *Vid.* Décans, *loc. prop.*

[3] *Krios mesonphalos.* Le premier des signes, environ 360 ans avant l'ère vulgaire.

chent les premiers, et touchent la tête de la baleine.

A son lever, sa tête monte sous le triangle.

On compte dix-huit étoiles principales semées sur son corps : les plus apparentes sont celles des cornes.

Une vierge, ou Minerve, a son siége dans ce signe, et le soleil son exaltation.

Les trente degrés du signe sont partagés dans la sphère des décans, par Mars, Vénus et le soleil.

Ce signe (l'agneau) *présida à la création de l'univers, dont il annonce la périodique régénération.*

II. LE TAUREAU [1].

Il se lève et se couche du côté opposé à celui qu'il regarde.

On y remarque deux groupes d'étoiles : l'un sur son dos, les pléïades, au nombre de sept; l'autre sur son front, les hyades, au nombre de cinq. (*Voyez* au mot propre.)

Vénus a son domicile dans ce signe, et la lune son exaltation.

[1] *Tauros, Io, Osiris, Apis, Phlogeros.*

Des groupes d'étoiles attachées au Taureau.

DES PLÉÏADES ET DES HYADES.

Leurs rapports avec les équinoxes et avec les opérations agricoles, doivent contribuer à les faire remarquer.

Leurs levers et leurs couchers annoncent les époques les plus importantes pour le laboureur et le navigateur, les vents, la chaleur, le froid, le labourage, les récoltes.

C'est Jupiter qui les a ainsi placées [1], comme des sentinelles et de fidèles messagers des saisons et de leurs révolutions.

Leurs noms genéraux :

(Hespérides; Atlantides; Orias; Heptapores.) Les filles d'Atlas et de Pléioné; les Hespérides; les indicateurs; le groupe septénaire.

Leurs noms particuliers :

Alcyonê,
Calypso [2],
Cælêno,
Electre,

[1] Théon.
[2] Hygin.

Maia,
Mérope [1],
Pasiphaé [2],
Stérope,
Taygête.

Leur dégagement des rayons solaires, leur *lever du matin*, annoncent la *chaleur* [3], les *moissons*.

Leur *coucher du matin* indique les *froids* de l'hiver [4], les *semailles*.

Leur lever du matin dure cinquante-deux jours, aux environs dé l'équinoxe du printemps.

Leur coucher du soir dure le même espace de temps, aux environs de l'équinoxe d'automne.

DES HYADES. V.

Nourrices d'Iès [5]; héliades; sœurs des pléïades; les pluvieuses [6]; filles de l'Océan, nymphes de Dodone, enfans de Mélissus, amantes d'Apollon.

[1] Eratosth.
[2] Plut.
[3] Hygin.
[4] Théon.
[5] De Bacchus.
[6] Racine : *hyein.*

On varie sur leurs noms particuliers.
On les appelle :

Adrasta,	Hypsiphile,
Aëthusa,	Idothéa,
Althæa,	Marpessa,
Ambroisie,	Nysa,
Arsinoé,	Pédile,
Bromie,	Phæsule,
Cisseïs,	Phaëta,
Coronis,	Phébé,
Daphné,	Philéto,
Erato,	Polyhymno,
Eryphile,	Polyxo,
Eudora,	Prothoé,
Eusthéphanos,	Stérope,
Hilaria,	Xeuxippe.

Elles sont au nombre de cinq.

Phérécyde en compte sept.

Dans ce groupe on distingue une étoile plus brillante, placée sur l'œil du taureau. (*Monosyllè* [1]; *Lampadias* [2]; *Upocyros* [3].

Leur lever annonce les pluies et la tempête.

[1] Hésych.

[2] Scaliger.

[3] Ptolomée.

III. LES GÉMEAUX[1].

Les fils de Tyndare, de Léda;
Castor et Pollux;
Horus et Harpocrate;
Apollon et Hercule;
Triptolème et Jasion;
Les dieux de Samothrace.

Les gémeaux sont placés à la droite du cocher, au-dessus d'Orion : ils paraissent se tenir embrassés, et descendre les pieds droits en avant; ils semblent, au contraire, inclinés et couchés en se levant.

On y distingue plusieurs étoiles. Celle qui brille sur la tête du premier des gémeaux s'appelle *Castor*, et l'étoile d'Apollon.

Celle de la tête du second, s'appelle *Pollux* et *Hercule*.

Ce signe est le siége de Phébus, le domicile de Mercure, et l'une des stations de la lune.

Les gémeaux sont la divinité tutélaire des navigateurs. On les appelle les *dieux sauveurs*.

[1] *Dydimoi, Dioscouroi, Cabeïroi, Agastores, Anaces, Hephestioi.*

IV. L'ÉCREVISSE[1].

L'hydre;
Le brûlant;
L'écrevisse de Lerne[2].

On y distingue les étoiles surnommées les *ânes de Bacchus*, près d'un autre amas d'étoiles, qui s'appelle la *crèche*.

On place dans les serres droites trois petites étoiles, et dans les gauches deux.

Domicile de la lune; siége de Mercure; lieu de l'exaltation de Jupiter.

V. LE LION[3].

Le lion de Némée;
L'animal solaire[4].

Il regarde le couchant : il est placé sur la tête de l'hydre, et il s'étend jusqu'au milieu de cette constellation : il a au-dessus la chevelure des Lesbiennes[5].

On distingue sur le cœur du lion, une étoile

[1] *Carcinos, Opistolamos, Octoporos, Ostacos, Cammaros, Cabeïros.*
[2] Columelle.
[3] *Leôn, Ther.*
[4] Plut.
[5] Germ. c. xi.

brillante et de première grandeur. (*Basiliscos; Mononalos.*)

Il joint ses feux à ceux de la canicule.

Jupiter a son siége dans ce signe, qui est le domicile du soleil.

VI. LA VIERGE[1].

Fille d'Apollon;
La fortune;
La paix;
La justice;
La mère du soleil.

On distingue dans la constellation de la vierge deux étoiles : l'une de première grandeur, c'est l'épi, symbole de l'agriculture[2]; l'autre, moins brillante, annonce les vendanges. (*Protygetér.*)

Ce signe est le lieu de l'exaltation de Mercure et son domicile, et le siége de Cérès.

VII. LA BALANCE[3].

Placée sous les pieds de la vierge, qui la tient dans sa main.

[1] *Parthenos, Astræa, Dice, Isis, Atergatis, Cerès, Erigone, Themis.*

[2] Théon.

[3] *Zugos, Stathmos, Litra, Stater, Mochos, Chélai.*

Lieu de l'exaltation de Saturne, domicile de Vénus, siége de Vulcain.

La balance a présidé à la naissance de l'univers.

VIII. LE SCORPION[1].

Il est placé près de l'animal que perce le centaure.

Il se couche la tête la première, et se lève droit en opposition avec Orion.

Sur son cœur brille une étoile rouge de la première grandeur. (*Antarès.*)

Ce signe est le domicile et le siége de Mars.

IX. LE SAGITTAIRE[2].

Fils de Pan et d'Euphémê;

Frère des muses.

Il regarde le couchant : il se couche la partie antérieure la première, et monte droit.

Son arc est coupé en deux par la voie lactée.

Ce signe est le domicile de Jupiter et le siége de Diane.

X. CAPRICORNE[3].

Egipan.

[1] *Scorpios, Megatherion.*

[2] *Toxôtès, Aemma reter toxon, Hippotès.*

[3] *Aigoceros, Athalpès, Icthyoeïs, Cyaneus.*

Lieu de l'exaltation de Mars, domicile de Saturne, siége de Vesta.

XI. VERSEAU[1].

Ganymède[2];
Cécrops[3];
Aristée[4];
Fils d'Assaracus;
Fils d'Éricthonius;
Père d'Hersé.

Il regarde le levant : il se couche et se lève la tête la première.

Ce signe est le domicile de Saturne, le siége de Junon.

XII. POISSONS[5].

Consacrés à Vénus, à Dercéto : unis par un lien. (*Linos ; Syndesmos.*)

Lieu de l'exaltation de Vénus, siége de Neptune, domicile de Jupiter.

[1] *Hydrocoos, Calpé.*
[2] Germ. Hygin.
[3] Eubulus.
[4] Germ.
[5] *Ichton, Aspalos.*

CONSTELLATIONS BORÉALES, *au nord de l'Équateur.*

I. LA GRANDE OURSE[1].

Nourrice de Jupiter.

Les deux ourses sont opposées l'une à l'autre : elles sont placées près du pôle, sur lequel roule la sphère étoilée.

II. LA PETITE OURSE[2].

Les navigateurs grecs se dirigent sur la grande ourse ; les Tyriens et les Phéniciens observent la petite, comme plus près du pôle.

III. LE DRAGON[3].

Le fils de Typhon ;

Le dragon des Hespérides, de la toison d'or ;

Python ;

Le serpent de Cadmus ;

L'ennemi de Minerve, déchaîné contr'elle par les géans.

[1] *Arctos, Megalè, Amara, Boôtès, Callisto, Hèlikè, Eptastrum.*

[2] *Phœnikè, Cynosura.*

[3] *Ophis, megas Drakôn.*

IV. CÉPHÉE[1].

V. CASSIOPÉE[2].

VI. ANDROMÈDE[3].

VII. PERSÉE[4].

Leurs différens aspects ont donné lieu à la fable.

VIII. LE TRIANGLE[5].

L'initiale du mot *dios*, Δ.

IX. LE COCHER[6].

X. BOÔTÈS[7].

Il préside à l'ouverture de l'automne et des vendanges.

[1] *Cepheus, Basileios, Nereus, Iasidès.*

[2] *Cassiopeia.*

[3] *Andromede.*

[4] *Perseus, Ippotès, Chrysaor, Eurymedon, Pteroëis.*

[5] *Deltoton.*

[6] *Ericthonius, Heniochus, Myrtile, Orsilochus, Cyllas, Spherœus, Trochilus, Bellerophon, Hippolyte, Phaëton.*

[7] *Arcas, Arctophylax, Icare.*

XI. LA COURONNE BORÉALE, LA COURONNE D'ARIANE, OU PROSERPINE [1].

Elle préside au commencement des semailles.

XII. HERCULE AGENOUILLÉ [2].

Ixion,
Prométhée,
Persée.
Il se lève avec le printemps.

XIII. LE SERPENTAIRE [3].

Il se lève avec le scorpion et le sagittaire.
Il se couche au lever des gémeaux, du cancer et du lion [4].

XIV. LE SERPENT D'ESCULAPE, DE LAOCOON.

XV. LA LYRE, OU LE VAUTOUR [5].

La lyre de Mercure, d'Orphée, de Musée.

[1] *Persephonè, Cthonia.*
[2] *Engonasis, Eripôn, Oclazôn.*
[3] *Ophiuchus, Esculape, Hercule, Triopas, Prométhée, Tantale, Tybris, Thésée, Ixion, Jason, Cadmus.*
[4] Hygin.
[5] *Lyrè, Ermaiè* ou *Cylleniè, Chelis.*

Elle se couche au lever de la vierge; se lève avec les premières étoiles du sagittaire.

XVI. LE CYGNE[1].

L'aigle se lève immédiatement après le cygne, qu'il semble poursuivre.

Lorsque le soleil est dans les gémeaux, le cygne monte avec la nuit.

XVII. L'AIGLE[2].

L'aigle se lève avec le capricorne; se couche au lever du lion.

XVIII. LA FLÈCHE[3].

La flèche d'Apollon.

L'aigle semble la tenir dans ses serres.

Elle se couche au lever de Cérès; se lève avec le scorpion.

XIX. LE DAUPHIN[4].

Le lion marin;

Le dauphin, sauveur d'Arion.

[1] *Ornis.*
[2] *Aëtos.*
[3] *Oïstos.*
[4] *Delphis.*

Le nombre des étoiles qui le composent, est égal à celui des muses.

Il se couche après le lever de la tête de la vierge, et se lève avec les derniers degrés du sagittaire.

XX. LE CHEVAL PÉGASE[1],

Qui fit jaillir l'Hippocrène.

La source du verseau se lève en effet sous le pied de Pégase.

Monté par Jupiter, par Bellérophon.

CONSTELLATIONS AUSTRALES, *au midi de l'Équateur.*

I. LA BALEINE[2].

Elle se lève avec le centaure et les gémeaux; se couche au lever du cancer et du lion.

II. L'ÉRIDAN[3].

Le Nil;

Le Gyon.

Il se couche au lever du scorpion et du sagittaire, et se lève avec les gémeaux et le cancer.

[1] *Ippos hiéros.*

[2] *Cetos, Therion.*

[3] *Potamos.*

III. LE LIÈVRE [1].

Il fuit devant le chien d'Orion.

Placé près des limites de l'équinoxe du printemps, dont il est le symbole par sa fécondité.

Il se lève avec le lion; se couche au lever du sagittaire.

IV. ORION.

Arion.

Il semble poursuivre les astres qui se couchent devant lui, et succomber sous le scorpion, qui se lève quand il se couche.

Il sert aux matelots à observer les heures de la nuit, et à calculer leur route.

Le lever de son baudrier annonce le commencement de l'année; le lever de ses pieds et de son chien indique la fin.

V. LE PETIT CHIEN [2].

Le chien d'Érigone, d'Icare.

Il se couche au lever du capricorne; se lève avec le lion.

VI. LE GRAND CHIEN [3].

Il amène les chaleurs et les fièvres.

[1] *Lagoos.*

[2] *Procyon.*

[3] *Astrocyon, Olios, Seirios, Sothis, l'astre d'Isis, Hydragogos.*

Epoque de la rage des chiens. On lui immole la chèvre, ou la caille.

Son lever du matin ramène les vents étésiens, qui soufflent durant soixante jours : les flots et les vents sont impétueux alors, et les grands vaisseaux sont utiles.

VII. L'HYDRE.

Elle occupe la longueur de trois signes du zodiaque (le cancer, le lion et la vierge).

Elle se couche au lever du verseau.

VIII. LA COUPE[1].

La coupe d'Icare, de Bacchus;
Le tonneau d'Aëtus et d'Éphialtès.

IX. LE VAISSEAU[2].

Le vaisseau d'Argus, de Minerve, d'Isis, de Jason.

Il s'élève et monte tout entier après le lever de la vierge.

X. LE CENTAURE[3].

Pholus.

[1] *Calpè.*
[2] *Argo.*
[3] *Chiron.*

Il porte l'outre et le thyrse, et annonce la vendange.

XI. LE LOUP[1].

La panthère, percée par le centaure.

XII. L'AUTEL[2].

On l'appelle aussi le *phare*, parce qu'il annonce aux navigateurs les tempêtes qui se préparent lorsque le soleil approche du capricorne, époque à laquelle souffle le notus orageux.

XIII. LA COURONNE AUSTRALE.

La couronne du centaure, composée de sept étoiles. } La roue d'Ixion, ou de Prométhée.

XIV. LE POISSON AUSTRAL.

Consacré à Vénus, à Dercéto, à Isis.

Il se couche au lever du cancer.

Une partie du poisson achève de se lever avec le belier.

Les constellations règlent la course du navigateur, et indiquent l'époque des travaux rustiques.

La moisson est fixée avant le lever des pléïades.

[1] *Therion.*

[2] *Estia.*

Les labours commencent à leur coucher.

La vendange a lieu lorsqu'Orion et Sirius sont au plus haut des cieux, lorsqu'Arcturus se lève avec l'aurore.

DES PARANATELLONS[1].

Ce n'est pas assez de connaître les divers noms des constellations et leurs positions respectives, soit entr'elles, soit avec les tropiques; il faut sur-tout connaître leurs positions relativement à chacun des douze signes, et la manière dont elles y tiennent et s'y rapportent par leurs levers et leurs couchers.

La théorie des paranatellons est le fond astronomique [2] *des poëmes mythologiques.*

LE JOUR[3], LA NUIT[4], LES HEURES[5].

Les Athéniens comptent par nuits, et du mi-

[1] Des astres qui s'élèvent auprès. Constellations extra-zodiacales.

[2] *Voyez* Dupuis, relig. univ. — Nous avons emprunté de lui ces détails : il sera utile de le consulter pour les développemens, ainsi que les tables paranatelloniques d'Aratus et d'Eratosthène, publiées à la suite de son ouvrage.

[3] *Émera.*

[4] *Nux.*

[5] *Hôrai.*

lieu de la nuit, ainsi que les Egyptiens et tous les peuples du Nord.

Ils divisent le jour en douze heures, depuis le lever du soleil jusqu'au coucher; la nuit en douze heures, depuis le coucher de cet astre jusqu'à son lever.

Ils sont redevables de cette division duodécimale aux Babyloniens [1].

On compta d'abord les heures *inégalement*, et ensuite vingt-quatre *égales* d'un minuit à l'autre.

Les gens de la campagne divisent le jour suivant l'ordre des travaux.

L'assemblée [2] : l'heure du sacrifice public et du matin.

Le jour adulte [3] : onze heures.

Le dîner [4] : ou le milieu du jour.

La découplée [5] : le moment où l'on dételle les bœufs; le soir.

Le souper [6].

[1] Hérod. l. II, c. IX, X.

[2] *Plêthon.*

[3] *Émar*, ou *Pleion.*

[4] *Deipnou hôra.*

[5] *Bouluton.*

[6] *Hôra dorpnou.*

Ils distinguent aussi
- le jour qui rougit : l'aurore;
- le jour qui brille : le matin;
- le jour qui brûle : le midi;
- le jour qui fraîchit : le soir.

On donne aux heures différens noms [1].

Elles sont filles de Thémis et de Jupiter.

On donne aux saisons les noms des heures.

MANIÈRE DE COMPTER LES JOURS.

Les Grecs, à l'exemple des Egyptiens, divisent le mois de dix jours en dix jours, ce qu'ils appellent

Mois commençant,
Mois moyen,
Mois finissant.

Le dernier jour est nommé *la vieille et la jeune* [2], parce que le matin appartient à la lune expirante, et le soir à la lune renouvelée. Cette observation est due, selon Plutarque, à Solon.

Lorsque Démétrius eut rendu aux Athéniens la liberté, ils lui déférèrent des honneurs immodérés, et donnèrent son nom au dernier jour du mois.

[1] *Acté, Anatolé, Augé, Auxo, Caria, Dysis, Eleté, Eunomia, Euporia, Gymnasia, Irené, Mesembria, Nympha, Odice, Orthesia, Spondé, Thallo.*

[2] *Henè kai néa.*

DES JOURS HEUREUX ET MALHEUREUX, OU LES PRÉDICTIONS DU POÈTE THÉOLOGIEN [1].

« Observe la distinction des jours, selon l'ordre de Jupiter, et apprends à tes gens à faire de même. Le 30 du mois est heureux pour visiter les travaux et distribuer les provisions : ce jour-là tout le monde est occupé à ses affaires.

» Ceux-ci ont été encore désignés par Jupiter :

[1] Hésiode. — Rien ne ressemble mieux aux observations de Mathieu Laënsberg, du Messager boiteux, etc.

« Ces préjugés, ces superstitions ridicules, qui pèsent avec tant de tyrannie sur les Orientaux, nous font pitié : mais c'est le portrait de nos pères. C'eût été le nôtre, si l'astrologie judiciaire qui avait subjugué l'Europe entière, n'avait été anéantie par les plus beaux génies des siècles derniers, qui réunirent tous leurs efforts pour nous en faire sentir l'absurdité, et pour nous débarrasser de ce joug humiliant. Leurs ouvrages, devenus inutiles depuis que le mal a cessé, nous paraissent des visions. On ne conçoit pas qu'ils aient pu travailler sérieusement sur ces objets : on croit lire des contes d'enfans.

» Ainsi la postérité croira lire des contes d'enfans, lorsqu'elle verra les efforts qu'il a fallu pour détruire d'autres préjugés, qui ne cédaient en rien à celui-là ». *Court de Gébelin.*

la nouvelle lune, le quatrième et le septième. Celui-ci est sacré, parce que c'est le jour auquel Latone mit au monde Apollon à chevelure dorée. Le huitième et le neuvième sont favorables pour vaquer à ses affaires : le onzième et le douzième sont encore bons, le premier pour tondre les brebis, le second pour faire les moissons ; le douzième cependant est préférable. C'est pendant celui-ci que l'araignée, suspendue en l'air à la chaleur du jour, file sa toile, et que la sage fourmi augmente son monceau : une femme le doit choisir pour ourdir sa toile et commencer son travail.

» Ne commence jamais à semer le 13 du mois ; mais il est bon pour planter : le 16 est dangereux pour les plantes ; mais il est favorable à la naissance des garçons, non pas à celle des filles, ni à leur mariage. Il en est de même du sixième ; il est propre à châtrer les chevreaux et les beliers, à fermer d'une haie l'étable des troupeaux : il est encore favorable à la naissance des garçons ; il donne de l'inclination pour les injures et le mensonge, pour les discours séduisans et les entretiens secrets.

» Il faut châtrer les chevreaux et les veaux le 8 ; les mulets, le 12. Le 20, auquel la lune est pleine, est heureux pour mettre au monde un

fils sage et de bon caractère ; il en est de même du 10. Le 14 est pour les filles : c'est à celui-ci qu'il faut apprivoiser les moutons, les bœufs, les chiens, les mulets, en les touchant de la main. Souviens-toi, le 4, le 14 et le 24, d'éviter toute espèce de chagrin ; ce sont des jours sacrés. Le 4 est heureux pour prendre une épouse, après avoir consulté le vol des oiseaux ; les augures sont nécessaires dans une occasion si importante. Evite les cinquièmes, ils sont pernicieux ; alors, dit-on, les furies se promènent pour venger les droits du dieu Orcus, que la discorde a enfanté pour punir les parjures.

» Le 17, visite le blé dont Cérès t'a fait présent ; vanne-le dans ta grange ; fais couper les bois de charpente et propres à faire des vaisseaux ; commence le 4 à les assembler : le 19 après-midi est le plus favorable. Le 9 est encore sans danger ; il est bon pour planter et pour augmenter une famille : jamais il n'a été marqué par aucun événement fâcheux.

» Mais peu de personnes savent que le 29 est excellent pour goudronner les tonneaux ; pour atteler les bœufs, les mulets, les chevaux ; pour mettre un navire en mer : plusieurs n'osent pas s'y fier.

» Le 4, perce ton tonneau. Le 14 est le plus

sacré de tous : quelques-uns croient que c'est le 24 au matin ; l'après-midi est plus favorable.

» Voilà les jours les plus heureux pour tout le monde ; les autres sont indifférens, ne présagent et ne causent ni bien ni mal ; mais peu sont en état d'en dire les raisons. Souvent un jour est malheureux, d'autres fois il est meilleur. »

DES MOIS.

Chacune des républiques grecques avait assigné aux douze mois de l'année des noms différens : il ne reste de la plupart que des fragmens informes.

Ceux qui se sont conservés le plus exactement, sont les noms des mois athéniens et des mois grecs syro-macédoniens, ou des empires grecs élevés sur les ruines de celui d'Alexandre.

MOIS ATHÉNIENS[1],

Depuis la réforme du calendrier par Méton, Callippe et Hipparque, et pendant les beaux siècles de la république.

I. *Hécatombéon.*

Le mois de l'hécatombe.

[1] Dans les temps primitifs, l'année commençait après le solstice d'hiver. Gamélion était alors le premier des mois.

On offre alors cent victimes au soleil.

Ce mois commence avec la nouvelle lune qui suit le solstice d'été.

II. *Métageitnion.*

Le mois de la fête du voisinage, célébrée en l'honneur d'Apollon par les peuples voisins d'Athènes.

III. *Boédromion.*

Le mois du secours.

Thésée, selon une tradition fabuleuse, défait les Amazones.

ÉQUINOXE D'AUTOMNE.

IV. *Maïmactérion* [1].

Le mois du trouble ou du courroux céleste.

V. *Pyanepsion* [2].

Le mois des fèves.

[1] Gébelin s'est trompé en donnant à ce mot le sens de *meïlichios*, propice : il vient de *maïmuctès*, courroucé ; de *maïmactèn*, trouble, changement de temps; ce qui arrive effectivement dans cette saison. *Vid.* Harpocration.

[2] Plusieurs savans font de *pyanepsion* le quatrième mois de l'année grecque.

VI.

VI. *Posidéon.*

Le mois des pluies, ou de Neptune.

VII. *Gamélion.*

Le mois des noces.

VIII. *Anthestérion* [1].

Le mois des fleurs.

IX. *Élaphébolion.*

Le mois de Diane qui perce les cerfs.

ÉQUINOXE DE PRINTEMPS.

X. *Munichion.*

Le mois de Diane qui règne seule sur les nuits [2].

XI. *Thargélion.*

Le mois de la terre échauffée [3].

[1] Plusieurs savans placent ce mois au sixième rang, et lui donnent un caractère lugubre. Il paraît que les Athéniens ont eux-mêmes varié à cet égard, et que, vers les derniers temps de la république, ils transposèrent quelques-uns de ces mois. — *Court de Gébelin.*

[2] *Idem.*

[3] Vignier. *Therei gèn elios.* Le soleil échauffe la terre.

XII. *Skirophorion.*

Le mois de la pompe du dais [1].

Les Athéniens portent en procession, sous un dais, la statue de Minerve, et les Arcadiens celle de Bacchus.

Exaltation du soleil au solstice.

DES DIVINITÉS QUI PRÉSIDENT AUX MOIS.

« Les douze mois de l'année furent naturellement consacrés à la lune et au soleil. On en fit un partage entre ces deux astres : la lune présida à six mois, et le soleil à six autres.

» On peignit, dans le calendrier, six lunes et six soleils, ou six femmes et six hommes, représentés chacun sous des emblèmes différens, relatifs aux travaux et à la nature des mois auxquels ils présidaient. A la longue, on vit dans ces douze figures six dieux et six déesses, ou douze divinités qu'on appela les *grands dieux*, les dieux *Consentes* ou harmoniques, parce qu'ils contribuaient tous à la perfection de l'année, au maintien des saisons, au bonheur des hommes [2] ».

Les attributs et les emblèmes de ces dieux

[1] Gébelin.

[2] *Idem.*

sont empruntés des signes du zodiaque, des aspects des constellations auxquels ils correspondent, du caractère des saisons qu'ils déterminent, et dont ils revêtent, pour ainsi dire, la physionomie.

Génies qui président aux décades (*aux trois divisions du mois*). Décans, *éphores*, *inspecteurs* [1], *dieux éthérés*, *dynastes*, horoscopes, horonômes.

Toutes les influences sont rapportées à ces trente-six dieux, dont trois partagent un signe du zodiaque.

En effet, il n'y a aucune partie, aucun degré de signe qui ne soit caractérisé par quelque figure d'homme, de femme, ou d'animaux : c'est ce qu'on appelle les faces célestes (*prosopa*).

La physionomie du décan se compose, 1°. des formes du signe auquel il répond ; 2°. du caractère de la planète qui y préside ; 3°. des formes symboliques des constellations, qui, par leur lever ou leur coucher, se lient avec le signe ou avec les parties du signe : c'est ce qu'on appelle les *paranatellons*.

Le soleil, en parcourant les signes, s'unit

[1] Salmas. ann. climat. Dupuis, relig. univ.

aux décans et revêt leur parure, leurs attributs, et, pour ainsi dire, leurs masques.

On fait entrer la théorie des décans dans l'observation des années climatériques; on les fait présider [1] au cours des années, aux destinées des hommes. On a même divisé le corps humain en trente-six parties, dont chacune est soumise à l'un de ces génies.

La théorie des décans se lie au zodiaque; celle des paranatellons au zodiaque et à l'horizon.

L'ANNÉE CIVILE.

L'ancienne année civile des Grecs était de trois cent soixante jours [2].

Cécrops divisa les Athéniens en quatre tribus, chaque tribu en trois peuples, et chaque peuple en trentaine [3]. Il est facile de reconnaître dans cette division celle des saisons, des mois et des jours du mois.

L'année commença d'abord au solstice d'hiver, et fut fixée ensuite au solstice d'été.

[1] Salmas. ann. climat. Firmicus. Orig. contr. Cels. Chérémon. Nécepso. Dupuis.

[2] Pétau. Hérodote. Scaliger. Desvignoles. Pollux. Suidas. Court de Gébelin.

[3] Suidas.

On compte, outre cela, une année plus courte, dont on se sert pour la durée des magistratures, et qu'on appelle pour cette raison *prytanis*.

DE L'ANNÉE DES GRECS.

« Les Grecs considéraient les mouvemens du soleil et de la lune dans leurs années; et comme ils croyaient dans les premiers temps que la durée du cours de la lune était précisément de trente jours, ils firent leur année de douze lunes, et par conséquent de trois cent soixante jours. Mais, s'étant bientôt aperçus de leur erreur, ils en ôtèrent six jours pour les réduire à l'année lunaire de trois cent cinquante-quatre jours, laquelle avait onze jours de moins que l'année solaire; et pour rapprocher les inégalités de ces deux astres, ils insérèrent, à la fin de chaque couple d'années, un mois intercalaire de vingt-deux jours qu'ils appelèrent pour cette raison *embolimaion*, c'est-à-dire *mois ajouté* ou *interposé*.

» Ils reconnurent aussi dans la suite que les six heures qu'ils avaient négligées, et qui cependant sont la durée de l'année solaire au-dessus de trois cent soixante-cinq jours, composant un jour entier en quatre ans, étaient cause que leur année

précédait d'un jour, au bout de quatre ans, la véritable année solaire; ce qui les obligea de changer l'ordre de leur intercalation et de la remettre à la quatrième année. Ainsi ils laissèrent seulement trois cent cinquante-quatre jours aux trois premières sous le nom d'*années communes;* et réunissant ensemble les onze jours provenans de la différence qui se trouvait entre l'année solaire et l'année lunaire, le jour résultant de la répétition des six heures en quatre années, ils en formèrent un mois et demi de quarante-cinq jours, qu'ils ajoutèrent à leur quatrième année; et pour rendre cette intercalation plus mémorable, et lui donner plus d'authenticité, ils en firent une consécration auguste par l'institution des jeux olympiques, au temps d'Iphitus, où toute la Grèce s'assemblait tous les quatre ans. C'est de-là qu'est venue la manière de compter le temps par les olympiades, qui étaient chacune de quatre ans, et qui devinrent si célèbres dans l'histoire.

» Ils reconnurent encore que cet espace de quatre ans ne renfermait pas toutes les inégalités qui se rencontrent dans les périodes du soleil et de la lune, ce qui les obligea de les doubler et d'en faire une période de huit années; et comme ils n'en furent pas encore entière-

ment satisfaits, ils en introduisirent enfin une autre de onze années.

» Cette dernière période ne satisfit point les Athéniens. Ils seraient demeurés dans une perpétuelle confusion, si Méton, célèbre astronome, n'eût découvert que toutes les différentes mutations qui se rencontrent entre les deux mouvemens du soleil et de la lune, s'accomplissent dans une période de dix-neuf ans, après lesquels ces astres reparaissaient de nouveau dans les mêmes positions où ils s'étaient rencontrés auparavant.

» Car, multipliant la durée d'une année qui est de 365 jours 6 heures par 19, l'on a 6939 jours 18 heures, et multipliant la durée moyenne du cours de la lune, qui est de 29 jours 12 heures 44′ 3″ et 2‴, par 235, le produit est de 6939 jours 16 heures 32′ 28″ 5‴. On voit donc qu'en l'espace de dix-neuf années solaires, il y a deux cent trente-cinq révolutions de la lune, et que toute la différence qu'il y a de l'une à l'autre n'est au plus que d'une heure et demie au bout de dix-neuf ans, après lesquels la lune se retrouve avoir seulement précédé de ce peu de temps d'une heure et demie, le lieu où elle se trouvait auparavant avec le soleil.

» Pour ôter cette différence de minutes, Hipparchus et Callippus ont quadruplé ces dix-neuf années, prétendant que la lune devait, au bout de soixante-seize années, avoir fait neuf cent quarante révolutions, et retourner ensuite aux mêmes siéges qu'elle avait auparavant à l'égard du soleil qu'elle devait seulement précéder de six heures précises [1] ».

OLYMPIADES.

Le cycle [2] des olympiades règle le temps des jeux olympiques [3]; il est composé de quatre ans et recommence constamment à la pleine lune qui suit le solstice d'été.

DE LA GRANDE ANNÉE,

OU DES GRANDS CYCLES ET DES APOCATASTASES.

Cette période connue sous le nom de *période de restitution*, est celle qui embrasse le cercle

[1] Calendrier de Blondel.

[2] Le cycle commença au huitième siècle avant l'ère vulgaire, vers l'an 776.

[3] On voit dans le temple de Junon, à Olympie, un almanach propre aux jeux olympiques : on le nomme le *disque d'Iphitus*. Il marque, pour les Eléens, le temps des jeux, des trèves, des foires, dont les réglemens sont écrits à l'entour. — Pausan. Elid.

immense de tous les aspects possibles, et qui rétablit absolument et à tous égards les cieux, ou plutôt les astres, dans la position que l'on suppose primitive.

Les platoniciens lui ont donné quarante-neuf mille ans solaires; Hérodote dix-huit-mille; Diogène dix-huit mille trois cent cinquante-cinq.

La période des Chaldéens est supposée de quatre cent trente-deux mille ans, multiple de la période de trente-six mille ans qu'elle contient douze fois.

DES ÉCLIPSES.

Les Egyptiens, avant d'être subjugués par les Perses[1], avaient observé trois cent soixante-treize éclipses de soleil et huit cent trente-deux de lune[2].

Thalès, le premier parmi les Grecs, a prédit l'éclipse[3] totale qui sépara les armées de Cyaxare et d'Alyatte dans l'Asie mineure.

Anaxagore prédit la grande éclipse de soleil,

[1] Diog.-Laërc.

[2] Cela suppose un espace de temps d'environ douze cent cinquante ans.

[3] 17 mai an 603 avant l'ère vulg. Durée, quatre minutes et demie.

qui arriva dans la guerre du Péloponèse[1].

Hélicon de Cysique annonça une éclipse de soleil à Denis de Syracuse[2].

[1] An 431.

[2] An 404.

CALENDRIER; JOURS DE FÊTES; ÉVÉNEMENS REMARQUABLES.

SOLSTICE D'ÉTÉ.

PREMIER MOIS.

HÉCATOMBÉON [1].

1. A Apollon. Hécatombées.
   A Diane. Néoménie, hécatésies.
2.
3. A Minerve [2].
4.
5. Victoire de Leuctres.
6. Naissance et fête de Diane [3].
   Naissance d'Alexandre [4].

[1] Ce mois avait été nommé par les premiers Grecs, *chrysien* ou *saturnien*. Son nom rappelle le sacrifice solennel de cent bœufs, ou l'hécatombe que l'on offrait alors à Apollon.

[2] Visite de la *Vierge*, le 2 juillet. *Martyrol. rom.* N'a-t-on pas voulu exprimer par cette fête, le jour intercalé entre celui consacré à Diane, et celui consacré à Minerve?

[3] Sainte *Dominique vierge*, le 7 juillet. *Martyrol. rom.*

[4] Fastes de Vignier.

7. Fête et naissance d'Apollon [1].

A Conidas, instituteur de Thésée.

8. A Thésée. Les jeunes adolescens coupent leur chevelure [2].

9.

10.

11. Jeux olympiques [3].

12. *Nemœa æstiva.* Deuxième année des olympiades [4].

Les chronies ou saturnales.

13.

14. Les petites panathénées [5].

15.

16. A la paix domestique. *Oikesia.*

Offrande de grains et de fleurs [6].

A Pallas.

Réunion des peuples de l'Attique sous Thésée.

Aux étrangers qui viennent s'établir à Athènes. *Metœsia, Xenichia* [7].

[1] A Rome, jeux apollinaires qui durent huit jours.

[2] Cœl. Rhodig. l. IV. Lect. ant.

[3] Corsini. — Première année de chaque olympiade.

[4] La première, selon Pétau, Scaliger et Dodwel.

[5] Corsini. — S. *Athanase*, le 15 juillet. *Martyrol. rom.*

[6] Pausan. Scol. Aristoph.

[7] Thucyd. l. II, c. XXIV.

Jugement; distribution des prix.

17.

18.

19.

20. *Theoxenia* [1].

21.

22.

23.

24.

25. On tue les chiens. Sacrifice à la canicule. *Kunophontis* [2].

26.

27.

28. Grandes panathénées [3]; jeux, danses [4], courses aux flambeaux.

Conjuration d'Harmodius et d'Aristogiton [5]. Fête en leur honneur. Fête de la liberté. *Eleutheria.*

Mort d'Alexandre.

[1] Corsini. — Fête à Delphes, à Thèbes, à Agrigente.

[2] A Rome; chiens roux sacrifiés à la canicule. — Court de Gébelin.

[3] Procl. Corsin. — Vignier les place au 23.

[4] A Rome; jeux du cirque pendant six jours. — Court de Gébelin.

[5] Ils tuèrent Hipparque, un des fils de Pisistrate et tyran d'Athènes.

Mort de Diogène [1].

29.

30. Vieille et nouvelle lune. *Henè kai néa* [2].

Démétriade [3]. A Démétrius libérateur.

Jour de repos pour les hommes et pour les animaux [4].

Dans des jours ignorés :

Haloa, Androgeonia.

[1] Fastes de Vignier, p. 91.

[2] Solon fut le premier qui, d'après Plutarque, donna ce nom au trentième jour.

[3] Il affranchit les Athéniens de la tyrannie de Cassandre, roi de Macédoine.

[4] Hesiod. erg.

SECOND MOIS.

MÉTAGÉITNION[1].

1. Néoménie.
   A Apollon. *Metagéitnies.*
2.
3.
4.
5.
6.
7. Athènes est asservie par Antipater.
8. Perte de la bataille de Chéronée [2].
9.
10. Mort d'Isocrate.
11.
12.
13. Les carnées pendant neuf jours [3].
14.
15.
16. Carnies [4], saturnales et chronies à Rhodes [5].

[1] Consacré à Apollon Métagéitnien. Les Syracusains nommaient ce mois *carnien.*

[2] Plut. Corsini. — An 3 de la 110e olympiade.

[3] Court de Gébelin.

[4] Vignier les place au 2.

[5] Le même les place au 6. S. *Saturnin*, le 22 août. *Martyrol. rom.*

17.
18.
19.
20.
21.
22.
23.
24.
25.
26. *Kunophontis* [1]. A Argos.
27.
28.
29.
30. Jour de repos pour les hommes et pour les animaux [2].

[1] Sacrifice des chiens.
[2] A Rome; parure de Cérès.

TROISIÈME MOIS.

BOÉDROMION [1].

1. Néoménie.
   A Apollon Boédromien.
2. *Exhæresinè* [2]. A Ariane.
3. Victoire de Platée.
   A la liberté. Eleuthéries [3].
4.
5.
6. Bataille de Marathon [4].
   Assemblées générales de la Grèce [5]. *Panægiria.*
7.
8.

[1] Consacré à Apollon Boédromien.

[2] Jour que les Athéniens retranchaient au bout de chaque tétrétéride. — Plut. l. IX. symp.

[3] Elien, l. II, assigne le jour de cette bataille au 6 thargélion.

Selon Pausanias et Plutarque, les éleuthéries étaient quinquennales : selon d'autres auteurs, elles étaient annuelles.

S. *Eleuthère*, le 6 septembre. *Martyrol. rom.*

[4] Plutarque.

[5] Hérod. l. VI.

9.

10.

11.

12. Thrasybule chasse les trente tyrans. A la liberté. *Charisteria.*

13.

14. Les Thébains livrent aux Grecs ceux qui les avaient empêché de se joindre à la cause commune [1].

15. Défaite des Perses conduits par Artabaze [2]. Première victoire navale remportée par les Athéniens, près de Naxos [3]. *Agyrmus.*

16. Retour des mystes à la mer.
17. Sacrifices.
18. Procession du *kalathos.*
19. Procession aux flambeaux.
20. A Bacchus. *Gephurismoi.*

Fêtes [4] d'Éleusis.

Victoire de Salamine.

Naissance d'Euripide [5].

[1] Hérod. l. IX.

[2] Vignier.

[3] Sous la conduite de Chabrias, an 4 de la 100e olympiade. — Plut.

[4] Les grands jeux romains commençaient le 15 août, et duraient quatre jours.

[5] Première année de la 75e olympiade.

Antipater s'empare du port Munichion, et asservit Athènes [1]. — Fêtes d'Éleusis.

21. Jeux d'Éleusis.
22. Procession à Esculape.
23. *Plemochoé.*
24. *Allia.* Fête du soleil à Rhodes.
La veille est consacrée à Tlépolème [2].
25. Victoire d'Arbelles [3].
26. Fête d'Aglaure.
27.
28.
29.
30.

Fête de Pan. Combat de coqs.

Jours inconnus.

[1] Deuxième année de la 114e olympiade.

[2] Court de Gébelin. — Vignier la place au 6.

[3] An 2 de la 112e olympiade.

QUATRIÈME MOIS.

MAÏMACTÉRION [1].

1. Néoménie.
   A Bacchus. *Thya* [2].
   Maïmactéries.
2. Sacrifices à Thésée [3].
3.
4.
5.
6.
7.
8. Défaite de Nicias en Sicile.
   Jour odieux [4].
9.
10.

[1] A Jupiter courroucé.

[2] Pausan. Nicol. Leonic. Adrian. jun.

Les divers noms de Bacchus ont donné naissance à plusieurs saints que le martyrologe romain place au commencement de ce mois, qui répond à celui d'octobre. Le 2, S. *Eleuthérius*. Le 3, S. *Dionysius*. Le 7, S. *Bacchus*. Le 9, nativité de S. *Dionysius*, *Rusticus* et *Eleuthérius*, etc.

[3] Plut.

[4] *Idem*.

11. Naissance d'Asclépiade [1].
12.
13.
14.
15.
16. Aux héros morts à Platée pour la liberté de la Grèce. Eleuthéries à Platée.
17.
18.
19.
20.
21.
22.
23.
24.
25.
26.
27.
28.
29.
30.

Proskairétéries.
Jour inconnu.

[1] Vignier.

CINQUIÈME MOIS.

PYANEPSION[1].

1. Néoménie.
   Premier jour des vendanges.
2.
3.
4.
5.
6.
7. Retour de Thésée à Athènes.
   Pyanepsies.
   Oschophories.
   Eiresionè.
8.
9. Hypéride, mis à la torture par Antipater, se coupa la langue pour ne pas révéler les secrets de l'état, et meurt glorieusement pour la liberté [2].
10.
11. On se rend à Eleusis pour les thesmophories.
12.

[1] Consacré à Apollon, auquel on offre des féves.

[2] Plut. — An 3 de la 114e olympiade.

13.
14.
15.
16. Jeûne. } Thesmophories. — Le 16, Démosthène s'empoisonna, pour ne pas survivre à la liberté d'Athènes [1].
17.
18.

19. Mort du philosophe Démocrite [2].
Jeux en l'honneur du soleil; ils durent quatre jours [3].

20. A Pallas. Assemblée de tous les peuples de la Béotie. *Pambœotia* [4].

21. *Dorpia.*
22. *Anarrhysis.* } *Apaturia* [5]. — Le 22, décret du peuple athénien, qui décerna une couronne d'or à Démosthène.
23. *Cureotis.*

24.
25. A Mars. Célébrée à Lacédémone [6].
26.
27.
28.
29.

[1] Plutarque.

[2] Il avait alors plus de cent ans. — Diog.-Laert.

[3] Adr. jun.

[4] *Idem.*

[5] Fixé par Fréret.

[6] Adr. jun.

30. A Vulcain, à Minerve [1]. Fête des forgerons. *Kalkeia.*

Pandémon.

Proërosies. Jours inconnus.

[1] Le 29 novembre, sainte *Illuminée.* Le 30, sainte *Maure*, sainte *Justine* : toutes les trois *vierges* comme Minerve. *Martyrol. rom.*

SIXIÈME MOIS.

POSIDÉON [1].

1. Néoménie.
2. Ascholies.
3. Dionysies.
4. Théoénies.
   Lénées.

} A Bacchus [2].

A Aratus, qui rendit la liberté à la ville de Sicyone [3].

Soteria.

5. *Aloées* [4].

On goûte les vins nouveaux. Sacrifice au génie qui les conserve [5].

6. Neptunales [6].
7.
8.
9.
10.

[1] Gaza et Vignier placent ici le mois anthestérion.

[2] Corsini. — Sainte *Dionysia*, le 6 et le 12 décembre. *Martyrol. rom.*

[3] Plut.

[4] Corsini.

[5] Plut. symp. Cœl. Rhodig. l. XV, c. XXV.

[6] Corsini.

11. A Bacchus. *Limnia.*
12.
13.
14. Fête des musiciens. *Phagéposia.* Les petites et nouvelles bacchanales.
15.
16.
17.
18. A Esculape.
19.
20. A Jupiter. *Pandia* [1].
21.
22.
23.
24.
25. A Thésée.
26.
27.
28.
29. A Mercure. Sacrifices à Lacédémone.
30.

Aphrodisia [2].

[1] Thucyd.
[2] Xénophon.

SOLSTICE D'HIVER.

SEPTIÈME MOIS [1].

GAMÉLION [2].

1. Néoménie. A Jupiter, à Apollon. Fêtes des gamélies, dont le jour est inconnu [3].

Les femmes nouvellement mariées visitent leurs familles; les filles coupent leur chevelure avant de prendre un époux.

2. A Junon.
3. A Minerve [4].
4. A Jupiter [5].

A Pan [6].

[1] Le huitième, selon Vignier.

[2] Mois des noces, consacré à Junon. Mois brumal ou solsticial.

[3] Corsini. — Les Romains ont consacré ce même jour à Junon, à Janus et à Esculape.

[4] Plut. — Tous les troisièmes jours de chaque mois sont consacrés à Minerve. *Athénè.* Pausan. Cult. cath. S. *Athanase.*

[5] Le premier et le quatrième jour du mois lui sont consacrés. — Hésiode.

[6] Ang. Polit. epist.

A Mercure [1].

5. Aux furies [2]. Jour triste.
A Minerve vierge [3]. Jour stérile.
A Bacchus [4]. Fête à Andros.

6. A Diane [5].

7. A Apollon [6] hebdomagène, septénaire. } Jour de leur naissance.

8. A Neptune *asphalios* et *geriochos*, qui affermit la terre. Fête à Trézène, instituée par Thésée.

9. Au soleil [7].

10.

11. Jour d'assemblée publique [8].

12. *Nemæa hyberna* [9].

13.

[1] En grec *Hermès*. Mart.-Capell. l. VII. Cult. cath. S. *Hermès*.

[2] Hésiode.

[3] Serv. Cult. cath. La *vierge Apollinaire*.

[4] Pausan.

[5] Le sixième jour de chaque mois est consacré à Diane, et le septième à Apollon. — Denis d'Halicarn.

[6] Cult. cath. S. *Apollinaire*.

[7] Dionys. Halic. Cult. cath. S. *Nicanor*, 10 janvier.

[8] Le 11, le 20 et le 30 de chaque mois étaient consacrés aux assemblées publiques. — Ulpian. in Demost.

[9] Quatrième année de chaque olympiade, selon Corsini; troisième année, selon Pétau, Scaliger et Dodwel.

14. Jour sacré [1].
15. A Minerve [2].
16.
17. Nombre abhorré des pythagoriciens.
18.
19. Lustration d'Athènes [3].
20. A Apollon. Icade. Sacrifice en l'honneur du philosophe Epicure et de Métrodore [4]. Naissance d'Épicure.
21. Jour abhorré des Chalcédoniens [5].
22.
23.
24. Philippe, père d'Alexandre, est assassiné [6].
25.
26.
27. Réunion des familles. *Charistia* [7].

[1] Hésiode assure gravement que ce jour était propice aux époux qui désiraient d'avoir une fille.

[2] Dionys. Halic. Cult. cath. Sainte *Anagnie vierge.*

[3] Cult. cath. S. *Januarius* et S. *Saturninus*, etc. Renouvellemens.

[4] Ses disciples solennisent sa naissance le 20 de chaque mois. — Pline, l. XXII.

[5] Un lieutenant de Darius fit châtrer, à pareil jour, tous les enfans mâles. S. *Patrocle.*

[6] Par un officier de sa garde, auquel il avait refusé de rendre justice. Première année de la 111e olympiade.

[7] Volphang. Lazius, l. X, c. IX.

28. Séance des aréopagites [1].

29. A Pluton.

30. A Pluton et à Proserpine.

Théogamie. Fête des noces de Pluton et de Proserpine.

Fête de Proserpine en Sicile [2].

La lune est en conjonction avec le soleil, image d'union et de vérité, selon Proclus.

Henè kai néa. Vieille et nouvelle lune.

Démétriade. A Démétrius libérateur [3].

[1] Budée, sur les Pandectes.

[2] Cœl. Rhodig. l. XIV.

[3] Il affranchit les Athéniens de la tyrannie d'Antipater.

HUITIÈME MOIS.

ANTHESTÉRION [1].

1. Néoménie.
   Hydrophories [2].
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.
9.
10. A Bacchus [3].
11. *Pithoégia.*
12. *Koès.*
13. *Kitri.*
14. *Lœnœa.*

} Anthestéries [4].

[1] Gaza et Vignier placent ici le neuvième mois, élaphébolion.

[2] Corsini.

[3] Le 8 février, S. *Dionysius.* On donnait à Bacchus le surnom de *Sauveur.* — Soter. Cult. cath. Sainte *Sotère.*

[4] Corsini. — Grandes dionysiaques. — Ulp. Casaub. Prideaux. — Fête triétérique; annuelle, selon Corsini.

A Apollon. Jeux pythiens.

Karila. Mystères, sacrifices, fêtes novennales [1].

15.

16.

17.

18.

19. On nettoie les autels de Jupiter en Élide, avec les eaux de l'Alphée [2].

20. [3].

21.

22.

23.

24.

25.

26.

27. } Petits mystères d'Éleusis. Les *diasies* en
28. } l'honneur d'Iou [4].
29. }

30. *Adonia* [5].

Dionysia.

[1] Thucyd. l. v. Cult. cath. SS. *Ephébus* et *Apollonius.*

[2] Pausanias.

[3] Les Romains célébraient en ce jour les charisties, ou réjouissances entre les amis, placées le 27 gamélion.

[4] Pott. Scol. — Jours inconnus. — Corsini.

[5] Corsin. Cult. cath. S. *Hermès*, S. *Nicéphore*, S. *Herculanus.*

NEUVIÈME MOIS.

ÉLAPHÉBOLION[1].

1. Néoménie. Elaphébolies[2].
   Jour inconnu.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8. *Asclepia*[3].
9.
10. La mer devient navigable.
    Bacchanalia[4].
11. *Phellos.*
12. Grandes dionysiaques[5]. } A Bacchus.
13. *Pandia.*
14.
15.

[1] A la place de ce mois, Gaza et Vignier présentent celui de munichion, le dixième.

[2] Athén. l. XIV.

[3] Corsini.

[4] Selon Vignier. Cult. cath. S. *Dionysius.*

[5] Corsini.

16. A Diane.

Lysandre détruit les murs et la liberté d'Athènes. Il établit les Trente [1].

17.

18.

19. Mort de Phocion [2].

20. [3].

21.

22.

23.

24.

25.

26.

27.

28.

29. *Bisbaia.*

30. *Kelidonia*, ou fête de l'hirondelle. Jour inconnu.

Demetria [4], *seu Dionysia urbana.*

[1] Vignier d'après Plutarque.

[2] *Idem.*

[3] Vers la fin du mois élaphébolion arrive l'équinoxe du printemps.

[4] S. *Démétrius*, le 9 avril. *Martyrol. rom.*

DIXIÈME MOIS.

MUNICHION[1].

1. Néoménie.
2.
3.
4.
5.
6. *Delphinia.*

A Diane *Munichia.* Sacrifice solennel à Athènes de trois cents chèvres. Fête dans toute la Grèce [2].

Naissance de Diane; jour heureux et mémorable [3].

Naissance de Socrate [4]. Fête de la philosophie.

Départ de Thésée. Victoire navale des Grecs au cap Artémisium [5].

[1] Selon Vignier et Gaza, thargélion, le onzième. Il est consacré à Diane.

[2] Plut. l. VIII. symp. Diog.-Laert. l. II. Ælian. l. III. Agath. l. II.

[3] La naissance de Diane était célébrée le même jour chez les Romains.

[4] Première année de la 71e olympiade. Cult. cath. S. *Diogène.*

[5] Première année de la 75e olympiade.

Défaite du reste de l'armée de Mardonius [1].

7. Naissance d'Apollon [2].
   A Egine, naissance de Platon [3].
   Naissance de Carnéade.
   Jeux pythiques [4].
8.
9.
10.
11.
12.
13.
14.
15.
16. *Munichia et Salaminia in Cypro.*
17.
18.
19. A Diane *Bendidia* [5].
   Diasia equestria [6].

[1] Elien. — Ce dernier auteur rapporte à ce jour la naissance et la mort d'Alexandre, que les autres auteurs placent au mois hécatombéon.

[2] Selon Dodwel. *Id.* chez les Romains.

[3] 88e olympiade. — Plut.

[4] Corsini. — Il place les jeux pythiens au 7 de ce mois : on les célèbre toutes les troisièmes années de chaque olympiade. — Selon Dodwel, tous les cinq ans.

[5] Suid. Palephat. Strab. l. x. Plat. Procl.

[6] Corsini.

20. Victoire d'Alexandre près du Granique [1], qui décide du sort de Darius et de l'empire des Perses.

21.

22.

23. Prise de Troie [2].

Affranchissement de Syracuse par Timoléon [3]. Fête de la liberté.

24.

25. A Minerve. *Plinteria*. Retour d'Alcibiade après son exil [4].

26. Démétrius Poliorcète rend à Athènes la liberté [5].

27. *Apaturia* [6].

28.

29.

30. *Adonia* 7. A Vénus et à Adonis [8].

Kubernesia. Jours inconnus.

Demetria. A Cérès.

[1] Plut.

[2] Dionys. Halic.

[3] Plut.

[4] *Id.* A Cérès, selon Cœl. Rhodig. l. XIV.

[5] Plut.

[6] Selon Vignier.

7 Selon Dupuis.

[8] Cult. cath. S. *Aphrodisius*, S. *Amator*.

ONZIÈME MOIS.

THARGÉLION [1].

1. Néoménie.
2.
3.
4.
5.
6. A Apollon. A la blonde Cérès [2].
   Thargelia. Kloia.
7. *Thargelia* [3]. A Délia [4].
   Mort de Socrate.
8.
9.
10.
11.
12.
13.
14.
15.
16.
17.

[1] Selon Corsini et Court de Gébelin.

[2] *Flavæ Cereri.* — Sainte *Flavie*, le 7 mai. *Martyrol. rom.* S. *Flavius*, id.

[3] Selon Fréret.

[4] Proclus.

18. *Callyenteria* [1].
19. *Bendidia* [2]. A Diane.
20.
21.
22.
23.
24.
25. Plyntéries [3].
26.
27.
28.
29.
30. Délies. Annuelles [4]. Jour inconnu.
Isthmia [5].
Asclepia.

[1] Proclus.

[2] S. *Pudent* et sainte *Pudentienne;* S. *Parthénius.* Martyrol. rom.

[3] Sainte *Palladie*, le 24 mai. *Ibid.*

[4] Grandes *délies;* fête quinquennale qui peut se rapporter à la troisième année de chaque olympiade, et à un mois du printemps. — Corsini.

[5] Jeux célèbres au printemps, selon Corsini, qui les place au mois munichion, ou plutôt thargélion, seconde et quatrième années de l'olympiade; célébrés en été, au mois hécatombéon; la première année de l'olympiade en hiver, au mois gamélion; la troisième année de l'olympiade, selon Dodwel.

DOUZIÈME MOIS.

SKIROPHORION[1].

1. Néoménie.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.
9.
10.
11. Jeux olympiques pendant six jours [2].
12. Victoire de Mantinée [3].
    Skirophories [4].
13.
14. Bouphonies, diipolies, diasies [5].

[1] Consacré à Minerve.

[2] Vignier. — Leur solennité revient tous les quatre ans, ou de quarante-neuf mois en quarante-neuf mois. (Lycophront. interp.) *Vid.* Diod. l. v. Pausan. Elid.

[3] Première année de la 104e olympiade.

[4] Selon Corsini et Court de Gébelin. Vignier les place au 3.

[5] Cœl. Rhodig. l. VII. Nicol. Leonic. l. II, c. III.

15.

16. On distribue les prix aux vainqueurs dans les jeux olympiques.

17.

18.

19.

20. Petites panathénées [1].

21.

22.

23.

24.

25.

26.

27.

28. Fête d'Hercule [2].

29.

30. *Arrephoria*. Jour inconnu.

[1] Selon Gébelin.

[2] Célébrée le 30 juin chez les Romains. S. *Héraclide.* Martyrol. rom.

TROISIÈME PARTIE.

DANSES DES GRECS.

« On est tellement livré au plaisir de la danse, on s'y applique avec tant d'activité, que les arts nécessaires en sont négligés ».

GALLIEN.

AVERTISSEMENT.

LA danse est la partie la plus brillante et la plus voluptueuse des fêtes; c'est à ce titre qu'elle doit compléter et fermer leur histoire.

Lucien a consacré au panégyrique de cet art un dialogue piquant, qui retrace naïvement l'importance que les femmes grecques et les jeunes Athéniens attachaient à cet exercice, et la fureur avec laquelle tous, depuis le philosophe jusqu'à la courtisane, s'abandonnaient à son ivresse.

Après plusieurs siècles, le monde moral se retrouve le même; on danse à Paris comme on dansait à Athènes : et dussent les virtuoses modernes me traiter de blasphémateur, on ne dansait pas moins jadis, on dansait encore mieux.

DE L'ORCHESTRIQUE, OU DE LA DANSE.

OBSERVATIONS.

Le mot *danse* ne rend qu'incomplètement l'idée que les anciens avaient de cet art. Chez les modernes, on ne le donne qu'à de certains mouvemens assujettis à un certain rythme : chez les anciens, c'était *l'art régulateur des expressions du geste.* Il n'ordonnait point seulement les pas, mais l'habitude générale du corps et ses attitudes diverses. Le repos même ne lui était pas moins soumis que la démarche. Il embrassait tous les mouvemens, depuis le plus simple jusqu'au plus composé ; il les enchaînait dans tous les rythmes, depuis le plus lent jusqu'au plus vif ; il devenait ainsi l'interprète éloquent, la langue universelle de toutes les passions, depuis la plus douce jusqu'à la plus terrible.

Cet art, lorsqu'il imite une succession d'actions ou de sentimens, est la pantomime. Lorsqu'il ne fait que déterminer les loix de la grâce de telle ou telle attitude, ou celles du caractère de tel ou tel geste, c'est la cheironomie ; et enfin lorsque ces attitudes, ces gestes ou ces pas sont mesurés par la musique, et obéissent à un rythme dont la lenteur ou la vivacité déter-

minent leur physionomie, alors c'est l'orchestrique.

Dans ce dialogue, Lucien, à l'occasion de cette dernière, parle de toutes les autres; et tout ce qu'il dit de l'excellence de cet art, doit particulièrement se rapporter à ce développement mesuré des gestes et des attitudes, ce langage dont l'impression est si puissante, dont Platon a donné les lois, et que cultivèrent les philosophes, les généraux et les orateurs, tels que Périclès, Démosthène, Xénophon, Socrate, Épaminondas, etc.

DIALOGUE.

CRATON ET LUCIEN.

LUCIEN.

Vous avez élevé, Craton, dans votre sagesse farouche, une grave accusation contre la danse; vous avez enveloppé dans la critique du spectacle, et l'art lui-même, et le spectateur auquel vous avez reproché des goûts efféminés et frivoles. Que vous êtes éloigné de la droite raison! que cette accusation est inconsidérée contre un des charmes de la vie! Voilà ce dont je veux vous convaincre. Il faut cependant vous pardonner, stoïque; le cachet sombre de votre

philosophie s'imprime sur tout. Vous n'aimez que ce qui est austère ; et tout ce qui sort de ce caractère, votre sauvage inexpérience le blâme.

CRATON.

Eh quoi ! c'est vous, grands dieux ! qui, nourri dans le sein des plus libérales institutions, vous à qui l'étude de la philosophie n'est point étrangère, vous, Lucien, qui, oubliant les occupations les plus graves et le commerce des sages, allez vous asseoir au théâtre pour enivrer vos oreilles du chant, des sons de la flûte, et vos yeux du spectacle d'un homme efféminé qui, revêtu des habits de la mollesse et obéissant à des accens lascifs, imite, dans tous leurs excès, les passions de quelques femmes perdues d'amour, des Phèdre [1], des Parthénope [2] et des Rhodope impures [3], et cela aux sons dégradés de la lyre, au bruit des pieds qui marquent la cadence. O honte ! ô ridicule ! est-ce là, par Jupiter ! la place d'un homme libre, d'un homme tel que vous ? A la nouvelle de cet oubli de toutes les convenances, j'ai rougi pour vous. Se peut-il, me suis-je écrié avec indignation, qu'un dis-

[1] Amante incestueuse d'Hippolyte.

[2] Une des sirènes.

[3] Courtisane. *Voyez* ci-après ce nom.

ciple de Platon, de Chrysippe et d'Aristote, imite dans ses goûts l'enfant qui s'amuse d'une plume qui le chatouille? N'y a-t-il donc point beaucoup d'autres spectacles plus convenables; et ces joueurs de flûte ambulans, qui chantent au son de la lyre et sur un mode plus grave; l'imposante tragédie; et la comédie, mère des jeux? Appelez, Lucien, toute votre éloquence à votre secours : si vous voulez éviter d'être rayé du nombre des sages, croyez-moi, vous n'avez qu'un parti à prendre; c'est celui d'ensevelir, dans une dénégation formelle, un pareil oubli des convenances. Imprudent! je m'attends à vous voir changé incessamment en lydée ou en bacchante. C'est à nous qu'il convient de vous arracher, nouvel Ulysse, à la séduction des sirènes du théâtre, à vous empêcher de cueillir le lotos, à vous rendre aux lettres et à la philosophie. Mais je faux; les sirènes ne captivaient que l'oreille, il suffisait de se les boucher avec de la cire; mais vous, grave maître, vous voilà pris par les oreilles et par les yeux.

LUCIEN.

Quel cynisme mordant, mon cher Craton! Mais votre comparaison manque de justesse, et n'a aucun trait à la circonstance. L'imprudent

qui cueillait le lotos, ou qui prêtait l'oreille aux sirènes, périssait misérablement : pour moi, enivré de la plus douce volupté, je ne l'ai payée par aucun malheur; je n'ai point désappris à gérer mes affaires domestiques et particulières. En public, et dans le commerce général avec les hommes, je me suis trouvé une éloquence nouvelle, un coup-d'œil plus juste, une finesse d'observation moins commune. Appliquez plutôt à ceux qui sortent d'un pareil spectacle, ce vers d'Homère :

Et les plaisirs pour lui sont encor des leçons.

CRATON.

Par Hercule ! quelle impudeur ! faire trophée de ce qui fait notre honte ! Allez, il faut désespérer de votre retour à la raison, puisque, dans votre délire, vous allez jusqu'au panégyrique de ce qu'il y a de plus méprisable.

LUCIEN.

Mon cher Craton, vous êtes-vous assis quelquefois au théâtre, et blâmez-vous ici avec connaissance de cause ? ou bien, étranger à ces jeux que vous ignorez, pouvez-vous vous écrier sérieusement : Il n'y a rien de plus méprisable ?

Alors vos reproches deviendraient ridicules, parce qu'ils seraient hasardés.

CRATON.

Sans doute, avec cette longue barbe et ces cheveux blancs, il convenait à Craton de grossir ce troupeau de femmes perdues, de spectateurs insensés; d'applaudir, de porter au ciel, de la voix et du geste, un acteur efféminé, imprimant à tous ses pas la mollesse la plus dangereuse, la grâce la plus inutile.

LUCIEN.

J'excuse votre ignorance. Mais si vous m'en croyez, si vous consentiez une seule fois à ouvrir les yeux pour jouir d'un pareil spectacle, vous n'auriez rien de plus pressé que de vous assurer de la meilleure place pour tout voir et tout entendre.

CRATON.

Par ma barbe! par ce poil hérissé! si jamais je descends à ces gentillesses.... Vous me faites pitié; vous êtes en délire.

LUCIEN.

Mon cher Craton, voulez-vous que, laissant l'éclat

l'éclat des injures, nous en venions à l'objet même? Je veux vous expliquer ce que c'est que la danse; quel est son prix, quels sont ses charmes et même ses avantages; quelle instruction on en retire; quel empire heureux elle exerce sur l'esprit des spectateurs qu'elle façonne et qu'elle plie à son gré; quelle est cette utile harmonie des plus beaux mouvemens de l'ame et du corps. Si la musique est de moitié dans ces prestiges, c'est un charme, et non un défaut de plus.

CRATON.

Je n'ai guère le temps de soutenir la conversation d'un esprit malade qui disserte sur son délire; c'est pousser bien loin la complaisance, que de la prêter au récit de si vides bagatelles. Je n'ai pas besoin de me boucher les oreilles avec de la cire, pour demeurer insensible à une sotte conversation; je me tais, parlez : personne, pas même Craton, ne vous écoute.

LUCIEN.

Fort bien. Je n'attendais que votre silence. Vous verrez si ce sont là de vides bagatelles.

L'art de la danse, vous l'ignorez, n'est point nouveau, il n'est point né d'hier, nous ne le devons pas à nos aïeux. Cet art remonte au ber-

ceau du monde ; il naquit avec l'amour : les chœurs des astres, les groupes des étoiles errantes, leurs marches croisées, leurs rapports harmonieux, leurs retours cadencés semblèrent indiquer aux hommes l'image des premiers pas mesurés qu'ils formèrent. Cette esquisse imparfaite se développa, se perfectionna avec le temps ; et de nos jours porté au plus haut degré, l'art de la danse est devenu une science profonde, fertile en plaisirs et en leçons.

La mère des dieux, charmée de cet art, fit danser ses corybantes en Phrygie, et ses curètes en Crète. Cet art sauva le grand Jupiter ; grâce à la danse de ses prêtres, il évita la dent de Saturne. Cette danse était guerrière ; les danseurs, armés de glaives, les entre-choquaient sur leurs boucliers ; tous leurs mouvemens respiraient la fureur des combats.

Cet exercice devint celui des Crétois, les meilleurs danseurs de la Grèce. Et ne croyez point que ce fussent des hommes obscurs ou privés, c'étaient des princes et des rois. Voilà pourquoi Homère, voulant relever le mérite de Mérion, l'appelle *le danseur*. Sa légéreté n'était pas seulement célèbre parmi les Grecs, mais encore parmi les Troyens, qui admiraient l'agilité et la justesse de ses mouvemens dans les combats ;

il les devait à la danse. De-là ces vers d'Homère :

Héros faible et trop vain du talent de la danse,
Voyons si Mérion évitera ma lance.

Il l'évita. En effet, il avait approfondi cet art de manière à se dérober aux traits par un simple mouvement du corps. O noble exercice de la danse ! que tu comptes de héros parmi tes disciples ! Et pour ne nommer que le fils d'Achille, Néoptolème, son talent dans cet art suffirait pour lui donner l'immortalité ; il inventa la pyrrhique [1], et cette gloire réjouit plus le cœur paternel d'Achille, que la valeur même de son fils. Et si la ville d'Ilium, jusqu'alors imprenable, fut renversée de fond en comble, en savez-vous la cause ? c'est que ce héros excellait dans la danse [2]. Ces farouches Lacédémoniens, les plus braves des Grecs, n'ont-ils pas appris

[1] La pyrrhique était une danse.... On sait que Scaliger, le père et le docte des doctes, après avoir composé une dissertation sur la pyrrhique, poussa l'amour de l'antiquité au point de la danser, lui docteur, le heaume en tête et la dague au poing sur un théâtre préparé, devant l'empereur Maximilien et toute sa cour, que l'enthousiasme gagna, et qui applaudirent d'autant plus qu'au défaut de l'emportement guerrier, Scaliger y mit tout celui d'un érudit.

[2] Ce raisonnement de Lucien ressemble à celui du maître à danser dans le *Bourgeois gentilhomme*.

de Pollux et de Castor à danser la *carienne*[1]. Tout, à Lacédémone, se fait en mesure : c'est au son des flûtes, et même sur un rythme doux et modéré, qu'ils engagent le combat. *Une fille* a donné le signal, et la plus belle des muses, Polymnie, les conduit à la victoire. C'est là que l'éducation de la jeunesse se partage entre les armes et la danse : on lutte, on se frappe, et l'on danse. Le joueur de flûte est *au centre*, marquant du pied la cadence ; les groupes folâtres circulent à l'entour, et leurs évolutions se développent sous mille formes, empruntent différens caractères : tantôt c'est le mouvement qui plaît à Mars, et tantôt celui que préfèrent Bacchus et Vénus. Le chant qui règle leurs *pas est* un hymne à Vénus et aux Amours : « Dieux charmans, venez, disent-ils, vous mêler à nos danses ». Un autre hymne est consacré à rappeler les préceptes de l'art :

Enfans joyeux, en cadence,
Dessinez mollement ses pas.

Tel est le dessin de la chaîne. Les adolescens et les vierges se croisent ; leurs divers entrelacemens figurent les anneaux d'une chaîne qui s'étend ou se resserre ; un adolescent conduit

[1] Danse des jeunes filles autour de la statue de Diane à Carium. *Voyez* FÊTES DE DIANE.

le chœur, du pas belliqueux dont il doit marcher à l'armée. Une vierge le suit, imprimant aux siens la décence et la grâce ; de manière que la force et la modestie semblent former les anneaux de cette chaîne. On connaît leurs danses nues [1]. Les vers d'Homère sur Ariane, sur les danses consacrées par Dédale, les tableaux du bouclier d'Achille, vous ne les avez pas oubliés ; ni ces deux cybestétères [2] conduisant le chœur ; ni ces groupes, ouvrage admirable de Vulcain, qui semblent circuler en cadence autour de ce bouclier ; ni les danses des Phéaciens voluptueux, dont Ulysse admire la brillante agilité.

Dirai-je que chez les Thessaliens, cet exercice était tellement en honneur, que le nom de *Proorchester* [3] était celui qu'ils donnaient à leurs magistrats ? Lisez par-tout les inscriptions des statues érigées aux grands hommes :

A N. PROORCHESTER,
LA CITÉ.

Le peuple a dressé cette statue à Elation, qui s'est parfaitement démené dans le combat.

Dirai-je que les danses ont toujours fait par-

[1] *Voyez* GYMNOPÉDIES.

[2] Dansant sur la tête.

[3] Maître de la danse. Lucien joue ici sur les mots qui expriment également l'action de se mettre en avant et de danser.

tie des solennités instituées par Orphée et par Musée, ces danseurs sublimes? Les danses et les hymnes étaient la préparation sainte à l'initiation.

Je n'acheverai pas de lever le voile qui couvre les mystères pour ceux qui ne sont pas initiés; mais qui ne sait que l'expression *trahir les mystères*, est la même que celle de *rompre la mesure*!

Dirai-je que, dans les fêtes de Délos, la danse en formait la plus aimable pompe? Vous montrerai-je ces chœurs de jeunes enfans, se développant aux sons de la lyre et de la flûte, dans un ordre religieux? Nos lyriques ne sont occupés que de composer des chants pour ces danses.

Mais pourquoi ne citer que les Grecs? Voyez les Indiens, au lever du soleil, le saluer, non par une vaine cérémonie à la manière des Grecs [1], mais par une danse qu'accompagne un silence pieux, image du mouvement de cet astre. Voilà leurs prières, leurs chœurs, leur sacrifice. Cette danse a lieu au lever et au coucher du soleil.

Voyez les Ethiopiens qui marchent au combat en dansant. Avant de lancer une de ces flè-

[1] En baisant la main.

ches qu'ils ne portent point dans un carquois sur leurs épaules, mais qu'ils disposent autour de leur tête en forme de rayons : ils prennent une attitude menaçante; et pour en imposer à l'ennemi, ils dansent.

Des Indes et de l'Ethiopie, passons en Egypte. Ce Protée [1] de la mythologie égyptienne, qu'est-ce autre chose qu'un habile danseur ou pantomime qui, par la flexibilité de ses mouvemens, semblait revêtir à chaque instant des formes nouvelles, imiter la rapidité du cours de l'onde, les tourbillons de la flamme, du lion ou de la panthère dévorante, de l'arbre qui tombe, etc ? Une fable, pour relever son talent, le change dans les objets mêmes qu'il imite.

Les danseurs de nos jours ne lui sont point inférieurs : vous les verriez, dans la diversité de leurs formes, reproduire Protée lui-même. Cette Empuse [2] qui s'éclipse sous mille apparences fugitives, qu'est-ce encore ? une danseuse.

Chez les Romains, la religion même n'a-t-elle

[1] Emblème des métamorphoses, ou du renouvellement des formes de la nature.

[2] Fantôme aux mille formes, déchaîné pendant les nuits par Hécate.

pas institué, en l'honneur du plus vaillant des dieux, la danse grave et solennelle des Saliens, choisis parmi les premiers de l'état ?

N'est-ce point à ceci que se rapporterait cette fable bithynienne, que Priape, autre dieu des combats, et l'un, je crois, des titans ou des dactyles du mont Ida, chargé par Junon d'élever dans la vertu guerrière Mars encore enfant, mais développant déjà un grand caractère et une virilité excessive, ne le forma à l'exercice des armes que par celui de la danse? De-là cette générosité de Junon, qui fait toujours retourner vers Priape la dixième partie du butin fait par Mars.

Vous n'attendez pas de moi que j'insiste pour vous prouver que les fêtes du grand Dionysus sont des danses; vous savez qu'on en compte trois espèces, la cordace, la sikinnis et l'emmélie, dont chacune tire son nom de celui d'un satyre, ministre de Bacchus; et si le dieu lui-même a subjugué les Tyrrhéniens, la Lydie et les Indes, c'est par la danse. Ses thyases ont conquis et fait danser ces nations belliqueuses.

Prenez garde, admirable stoïque, d'encourir l'accusation d'impiété, en calomniant un art sacré, institué par les dieux, cultivé par les

plus grands d'entre eux, qui leur est consacré : jeux charmans, où la plus haute instruction, je le répète, se mêle à la plus douce volupté. Mais, nourri de la lecture d'Homère et d'Hésiode, comme vous l'êtes (j'en reviens aux poètes), de quel front osez-vous contredire ces panégyristes de la danse ?

Lorsqu'Homère veut rassembler ce qu'il y a de plus doux et de plus précieux au monde, il évoque le sommeil, l'amour, la musique et la danse qu'il appelle le seul des plaisirs purs, et que Cratou seul accuse. Et ailleurs :

L'un signale au combat sa lance enorgueillie,
L'autre l'emporte aux jeux plus doux de Polymnie.

Et qu'y a-t-il de plus doux, que l'hymne accompagné par la danse ? c'est le plus beau présent des Dieux. Homère ne paraît avoir fait deux parts des talens : les uns guerriers, les autres pacifiques ; il oppose aux premiers ceux que j'oserai comparer aux plus brillans.

Et Hésiode, qui en parle point sur un vain récit, mais qui surprit le chœur sacré des muses dansant au lever de l'aurore, commence son ouvrage et leur éloge par ces mots : « Je » les ai vu, d'un pied léger, danser aux sombres » bords de l'Hippocrène et autour de l'autel de

» Jupiter ». Voilà, intrépide stoïque, la cause de la danse entre vous, les poètes et les dieux.

Le plus sage des hommes, au témoignage de la Pythie, Socrate, non-seulement fit l'éloge de la danse, mais voulut encore l'apprendre; d'après la haute idée qu'il avait conçue des effets de cette grâce élégante des mouvements, qui les enchaîne aux loix de la décence, de l'harmonie et de la régularité. Dans un âge déjà avancé, il plaça la danse au rang des plus importantes disciplines; il approfondit ses mystères jusque dans les plus petits détails, fréquentant les bancs des joueurs de flûte, et ne dédaignant pas de puiser une solide instruction auprès de la courtisane Aspasie; et cependant, il ne connut que ces premiers essais, et non ces développemens prodigieux qui l'art a acquis depuis. S'il avait été le témoin de la perfection à laquelle il s'est élevé de nos jours, il eût, pour cette étude, abandonné toutes les autres, et de toutes les sciences, oui, de toutes les sciences, il n'eût fait apprendre aux enfans que la danse[1].

Lorsque nous élevons la tragédie et la comédie

[1] Cette plaisanterie de Lucien rappelle celle de Voltaire, dans le conte de *Jeannot et Colin*. Il s'agit de l'éducation du marquis de la Jeannotière; on fait l'énumération de toutes les sciences, précisément de-

au-dessus de la danse, vous oubliez sans doute que celle-ci en fait partie, que l'on danse l'emmélie dans la tragédie, la cordace et la sikinnis dans la comédie.

Mais enfin, puisque votre préférence est décidée, et que vous l'accordez même aux joueurs de flûte et de lyre, qui viennent disputer le prix, examinons, comparons; laissons seulement de côté la flûte et la lyre, qui sont des moyens accessoires de la danse.

Et d'abord, quel horrible et repoussant appareil que celui de la tragédie! Je vois paraître un acteur d'une stature empruntée et démesurée, exhaussé sur des cothurnes[1], la tête couverte d'un masque, bouche béante, comme s'il vouloit dévorer les spectateurs. Je ne parle pas de cet embonpoint artificiel qui grossit sa

tées : « Et qu'apprendra-t-il donc, dit la marquise à l'abbé? — A danser, madame, à danser ».

Grâce à la supériorité de notre siècle et à la direction des lumières, il n'y a presque pas un jeune homme qui n'ait reçu une éducation aussi complète que celle du marquis de la Jeunotière.

[1] On connaît ce mot du pantomime Pylade au jeune Hylas, qui, pour représenter Agamemnon, avait chaussé de très-hauts cothurnes : « Jeune homme, nous avions à représenter un roi qui commandait à vingt rois; tu l'as fait long, je l'ai fait grand ».

poitrine et son ventre, pour réparer le défaut de proportion qui existerait entre la maigreur du corps et l'énormité de la tête : hurlant dans cette cavité, et s'agitant en cent manières, il chante[1] quelquefois des Iambes, et, chose digne de mépris, il module ses malheurs. Il n'a vraiment à lui que le son de sa voix, le poète ayant eu le soin de pourvoir à tout le reste. Qu'il chante, quand il représentera Andromaque ou Hécube, à la bonne heure; mais lorsqu'il représente Hercule que j'entends gémir, sans aucun égard pour son caractère, sa peau de lion et sa massue, il n'est aucun homme de bon sens qui ne s'écrie avec moi : C'est une inconvenance, un solécisme.

Dans la danse, dites-vous, les hommes jouent le rôle des femmes : ce reproche tombe bien plus sur la tragédie et la comédie où les rôles de femmes sont remplis par des hommes[2], et bien plus nombreux.

La comédie tire tout son charme du ridicule

[1] La déclamation des anciens était une espèce de chant. *Voyez* l'article MÉLODIE, *passim*.

[2] Il n'y avait point d'actrices chez les anciens : une loi interdisait aux femmes de monter sur le théâtre; leurs rôles étaient remplis par des hommes. Sur nos théâtres modernes, c'est trop souvent le contraire.

des personnages qu'elle introduit, des esclaves, des valets de bouche. Quelle dignité, quelle élégance dans le costume du danseur ! Il ne faut avoir que des yeux ; son masque est toujours gracieux et convenable à l'action ; sa physionomie n'est point défigurée par cette bouche énorme ; l'acteur n'a rien à prononcer, d'autres sont chargés de parler pour lui. Autrefois on ne séparait point ces deux fonctions ; mais la respiration ne pouvant suffire à la fois aux mouvemens de la danse et au besoin de la voix, on reconnut la nécessité de les diviser. Les sujets de la danse ne diffèrent point de ceux de la tragédie [1] ; mais ils sont plus variés, plus brillans, plus instructifs, et développés sous plus de formes.

Que si la danse n'a point été admise à disputer le prix des jeux, c'est que les juges l'ont regardée comme un art trop élevé pour le soumettre à cette épreuve.

[1] Cahusac rapporte que la célèbre duchesse du Maine fit composer des symphonies sur la scène du quatrième acte des *Horaces*, dans laquelle le jeune Horace tue Camille.

Un danseur et une danseuse représentèrent cette action à Sceaux, et leur danse la peignit avec toute la force et le pathétique dont elle est susceptible.

Je ne veux pas faire valoir qu'une des premières villes d'Italie qui tire son origine de Chalcis, a cru devoir ajouter au concours la danse, comme le plus bel ornement des jeux.

Il me reste à réparer l'omission de plusieurs points importans pour ne point encourir le blâme d'ignorance ou d'impéritie. Je connais les ouvrages que l'on a publiés sur la danse: on s'est occupé d'en distinguer les différentes espèces et d'en rappeler tous les noms, ceux même de leurs inventeurs et leurs divers caractères. On a fait preuve de la plus vaste érudition. Pour moi qui n'attache aucun prix à cet étalage d'un vain savoir, je ne l'affecterai point. Rappelez-vous que mon dessein n'a point été de faire un traité sur l'art, et d'entrer dans tous ces détails, me bornant au choix général de ces différens objets. Mon but est de montrer l'état actuel de cet art, d'en faire ressortir l'agrément et l'utilité, et sans m'arrêter sur son berceau, de présenter ses développemens depuis le règne d'Auguste : négligeant les racines, je m'attache aux fleurs et au fruit de l'arbre dans sa maturité.

Irai-je décrire la thermaystris ou la grue, ces danses oblitérées; ou la phrygienne, cette danse bruyante qui convient à l'ivresse des con-

vives; ou la danse incorrecte et lourde de quelques villageois aux sons d'une flûte rustique? Rien de tout cela n'a trait à la danse actuelle.

Il en est que Platon approuve dans ses loix, d'autres qu'il rejette. Il les divise en plaisirs utiles et agréables, en écartant celles qui choquent la décence; il accorde aux autres son suffrage et son admiration.

C'en est assez sur l'art en général; il ne convient point d'épuiser la matière. Passons à l'examen des qualités qui constituent un danseur; parlons de la nature de ses études, de la multitude de ses connaissances: vous reconnaîtrez que son art n'est point un de ceux qu'on aborde facilement, qu'on emporte de première lutte, mais de ceux qui exigent le concours de presque toutes les sciences.

Le danseur doit être instruit de la musique, du rythme, de la géométrie, de la philosophie naturelle et morale, en rejetant les finesses d'une dialectique entortillée qui lui sont inutiles. Il ne doit pas être étranger à cette partie de la rhétorique qui traite des mœurs et des passions: il doit emprunter de l'art du peintre et du statuaire, l'élégance et la précision, l'expression enfin des attitudes; son imitation doit rivaliser celle d'Apelle et de Phidias. Avant

tout, il doit se rendre propice Mnémosyne et sa fille Polymnie ; sa vaste intelligence doit, comme celle du Calchas d'Homère, embrasser le passé, le présent, l'avenir. Il doit non-seulement ne rien ignorer, mais encore se souvenir promptement. En un mot, et c'est ici la définition essentielle, la danse est une science d'imitation, un langage d'expression qui sert d'interprète aux mouvemens les plus rapides de la pensée, aux sentimens les plus secrets du cœur. Il faut qu'on puisse dire du danseur, ce que Thucydide a dit de Périclès : Il sait distinguer ce qui convient, il sait l'exprimer.

Ainsi l'imitation des caractères, voilà son objet ; l'antiquité est le champ des matériaux, l'histoire celui de ses observations. Il doit connaître tous les faits remarquables des siècles passés, depuis l'origine des choses jusqu'au règne de Cléopâtre ; intervalle dans lequel est compris tout ce qu'il doit savoir.

Son érudition doit avoir présens la mutilation de Cœlus [1], l'origine de Vénus, la guerre des Titans, la naissance de Jupiter, le dol de Rhéa, la captivité de Saturne, l'empire divisé

[1] Je ferais ici à Lucien le reproche d'une érudition mal placée, si je ne craignais pas de l'avoir encouru moi-même.

entre

entre les trois frères, la révolte des géans, le larcin du feu, la création de l'homme, le supplice de Prométhée, la puissance de l'un et de l'autre amour.

Ensuite la course errante de l'île de Délos, l'enfantement de Latone, la défaite de Python, les embûches de Thityus, le vol des deux aigles qui mesurent la terre, l'histoire de Deucalion et du déluge universel, de l'arche qui recueillit les débris du genre humain, de la nouvelle race née des pierres; Iacchus déchiré, la ruse de Junon, les feux qui consumèrent Sémélé, la double naissance de Bacchus, tout ce qu'on raconte de Minerve, de Vulcain, d'Ericthonius; la dispute des dieux sur l'Attique, le premier jugement de l'aréopage.

Toute l'histoire mythologique d'Athènes, mais principalement les courses de Cérès, l'hospitalité de Célée, l'agriculture enseignée à Triptolème, la vigne plantée par Icarius, l'acte désespéré d'Erigone, tout ce qu'on a écrit d'Orythie, de Thésée, de Borée et d'Egée; la double fuite de Médée, l'histoire des filles d'Erectée et de Pandion, ce qu'elles ont fait et souffert dans la Thrace; Achamas, Phillis; le premier enlèvement d'Hélène, l'expédition de

Castor et Pollux contre Athènes, la mort d'Hippolyte, le retour des Héraclides : voilà ce qui appartient entr'autres à l'histoire d'Athènes. J'indique rapidement.

Ensuite Mégare, Nysus, Sylla, le cheveu couleur de pourpre, le voyage de Minos, son ingratitude envers son amante, l'aventure du Cythéron, les malheurs de Thèbes et des Labdacides, les voyages de Cadmus, le bœuf à ses pieds, les dents du dragon fertiles en guerriers, la métamorphose de Cadmus en serpent, les murailles, ouvrage de la lyre [1], les fureurs du fondateur de Thèbes, l'orgueil de Niobé immobile dans ses malheurs.

Les aventures de Penthée, d'Actéon et d'Œdipe; Hercule, ses travaux, le meurtre de ses enfans.

La mythologie féconde de Corinthe, Glaucé, Créon; avant eux, Bellérophon, Sthénobée, le combat de Neptune et du Soleil : ensuite les fureurs d'Athamas, les enfans de Néphélé enlevés dans les airs par un belier, l'apothéose d'Ino et de Mélicerte.

L'histoire des Pélopides, de Mycène, Inachus, Io, Argus son gardien, Atrée, Thyeste, Aérope, la toison d'or, l'hymen de

[1] D'Amphion.

Pélops, le meurtre d'Agamemnon, le supplice de Clytemnestre.

L'expédition antérieure des sept chefs devant Thèbes, le retour des enfans d'Adraste, l'oracle qui les concerne, leurs corps privés de sépulture, et, par suite, la mort d'Antigone et de Ménécée.

L'histoire d'Hypsipile et d'Archémorus à Némée, celle de Danaé, la garde de sa virginité, la naissance de Persée, son combat avec les Gorgones.

Les fastes d'Ethiopie : Cassiopée, Andromède, Céphée au rang des astres, par la crédulité de leurs descendans.

Les anciens faits de Danaüs et d'Egyptus, les noces tragiques de leurs enfans.

Les merveilles nombreuses de Lacédémone, Hyacinthe tombant sous le disque lancé par Zéphire, rival d'Apollon ; la fleur sortie de son sang, et l'inscription plaintive qu'elle présente, la résurrection de Tyndare excitant la colère de Jupiter contre Esculape, le jugement de Pâris, l'hospitalité fatale, l'enlèvement d'Hélène. Dans l'histoire d'Ilion non moins fertile en grands récits que celle de Sparte, tous les héros moissonnés devant Troie ; tous les événemens depuis l'injure de Ménélas jusqu'au re-

tour des vainqueurs dans leur patrie, et les voyages d'Enée, et l'amour de Didon.

Les aventures d'Oreste, ses exploits chez les Scythes.

Tous les faits antérieurs et relatifs à la guerre de Troie; le séjour d'Achille à Scyros, caché parmi des vierges; Philoctète abandonné; la folie d'Ulysse, ses courses, ses exploits; Circé, Télégone, l'empire d'Eole, la vengeance des héros sur les prétendans, et jadis les piéges tendus à Palamède; la colère de Nauplius, les fureurs d'Ajax, fils de Télamon; le naufrage d'Ajax Oïlée brisé contre les rochers.

Quelle mine encore que l'Elide? Œnomaüs, Myrtilus, Saturne, Jupiter, les premiers athlètes des jeux olympiques.

Et dans l'Arcadie: la fuite de Daphné, la métamorphose de Callisto en ourse, les fureurs bachiques des centaures, l'origine de Pan, l'amour d'Alphée et sa course cachée dans les mers.

En Crète: Europe, Pasiphaé, leurs taureaux, le labyrinthe, Ariane, Phèdre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus, les prédictions de Polyde, Talus, la statue d'airain qui garde l'île.

En Etolie: Althée, le tison fatal, Méléagre,

Atalante, la lutte d'Hercule et du fleuve [1], la naissance des sirènes, l'origine des Echinades [2], l'établissement d'Alcméon, délivré des furies ; Nessus, Déjanire, le bûcher [3] sur le mont Œta.

Dans la Thrace : Orphée déchiré par les bacchantes, sa tête et sa lyre qui murmurent encore au sein des flots ; Hémus, Rhodope, le supplice de Lycurgue.

En Thessalie : Pélias, Jason, Alceste, la flotte aux cinquante voiles, Argo le navire qui parle.

Dans l'île de Lemnos : Œète, le songe de Médée, Apsyrte [4] déchiré de ses mains, sa fuite sur la mer, Protésilas et Laodamie.

Et en Asie, quelle autre moisson !

A Samos : les malheurs de Polycrate, sa fille errante chez les Perses ; tous les faits plus antiques, l'indiscrétion de Tantale, le festin des dieux, Pélops mutilé, son épaule d'ivoire.

En Italie : l'Éridan, Phaéton, ses sœurs désolées et changées en peupliers aux larmes d'ambre ; les Hespérides et les pommes d'or

[1] Achéloüs.

[2] Iles.

[3] D'Hercule.

[4] Frère de Médée.

sous la garde d'un dragon, le fardeau d'Atlas, Gérion et l'enlèvement de ses bœufs en Erythie.

Toutes les métamorphoses en arbres, en fauves, en oiseaux; les femmes changées en hommes, telles que Cénée, Tyrésias et autres.

En Phénicie: Myrrha, Adonis, les pleurs et la joie.

Les événemens plus récens depuis l'empire des Macédoniens; ce que l'amour de Stratonice inspira de magnanime à Antipater et à Séleucus.

Un danseur doit connaître les mystères égyptiens, dont il ne soulèvera que légèrement le voile; Epaphus, Osiris; les dieux changés en animaux, leurs amours, sur-tout celles de Jupiter et ses métamorphoses; toute l'histoire tragique des enfers, les crimes, les supplices, l'amitié de Pirithoüs et de Thésée victorieuse du Cocyte: en un mot, tout ce qu'ont écrit Homère, Hésiode, les plus grands poètes et sur-tout les tragiques [1].

Ces traits, qui ne font qu'une partie d'un tout immense, sont du moins les chefs principaux qu'il doit connaître. Je laisse le reste aux

[1] Lucien, selon la remarque de Cahusac, n'exigeait point trop des artistes de son temps, puisque la

expressions du poète, du danseur, et à vos recherches; il faut que la mémoire du danseur en conserve fidellement le dépôt, et que son imagination soit prête à les lui représenter à chaque instant.

Imitateur prêt à rendre par le geste tout ce que le chant exprime, il s'impose, comme l'orateur, le devoir de mettre la plus grande netteté dans son langage, qui doit n'avoir jamais besoin d'être traduit.

Il faut, selon un oracle, il faut que le spectateur converse avec un muet, et entende sa réponse.

A ce propos me revient l'histoire du cynique Démétrius : ainsi que vous il dénigrait la danse. Ce n'est, disait-il, qu'un vain accessoire aux sons de la flûte et des instrumens, un hors-d'œuvre au spectacle; ce n'est qu'une suite de mouvemens sans intérêt, sans règles, sans motifs. Le prestige que le danseur exerce, est

danse ou la pantomime embrassait alors toutes les grandes parties de la tragédie et de la comédie.

En effet, à cette époque de l'art, les compositeurs étaient à la fois poètes, musiciens et acteurs.

De nos jours, le poète n'est guère musicien, le musicien n'est jamais poète, et les acteurs trop souvent ne sont ni l'un ni l'autre.

entièrement l'ouvrage de la richesse de son vêtement [1], de l'élégance de son masque, du son de la flûte, de la volupté des chants, de la beauté des voix qui l'accompagnent; il prétendait enfin qu'il fallait réduire le danseur à ne tirer que de lui-même tous ses moyens d'illusion. Alors s'approcha de lui un pantomime célèbre du temps de Néron, artiste profondément instruit de l'histoire, et doué du plus parfait talent d'imitation. « Je ne demande, dit-il à Démétrius, que de suspendre sa critique jusqu'à ce qu'il ait jugé par ses yeux de mon talent (et rien de plus juste, sans doute). Je n'emploierai ni le secours du chant, ni celui des instrumens ». Il tint parole, commanda le silence aux musiciens et aux coryphées, et commença à représenter les amours de Vénus et de Mars, le soleil qui les révèle, et Vulcain dont les filets enveloppent les amans, et les dieux spectateurs, et la confusion de Vénus, et l'embarras même de Mars, tous les détails de la scène. Alors Démétrius enchanté, paya à l'artiste le plus grand tribut d'éloges, en s'écriant à haute voix : « Je ne vois pas seulement, j'entends tes gestes, et tu parles avec les mains ».

Mais puisque j'ai rappelé un artiste du siècle

[1] Tunique de soie.

de Néron, je veux vous rapporter le témoignage d'un barbare; il s'agit du même danseur, et cet éloge ne l'honore pas moins. Un barbare du Pont, un roi que les affaires avaient conduit à la cour de Néron, vit ce danseur dont le jeu était si expressif, qu'il ne perdit rien de la scène, quoiqu'il n'entendît pas les paroles que l'on chantait, à demi-instruit qu'il était de la langue. Prêt à partir, le barbare fut traité magnifiquement par Néron, qui ajouta même en le congédiant: « Je vous accorderai tout ce qu'il » vous plaira de me demander. — Cédez-moi » ce danseur; ce présent sera pour moi le plus » précieux. — Mais à quel usage? — Le voici. » Mes états sont environnés de peuples qui » parlent différentes langues : il est difficile de » trouver des interprètes; celui-ci sera le mien; » ses gestes suffiront pour se faire entendre ». Tant il était frappé de la justesse et de la vérité de son expression.

L'objet de la danse est le même que celui de la rhétorique : ici les mots, et là les gestes doivent exprimer tous les caractères. On aime à saisir et à reconnaître les personnages, magistrats, tyrannicides, habitans des villes ou de la campagne, riche ou pauvre.

Citons encore le mot d'un autre barbare. Il

apercevait cinq masques; et ne voyant qu'un acteur : « Où sont les autres personnages » ? Il apprend que le même doit remplir tous les rôles; et le saluant : « Artiste, j'ignorais que plusieurs ames animaient un seul corps ». Ce n'est point sans raison qu'en Italie on donne aux danseurs le nom de *pantomime* [1]. Il a de la grâce et de la justesse, ce conseil poétique qui lui est adressé : « Mon fils, comme le polype, confondez-vous avec l'objet auquel vous vous attachez. Gardez les mœurs des lieux que vous parcourez ».

Le danseur, en effet, doit peindre au vif les mœurs et les passions, l'amour, la jalousie, la douleur, le désespoir, et dans leur juste degré d'expression.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que, dans le même jour, le même artiste représente les fureurs d'Athamas et la terreur d'Ino : il est Atrée, il va devenir Thyeste, Égiste ou Érope.

Chaque art semble séparé dans son objet; l'un flatte les yeux, l'autre l'oreille : là, c'est la flûte; ici, la cythare, le chant. Voilà cette grave Melpomène; voici cette Thalie enjouée. Chacun a ses limites. La danse n'en a point, et embrasse tous les objets : c'est un spectacle qui réunit tous les autres, les instrumens, le rythme,

[1] Qui représente tout; tout-comédien.

a mesure, les voix et les chœurs. Par-tout ailleurs les mouvemens de l'ame et ceux du corps sont séparés ; ils se confondent ici : la danse développe à la fois le corps et la pensée. Un juste accord les règle et les enchaîne. Voilà pourquoi Lesbonasse, de Mitylène, renommé par ses qualités morales, voyait dans ces jeux l'expression de la sagesse ; il allait la chercher au théâtre.

Et Timocrate, son maître, l'accompagnant un jour par hasard, s'écrie en les voyant : « Fausse et vaine retenue philosophique, de quel spectacle tu me privais » !

Ces trois élémens de l'ame, selon Platon, l'emportement, le désir, la raison, ne sont-ils pas ceux de la danse ? Et qu'est-ce autre chose que cet amour, cette fureur, cette sagesse qui tour-à-tour précipitent ou retiennent les pas ? Voilà à quoi se réduisent toutes les parties de la danse, comme tous nos sens au tact.

Et quand cet art ne ferait que développer la beauté des formes, ne confirmerait-il pas le jugement d'Aristote, qui donne à la beauté le troisième rang parmi les biens de la vie ?

L'éloquence muette de la danse, a-t-on dit un peu juvénilement, rappelle celle des disciples de Pythagore.

On divise les arts en utiles, en agréables ; la danse réunit l'un et l'autre point ; et ses fruits sont d'autant plus doux qu'on les cueille avec le plaisir. Combien est-il plus agréable de jouir de la représentation innocente d'une lutte noble et sans danger, que de voir de malheureux athlètes dégouttans de sang et roulant dans la poussière! Les mouvemens précipités du danseur, ses tours et ses retours sur lui-même, ses sauts, ses attitudes renversées, en donnant un plaisir piquant au spectateur, deviennent pour l'acteur un exercice salutaire. Voilà le plus convenant et le plus agréable des exercices : il rompt le corps, imprime à ses mouvemens plus de flexibilité et plus de légéreté, et augmente sa force avec sa souplesse.

Quel art plus complet et plus charmant! Il ouvre l'esprit [1], fortifie le corps ; amuse les spectateurs, les instruit de l'histoire, charme leurs yeux par des attitudes, et leurs oreilles par les sons de l'orchestre. Et en effet, si vous aimez les concerts, où trouverez-vous des voix plus belles, des instrumens plus brillans que ceux qui les accompagnent?

[1] C'est, sans doute, la faute de nos institutions, si l'assertion de Lucien est détruite par l'adage moderne : *Bête comme un danseur.*

Je n'ajouterai point que ce spectacle épure es mœurs ; c'est l'objet du théâtre, où les malheurs sont plaints et les crimes punis. Le mérite suprême de cet art, il faut le répéter, est le développer la grâce et la force, et d'accomplir ainsi, qu'on me passe l'expression, l'hymen d'Hercule et de Vénus.

Achevons de tracer les qualités morales et physiques nécessaires à celui qui se destine à cet art. J'ai déjà parlé des premières ; j'ajouterai seulement qu'il doit réunir à une mémoire vaste, facile et prompte, la finesse et la mesure dans l'à-propos ; un goût assez délicat, un jugement assez sûr pour sentir également toutes les beautés et tous les défauts des vers et de la musique.

Son physique doit être, selon la règle [1] de Polyclète, d'une stature ni trop exagérée, ni trop basse, mais d'une proportion bien prise ; ni trop chargé d'embonpoint, cela répugne ; ni de cette maigreur décharnée qui fait ressembler au squelette. Et à cette occasion, je dois vous rappeler quelques mots du peuple, excellent juge dans cette matière.

[1] Statue de Polyclète, si achevée dans ses proportions qu'elle mérita d'être appelée la *règle*, et d'en servir aux autres compositions.

Les habitans d'Antioche, pleins d'esprit et de passion pour la danse, ont un tact fin, auquel rien n'échappe. Un acteur presque nain s'avançait pour représenter Hector : « Eh ! c'est Astyanax ! qu'Hector vienne ».

Un autre, presque géant, représentait Capanée escaladant les murs de Thèbes : « Laisse l'échelle, et enjambe ».

Un autre, chargé d'un embonpoint énorme, prenait son élan : « Ménage la planche [1] ».

A un autre fort maigre : « Portez-vous mieux ».

Je n'ai rapporté ces traits que pour faire ressortir l'universalité du culte de cet art qui fait les délices de tous les peuples, aussi choqués de ses défauts que charmés de ses agrémens.

Continuons. Le corps du danseur doit être à la fois souple et ferme, pour se prêter également à l'aplomb du repos, et à l'action rapide de tous les mouvemens.

[1] On pourrait citer quelques exclamations de notre parterre, beaucoup plus piquantes encore. Je n'en rapporterai qu'une :

Un acteur fort laid jouait le rôle de *Mithridate*. A ce mot de *Monime* :

Seigneur, vous changez de visage,

un plaisant s'écria : « Laissez-le faire ».

Le développement des bras a lieu sur-tout dans les jeux sacrés, dans la représentation des combats d'Hercule, de Mercure et de Pollux. Hérodote prétend que le témoignage des yeux est plus sûr que celui de l'oreille; dans la danse, ces deux sens sont également frappés.

Telle est la puissance de cet art, que l'amante, frappée du spectacle des malheurs de l'amour, y recouvre la raison, et le mélancolique la gaieté, comme s'il avait bu les eaux de l'oubli, et ce breuvage qui, selon l'expression du poète, dissipe les noirs soucis.

Que les spectateurs se pénètrent des sentimens que l'acteur exprime, je n'en veux pour preuve que ces larmes qu'ils répandent alors qu'ils sont témoins d'une scène douloureuse et tragique. Et voyez quelle est l'impression même de la danse bachique, enjouée; on n'y voit cependant que des satyres. Eh bien! pour regarder ces satyres, ces corybantes, ces titans, ces rustiques personnages, toute la ville, à un certain temps de l'année, oublie toutes les affaires, et consume au spectacle des jours entiers. On y voit danser les premiers de la ville; et loin d'avoir le préjugé d'en rougir, ils tirent plus de vanité de ce talent que de la gloire de leurs ancêtres, ou de leur dignité même.

Après avoir détaillé les beautés de cet art, il me reste à indiquer les défauts de quelques artistes. Ceux du physique ont été tracés; venons à ceux du moral.

Quelques-uns d'entr'eux, par ignorance, et beaucoup ne réunissent pas toutes les parties d'un art si étendu, et commettent plus d'un contre-sens. Les uns ne vont point en cadence; pied marque un mouvement, et la mesure un autre. Les pas de ceux-ci sont corrects, mais l'expression de leur pantomime est si obscure, que je ne sais si l'événement est antique ou moderne. J'ai vu représenter Saturne dévorant ses enfans, de manière à croire qu'il s'agissait des malheurs de Thyeste, et confondre avec le trait de l'histoire de Glaucus, celle de Sémélé frappée de la foudre.

Mais l'art ne doit point souffrir des fautes de l'artiste : il faut blâmer l'ignorant, sans cesser de faire l'éloge de celui qui, obéissant scrupuleusement au sens et au rythme, remplit toutes les conditions de l'art.

En somme, la perfection consiste à ce que l'action, accomplie dans tous ses points, soit convenablement développée, que la vérité de l'ensemble résulte des rapports naturels des détails entr'eux, qu'enfin aucune négligence,

aucune

aucune inégalité ne permettent au spectateur d'accuser l'incorrection du jeu. Pour y parvenir, l'artiste doit avoir les pensées les plus élevées, un grand fonds d'instruction, une sensibilité profonde, une grande connaissance du cœur humain. Alors éclatent en éloges les spectateurs ravis de se reconnaître, et auxquels le talent de l'acteur, comme un miroir fidèle, représente la physionomie naïve de leurs actions ou de leurs aventures. L'homme applaudit toujours à sa propre image. L'oracle de Delphes disait : *Connais-toi.* C'est au théâtre qu'on puise cette connaissance ; on y apprend ce qu'il faut rechercher, ce qu'il faut éviter ; on en sort plus instruit qu'on n'y est entré.

Sans doute il y a des danseurs qui, comme certains orateurs, tombent dans l'affectation, dépassent le but de l'imitation, la chargent, ne conçoivent plus rien que d'exagéré. Le grand devient colossal, la grâce afféterie, la force âpreté et rudesse. Je me rappelle d'avoir vu un acteur d'abord célèbre, plein d'instruction d'ailleurs, digne d'éloges à tout autre égard, mais qui, dans une représentation, fut emporté par je ne sais quelle fatalité au-delà des bornes. Il remplissait le rôle d'*Ajax furieux ;* il se pénétra tellement de son rôle, qu'il ne paraissait

plus rendre le délire, mais être le délire lui-même. Il déchira la tunique de l'un des coryphées [1] ; et arrachant la flûte à l'un des musiciens, il la lança si violemment contre Ulysse qui levait la tête au moment de son triomphe, que si le *pileus* n'avait point paré le coup, c'en était fait cette fois du malheureux Ulysse, victime de la véritable démence de l'Ajax. Sa fureur contagieuse gagna le théâtre, tous de se démener, de hurler, de déchirer leurs habits. Le commun des spectateurs, la tourbe vulgaire, ignorant les règles de la décence et de l'art, croyaient que cette imitation était le comble de la vérité : les plus instruits, quoique rougissant en secret, entraînés par les applaudissemens, couvraient des leurs cette folie, qui n'était plus celle d'Ajax, mais celle des acteurs ; car le héros, n'étant point encore satisfait, poussa plus loin l'extravagance : il se précipita jusqu'au milieu des places réservées aux sénateurs ; et s'assit entre deux personnages consulaires, qui craignaient fort qu'il ne les prît pour quelques-uns des moutons du camp. Parmi les spectateurs, les uns d'être étonnés, les autres d'applaudir, quelques-uns de craindre que de la fiction du délire

[1] Qui battait la mesure avec une sandale garnie de fer.

il n'eût passé à la réalité. Et en effet, lorsqu'il reprit ses sens, cette action lui parut si étrange de sang froid qu'il en tomba malade, persuadé qu'il avait eu une véritable attaque de frénésie; ce qu'il laissa bien connaître, lorsqu'appelé à grands cris par ses partisans pour représenter de nouveau les fureurs d'Ajax, il répondit : « C'est assez d'un seul acte de folie ».

Mais son plus grand supplice fut le triomphe d'un acteur, son rival, qui, dans la même pièce, conservant encore de la dignité et de la mesure jusque dans la scène du délire, enlevá tous les suffrages.

C'est assez de ces traits pris au hasard; ils se présentaient en foule. Que ce petit nombre suffise à calmer votre ressentiment contre un spectacle dont le charme finira par agir sur vous-même, et dont je veux vous voir idolâtre. Non, vous ne me ferez pas prononcer l'exclamation de Circé :

Eh quoi! de mes poisons tu braves la puissance!

Ne craignez point ici semblables métamorphoses. Vous ne serez changé ni en porc, ni en âne, mais en homme plus sage. Enivré vous-même, vous boirez dans la coupe à longs traits, et vous la ferez circuler de main en main. Les

prodiges qu'Homère récite de la verge d'or de Mercure, qui ferme et rouvre à son gré la paupière des hommes, sont l'image des merveilles de la danse : elle éblouit, ouvre et charme les yeux, éveille ceux de l'intelligence.

CRATON.

Vous m'avez converti, mon cher Lucien; mes yeux s'ouvrent ainsi que mes oreilles. N'oubliez pas de retenir ma place au théâtre près de vous; je veux avoir ma part de cette sagesse que vous y allez puiser.

IMPORTANCE DE LA DANSE.

« La danse, comme la poésie, la musique, la peinture et la sculpture, n'étant qu'une véritable imitation, et ne se proposant pour but principal que de représenter au naturel les diverses actions des hommes et de peindre les différentes passions qui les agitent; en dirigeant cette imitation du côté des choses vertueuses, en n'exposant dans cette peinture mobile et animée, que le tableau des passions utiles à la société, ne peut-on pas en faire un usage merveilleux, pour réveiller dans les cœurs des sentimens de piété, de compassion, de courage, de générosité et d'autres vertus semblables ?

» Toute imitation, pouvant s'appliquer indifféremment au bien ou au mal, peut produire sur les mœurs de bons ou de mauvais effets, suivant le bon ou le mauvais usage que l'on en fait. Si l'on abuse de la danse, si on fait servir au déréglement et à la dissolution ce qui ne devroit être employé qu'à perfectionner les mouvemens du corps et à purger, pour ainsi dire, les passions de ce qu'elles ont de vicieux, doit-on rendre l'art responsable de ce désordre; et n'est-il pas plus juste de s'en prendre au mauvais goût et au génie de l'artiste? Considérée comme pure imitation, la danse n'est donc pas moins propre à instruire qu'à plaire, et c'est avec autant de justesse que de raison que le poète Simonide l'appelle une *poésie muette*, comme il appelle la poésie une *danse éloquente* [1] ».

ORIGINE DE LA DANSE.

Définition qui en a été faite par les Philosophes [2].

« L'homme a eu des sensations au premier moment qu'il a respiré, et les sons de la voix, le jeu des traits du visage, les mouvemens du corps ont été seuls les expressions de ce qu'il a senti.

[1] Burette, mém. de l'acad. des inscr. et bell. lett.

[2] Cahusac, sur la danse.

» Il y a naturellement dans la voix des sons de plaisir et de douleur, de colère et de tendresse, d'affliction et de joie. Il y a de même, dans les mouvemens du visage et du corps, des gestes de tous ces caractères; les uns ont été les sources primitives du chant, et les autres de la danse.

»C'est là le langage universel entendu par toutes les nations et par les animaux mêmes, parce qu'il est antérieur à toutes les conventions, et naturel à tous les êtres qui respirent sur la terre.

»Ces sons inarticulés qui étaient une espèce de chant, et, si on peut s'exprimer ainsi, la musique naturelle, en se développant peu à peu, peignirent, d'une manière non équivoque quoique grossière, toutes les différentes situations de l'ame, et ils furent précédés et suivis à l'extérieur des gestes relatifs à toutes ces diverses situations.

» Le corps fut paisible ou s'agita; les yeux s'enflammèrent ou s'éteignirent; le visage se colora ou pâlit; les bras s'ouvrirent ou se fermèrent, s'élevèrent vers le ciel ou retombèrent vers la terre; les pieds formèrent des pas lents ou rapides; tout le corps enfin répondit par des positions, des attitudes, des sauts, des ébranlemens, aux sons dont l'ame peignait les mouvemens. Ainsi le chant, qui est l'expression pri-

mitive du sentiment, en fait développer une seconde qui était dans l'homme, et c'est cette expression qu'on a nommée *danse*.

» On voit par-là que le chant et la danse, que quelques auteurs et le vulgaire ont cru des expressions outrées, nous sont cependant aussi naturels que le geste même et la voix. L'un et l'autre ne sont en effet que les instrumens de ces deux arts auxquels ils ont donné lieu, et dont la nature elle même est le principe.

» Dès qu'il y a eu des hommes, il y a eu sans doute des chants et des danses. Suivez ces tendres enfans, depuis leur entrée dans le monde jusqu'au moment où leur raison se développe, c'est la nature primitive qui se peint dans les sons de leur voix, dans les traits de leur visage, dans leurs regards, dans tous leurs mouvemens. Observez cette pâleur subite, ces contorsions vives, ces cris perçans, lorsque leur ame est affectée d'un sentiment de douleur. Voyez ce sourire aimable, ces regards de feu, ces mouvemens rapides, lorsqu'elle est émue par un sentiment de joie. Vous serez alors persuadé que l'on a chanté et dansé depuis la création du monde jusqu'à nous, et qu'il est vraisemblable que les hommes chanteront et danseront jusqu'à la destruction totale de l'espèce humaine.

» Les différentes affections de l'ame sont donc l'origine des gestes, et la danse, qui en est composée, est par conséquent l'art de les faire avec grâce et mesure, relativement aux affections qu'ils doivent exprimer.

» Aussi a-t-elle été définie par les philosophes qui l'ont le mieux connue, *l'art des gestes*. Quoiqu'ils soient tous naturels à l'homme, on a cependant trouvé des moyens pour donner aux mouvemens du corps les agrémens dont ils étaient susceptibles. La nature a fourni les positions ; l'expérience a donné les règles.

» On apprend ainsi à danser, quoiqu'on ait en soi tous les pas dont se forme la danse; comme on apprend à chanter, quoiqu'on ait dans la voix tous les sons dont se forme le chant, parce qu'on développe, par le secours de l'art, le don reçu de la nature.

PREMIER EMPLOI DE LA DANSE.

» Le chant et la danse une fois connus, il était dans la nature qu'on les fît d'abord servir à la démonstration d'un sentiment qu'elle a profondément gravé dans le cœur de tous les hommes.

» Il est donc très-vraisemblable que les hommes chantèrent d'abord les bienfaits de la création, et ils dansèrent, quoique sans doute assez mal,

pour exprimer leur respect et leur gratitude. Aussi la danse sacrée est-elle la plus ancienne, et la source dans laquelle on a puisé ensuite toutes les autres.....

DE LA DANSE SACRÉE DES GRECS.

» Au temps où les Grecs étaient plongés dans la plus stupide ignorance, Orphée, qui avait parcouru l'Egypte, et qui s'y était fait initier aux mystères d'Isis, sema, à son retour dans sa patrie, ses connaissances et ses erreurs.

» Jamais terroir ne fut plus fertile ; bientôt la Grèce surpassa l'Égypte par la magnificence de ses fêtes et par le nombre de ses superstitions.

» La danse fut donc établie pour honorer les dieux dont Orphée instituait le culte ; et comme elle faisait une partie principale des cérémonies et des sacrifices, à mesure qu'on élevait des autels à quelque divinité nouvelle, on instituait aussi, pour l'honorer, des danses particulières, et toutes ces danses furent nommées *sacrées*...

» Les philosophes[1] des siècles les plus reculés, qui ont cherché la première cause de la danse sacrée, ont cru la trouver dans l'idée qu'ils s'étaient faite de la divinité. Ils la regardaient comme l'harmonie du monde, et ils croyaient

[1] Pythagore.

qu'elle ne pouvait être mieux honorée que par des danses régulières, qui leur semblaient une image du concert et de l'accord de ses perfections.

» C'est en partant de ce principe que les prêtres se persuadaient quelquefois, de fort bonne foi, que la divinité qu'ils adoraient en dansant, les agitait intérieurement par ces trémoussemens violens qu'ils appelaient *fureur sacrée*.

»Leurs yeux alors s'enflammaient; les contorsions les plus rapides succédaient à la danse mesurée qu'ils avaient d'abord exécutée. Que ne peut la force de l'imagination sur les hommes d'un sang vif! Les prêtres alors se croyaient vraiment inspirés; les peuples recueillaient leurs discours comme des oracles, et quelques événemens amenés par le hasard, avaient suffi pour établir l'extravagante crédulité des uns, et la folle superstition des autres.

» Tous les peuples du monde connu, à quelqu'idole qu'ils aient sacrifié, ont toujours fait de la danse l'objet principal de leur culte, et leurs prêtres ont tous été danseurs par état[1]. C'est par cette raison, sans doute, qu'un poète philosophe, consulté, lors de la reprise d'un de

[1] Toutes les cérémonies, les sacrifices de toutes les espèces, etc. ne se faisaient qu'en dansant.

es opéra, sur la manière dont on devait introduire les prêtres du Destin, qu'on croyait, par ignité, ne devoir pas faire danser, répondit plaisamment: « A la bonne heure, que mes prêres marchent, pourvu qu'on fasse danser tous es autres ».

DANSES PUBLIQUES SACRÉES.

» Les Grecs étaient si persuadés du mérite que la danse et la musique ajoutaient au culte divin, que l'une et l'autre se trouvaient mêlées à presque toutes leurs fêtes et solennités. On ne pouvait célébrer aucun mystère, aucune initiation, sans le concours de ces deux arts. Les sacrifices en l'honneur d'Apollon et de Diane, dans l'île de Délos, étaient toujours accompagnés de danses et de musique. On y voyait des chœurs d'adolescens, que les principaux d'entr'eux conduisaient au son des flûtes ou de la lyre. Plusieurs danses étaient consacrées à Hercule, entr'autres la *tétracome* et la *callinique*. Cette dernière se célébrait en mémoire de Cerbère enchaîné par ce héros [1].

DANSE DE L'HYMENÉE.

» Cette danse était comme le dénouement d'une

[1] *Voyez* le dialogue de Lucien.

action plus étendue, qu'on retraçait tous les ans dans les *fêtes hymenées*, qu'un trait héroïque d'amour avait fait instituer.

» Un jeune homme d'Athènes, d'une extrême beauté, mais d'origine obscure, devint éperdument amoureux d'une jeune vierge, dont la naissance était illustre.

» Cette inégalité le força à cacher sa passion, sans lui inspirer la résolution de la vaincre. Il se tut ; mais il suivit par-tout l'objet de sa tendresse, sans chercher d'autre plaisir que celui de le voir, sans espérer même la douceur de s'en faire remarquer ».

» Un jour que les jeunes vierges athéniennes les plus distinguées devaient célébrer sur les bords de la mer la fête de Cérès, dont les loix écartaient tous les hommes, le jeune Hymen, instruit que l'objet de ses vœux devait en être, se travestit à la hâte, et court se joindre à la troupe dévote qui sortait de la ville. Son âge, sa beauté, son menton qu'un léger duvet ne couvre pas encore, tout favorise son déguisement ; son air modeste, ses traits animés, et peut-être l'air tendre que lui donnait l'amour, le firent recevoir sans examen, sans obstacle, quoiqu'il ne fût connu de personne.

» La fête commence ; un saint zèle dicte les chants et anime la danse ; toute la troupe est déjà remplie d'une joie pure..... Tout-à-coup des corsaires paraissent, fondent sur cette jeunesse effrayée, l'enchaînent, l'entraînent sur leurs vaisseaux, forcent de voiles, et arrivent rapidement sur un bord qui leur est connu, et où ils se croient en sûreté. Là, ils y débarquent leur proie, se livrent sans ménagement à tous les excès de la bonne chère, et s'endorment enfin noyés dans le vin et accablés de lassitude.

» Alors le jeune Hymen propose à ses compagnes d'égorger leurs ravisseurs : elles frémissent ; il les rassure. Il parle, il presse, il persuade : il saisit une épée ; les jeunes compagnes s'arment à son exemple. Il donne le signal ; tous les pirates sont immolés, et les Athéniennes sont libres.

» Mais comment et par où sortir de ce lieu inconnu ? Hymen, sans se découvrir, offre de partir pour Athènes, se flatte d'en trouver la route, et promet de hâter son retour.

» On répond à ses offres par mille cris de reconnaissance et de joie. Lui, cependant, court au vaisseau, l'examine, en retire les provisions, en détache les cordages et les voiles. On

l'aide dans ce travail, et il en trace un nouveau.

» Il rapproche avec effort les branches de quelques arbres éloignés du rivage; il y attache les voiles du vaisseau, et forme ainsi pour ses compagnes un asile à l'abri des flots de la mer. Il part ensuite après avoir pourvu aux besoins et à la sûreté de ce qu'il aime.

» L'amour, à qui il doit le courage qu'il vient de faire éclater, lui donne les forces nécessaires pour le voyage, et les lumières dont il a besoin pour se conduire. Il marche sans s'arrêter; il arrive.

» Athènes était plongée dans la plus profonde consternation; les temples, les rues, les places publiques, les maisons particulières retentissent de gémissemens. Chaque citoyen pleure une fille, une sœur, une amante.

» Alors une jeune fille : « Athéniens, accou-
» rez tous; venez, écoutez moi : Je viens vous
» rendre ces filles chéries que vous pleurez:
» elles vivent, vous les reverrez. J'en atteste
» les dieux qui vous les ont conservées; j'en
» jure par l'amour qui m'a inspiré assez de
» courage pour les sauver ».

» Le peuple accourt; les gémissemens sont suspendus; un mouvement confus d'espérance,

de joie, succède à la tristesse. On entoure en tumulte le jeune Hymen.

» Il demande du silence. Toutes les bouches se ferment; tous les yeux sont tournés sur lui. Il raconte alors son aventure avec cette vivacité, cette noblesse, cette confiance que donne la passion dont il est animé, et le sentiment d'une belle action. Dans les regards du peuple qui l'écoute, il voit tour-à-tour la surprise, l'admiration et la joie. Il profite du moment; il se découvre, se nomme, et demande pour récompense la jeune vierge qu'il aime.

» Un applaudissement universel lui répond du consentement de ses concitoyens. Il part; on le suit; on ramène ses compagnes: un mariage solennel le rend le plus heureux de tous les maris, et l'aimable Athénienne qu'il épouse, est dans la suite la plus fortunée de toutes les femmes.

» Cet événement extraordinaire, et des nœuds si bien assortis, restèrent profondément gravés dans le souvenir des Athéniens. Ils firent du jeune Hymen un dieu qu'ils invoquèrent dans leurs mariages. Les poètes, seuls généalogistes de ces temps reculés, lui trouvèrent bientôt une origine illustre; et les magistrats, pour encourager la vertu par des exemples, insti-

tuèrent les fêtes hymenées, dans lesquelles on retraçait tous les ans l'histoire qu'on vient de lire. Les danses particulières de l'hymen, exécutées dans les mariages, étaient à peu près les mêmes que celles qui terminaient cette solennité.

» Il ne faut point les confondre avec celles qu'on imagina dans la suite pour peindre la volupté. Les Grecs la connaissaient, étaient dignes de la sentir, et ils la portèrent aussi loin qu'aucun peuple de la terre; mais ils ne furent pas long-temps sans la confondre avec la licence, dans les danses qu'ils nommèrent *lascives*. Leur nom désigne assez quel était leur emploi, les figures vives dont elles étaient composées, les airs expressifs sur lesquels on les exécutait.

» Quelquefois toute la jeunesse réunie paraissait dans les rues, sans autre ornement que les belles proportions dont elle était redevable à la nature. Un jeune homme leste, vigoureux, et d'une contenance fière, était à la tête de tous les autres : il les animait du geste et de la voix; alors la symphonie se faisait entendre, et la danse commençait. Les jeunes Spartiates l'exécutaient alors avec des pas légers, des mouvemens rapides et des figures variées, qui exigeaient

geaient la plus grande prestesse, et beaucoup de vigueur.

» Toutes les vierges de Sparte, parées de leur seule beauté, et sans autre voile que celui de la pudeur, venoient immédiatement après eux, à pas lents et avec une contenance modeste.

» Les premiers se retournaient à des temps marqués, et ils s'unissaient tous par de mutuels entrelacemens de bras, en conservant toujours, les uns la vivacité, les autres la lenteur de leur premier mouvement [1]. C'est de cette manière ingénieuse et noble, qu'ils représentaient l'union qui doit régner entre la force et la tempérance.

» Les danses de Diane, avant la réforme de Lycurgue [2], avaient été la source des plus

[1] Dans cette danse, nommée *hormos*, les garçons doublaient ou triplaient les pas que les filles faisaient simples dans le même temps : c'était là toute la variété des mouvemens différens l'un de l'autre sur le même air.

[2] « Quelques-uns reprenoient la coutume que Lycurgue avoit introduite, que les filles, à certains jours de fêtes, allassent par la ville toutes nues, et lui en demandoient la cause : Afin, répondit-il, que, faisant les mêmes exercices que font les hommes, elles n'eussent rien moins qu'eux, ni quant à la force et santé du corps, ni quant à la vertu et générosité de l'ame, et qu'elles s'accoutumassent à mépriser l'opinion du

grands malheurs. Hélène, la plus belle et la plus dangereuse de toutes les femmes, fut enlevée d'abord par Thésée, et ensuite par Pâris, qui l'avaient vue l'un et l'autre étaler ses charmes dans les danses de deux de ces fêtes. »

» Les soins de Lycurgue changèrent cette institution; elle devint la solennité des Lacédémoniens la plus auguste et la plus pure. Toutes les jeunes vierges se rassemblaient autour des autels de Diane, pour exécuter la danse de l'innocence. Leurs pas, leurs regards, leurs mouvemens étaient si modestes, si remplis d'agrémens et de décence, qu'elles ne faisaient jamais naître l'amour, sans inspirer un nouveau goût pour la vertu. Toutes les danses des Lacédémoniens, dit Plutarque, avaient je ne sais quel aiguillon qui enflammait le courage, et qui excitait dans l'ame des spectateurs un

vulgaire. D'où vient que la femme de Léonidas, nommée *Gorgo*, répondit à quelques dames étrangères qui lui disoient : « Il n'y a que vous autres, Lacédémo» niennes, qui commandiez à vos maris. — Aussi n'y » a-t-il que nous qui portions des hommes.... » Et étoit en ce temps-là l'honnêteté et la pudicité des dames si éloignée de la facilité que l'on dit avoir été depuis parmi elles, que l'on tenoit l'adultère pour une chose incroyable ».

Plut. œuv. mor. trad. d'Amiot.

propos délibéré, et une ardente volonté de faire quelquebelle action [1] ».

C. *Voyez* K.

La Dionysiaque [2].

Particulière aux Athéniens, qui la dansaient en l'honneur de Bacchus.

Dipolia [3].

Danse laconique, exécutée à la fête des dipolies.

L'Ïambique [4].

Danse consacrée à Mars, chez les Syracusains.

L'Ionique [5].

Elle vient des Ioniens. Les habitans de la Sicile célébraient cette danse, en l'honneur de

[1] Plutarque.

[2] Scol. Sophocl. Athén. l. IV.

[3] Hésych.

[4] Athén. l. XIV. *Id.* l. IV. Diomed. gram. l. II.

[5] Pollux, l. IV. Athén. l. XIV. Plaut. *Sticho*, act. V. Max. Tyr. dissert. XXI.

Diane Chitonée, au milieu des coupes. C'est d'elle qu'Horace a dit :

Motus doceri gaudet ionicos
Matura virgo....

Kalabis [1].

Danse laconique dans le temple de Diane Déréatis. Le chant sur lequel elle s'exécutait, portait aussi le même nom.

La Kallinique [2].

Danse et chanson en l'honneur d'Hercule, dont on célèbre la victoire sur Cerbère.

Karyatis [3].

Danse laconique en l'honneur de Diane. Les Cariens l'avaient d'abord instituée en l'honneur des dioscures.

Knôssia [4].

Particulière aux Knossiens. Des adolescens et des vierges, les mains entrelacées, formaient

[1] Hésych.

[2] Pollux. Hésych. Athén. l. XIV. Eusthat. ad iliad. l. XXI.

[3] Pollux, l. IV. Lucian. de saltat.

[4] Sophocl. Ajax. Scol. Eusthat. ad iliad. l. XVIII.

des chœurs en mémoire de la victoire de Thésée dans le labyrinthe. Dédale passe pour l'inventeur de cette danse, que l'on confond avec celle appelée *hormos*.

Nyssia [1].

Particulière aux habitans de Nysse, qui la dansaient en mémoire de Bacchus.

Phallikon [2].

Consacrée à Bacchus.

Tétracómos [3].

Nom du chant et de la danse consacrée à Hercule.

N. B. On peut rapporter à ce genre une partie des pantomimes. *Voyez* PANTOMIME.

[1] Soph. Ajax. Démétr. Tricl.
[2] Pollux. Hésych.
[3] Pollux. Hésych. Athén.

DANSE DRAMATIQUE.

Une exposition claire et précise dut offrir l'idée de l'action que la danse avait à peindre; un nœud ingénieux en suspendait la marche sans l'arrêter : elle arrivait ainsi graduellement à un développement agréable par un dénouement bien amené, quoiqu'imprévu.

Elle fut dès-lors un spectacle brillant et régulier, composé de toutes les parties difficiles, dont la liaison forme, au théâtre, ce bel ensemble qui est un des chef-d'œuvres de l'esprit humain.

Bientôt, à la place de cette danse allégorique que les Athéniens avaient portée d'abord sur leur théâtre, et qui représentait le mouvement des astres, on substitua une action nationale : elle étoit l'image des détours du labyrinthe de Crète, des évolutions que Thésée avait imaginées pour en sortir, de son combat avec le minotaure, et de son triomphe.

Ce héros avait composé cette danse lui-même après sa victoire, et il l'avait exécutée avec la jeunesse de Délos.

DANSE TRAGIQUE.

Le nom d'*emmélie* [1] que l'on donnait à la

[1] *Emmeleia, concinnitas;* bienséance, élégance.

danse tragique, en désignait assez le véritable caractère. Parmi les danses pacifiques, c'était la seule à laquelle Platon accordât son suffrage; elle offrait toute la dignité que demandaient les divers sentimens que le cœur voulait inspirer, et qui convenaient à l'action représentée. Or, ces sentimens étaient des prières aux dieux en faveur des malheureux, ou des imprécations contre les coupables; l'éloge de la vertu, ou le blâme du vice; des exhortations à refréner les passions violentes, etc [1].

La danse qui exprimait des sentimens si sages, devait être grave, majestueuse; ses mouvemens devaient avoir les plus grands rapports avec les gestes de l'orateur; elle recevait différentes figures, d'après lesquelles on lui donnait différens noms [2].

DANSE COMIQUE.

L'invention de la danse comique était at-

[1] Horace exprime ainsi les devoirs du chœur :

Ille bonis faveat et concilietur amicis,
Et regat iratos, et amet peccare timentes;
Ille dapes laudet mensæ brevis; ille salubrem
Justitiam, legesque et apertis otia portis :
Ille tegat commissa, deosque precetur et oret
Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.

[2] *Voyez* le catalogue des danses ci-après.

tribuée au satyre Cordax, dont elle portait le nom [1]. La cordace répondait par ses postures indécentes au caractère licencieux des comédies auxquelles on l'associait. Elle n'était guère dansée que par des gens échauffés des vapeurs du vin [2]. Les poésies sur le chant desquelles s'exécutait cette danse, étaient ordinairement remplies de *trochées*, pied le plus convenable à la cadence de cet exercice.

DANSE SATYRIQUE.

La danse satyrique, appelée *sikinnis* [3], était la troisième danse théâtrale. Le poëme saty-

[1] C'est ce qui fait qu'Arrien, dans ses *Indiques*, donne à la *cordace* le nom de *satyrique*, quoiqu'elles diffèrent l'une de l'autre. — MEURS.

[2] Théophraste, dans ses *Caractères*, met au nombre des actions d'un homme déhonté, celle de danser la cordace de sang froid et sans être ivre. *Dunatos kai orchèistai néphôn ton kordaka.* — THÉOPHR. cap. VII, *peri aponoias.*

Démosthène n'en donne pas une idée plus avantageuse, quand il joint ensemble ces trois qualités : la dissolution, l'ivrognerie, et la danse de la cordace. *Akrasian tou biou, kai methun, kai kardakismous.* — DEMOSTH. olynth. II.

[3] Ce nom vient, ou de son inventeur *Sikinnos*, auteur fort incertain, et dont on fait trois ou quatre personnes différentes; ou des deux verbes grecs, *seiestai*

rique des Grecs, dont elle faisait l'ornement, ressemblait à une pastorale, se jouait après les tragédies, et par ses plaisanteries venait très-à propos affaiblir ou détruire les impressions mélancoliques d'un spectacle, dont le but principal était d'inspirer la tristesse, la terreur et la pitié. Cette espèce de pastorale était représentée par des acteurs travestis, le plus souvent en satyres, en silènes, en menades, et autres personnages semblables, qui figuraient ordinairement, dans le cortége de Bacchus, par leurs chansons libres, leurs saillies, leurs bons mots et leurs danses grotesques.

DANSE LYRIQUE.

Des hommes et des femmes chantaient et dansaient en même temps [1]. Cette danse était consacrée à Apollon, ainsi que les *pœans*, chants sur lesquels on l'exécutait. On l'appelait *hypor-*

et *kineistai*, *concuti* et *moveri*. On est peu d'accord sur l'origine de cette danse, et sur l'étymologie de son nom. De-là vient qu'au rapport d'Aulugelle, *Noct. Attic. l. xx, c. iii*, le poète Accius disait que les danseurs *sikinnis* portaient un nom obscur et ténébreux. *Appellari sicinnistas ait nebuloso nomine, credo propterea quòd sicinnium cur diceretur, ei obscurum esset.*

[1] Athén. deipnos. l. xiv.

chématique [1], parce que les poètes prescrivaient aux danseurs les mouvemens, les figures et le rythme qu'ils devaient suivre par rapport aux chants, dont leurs danses étaient l'expression ; en sorte qu'ils ne dansaient précisément que sous l'autorité de ces maîtres. Aristophane introduisit le premier ces sortes de danses sur le théâtre, et en accommoda le ridicule au caractère mordant et satirique de ses pièces [2].

PANTOMIME.

La danse théâtrale la plus fameuse était la pantomime ; elle réunissait les caractères de toutes les autres. Les artistes qui l'exécutaient empruntaient leur nom de leur profession [3], qui était de représenter au naturel, et de peindre, pour ainsi dire, par leurs gestes, leurs attitudes et leurs mouvemens, toutes les actions des hommes ; en sorte que, sans le secours du chant ni de la symphonie, sans prononcer un seul mot, ils trouvaient moyen de parler aux yeux, et d'exprimer une infinité de choses que le discours parlé ou écrit eût à peine fait en-

[1] Ibid. *Voyez* ci-dessus le dialogue de Lucien.

[2] Eunap. in Œdes. p. 35.

[3] *Pan mimeistai ;* tout-imiter.

tendre. Telle est l'idée qu'en donne Cassiodore [1].

Les danses pantomimes portaient pour la plupart le nom du dieu ou du héros dont elles représentaient les aventures. Telles étaient les danses de Saturne dévorant ses enfans, et de la naissance de Jupiter; celles d'Apollon, de Mercure, de Pan, du Satyre, de Silène, de Cybèle, de Vénus, des Nymphes, des Grâces, des Saisons : telles étaient encore celles des Titans, d'Hercule, de Capanée, d'Œdipe, du Cyclope, du jugement de Pâris, de Glaucus, d'Adonis, de Ganymède, d'Ajax, d'Hector, de Daphné, de Niobé, de Sémélé, de Danaé, de Léda, d'Europe, etc.

[1] Qui lætitiæ publicæ aptior fuerit æstimatus..... constituatur à vobis.... pantomimus. Hanc partem musicæ disciplinæ mutam nominavêre majores : scilicet quæ ore clauso, manibus loquitur, et quibusdam gesticulationibus facit intelligi, quod vix narrante linguâ, aut scripturæ textu possit agnosci.

NOMS ET CARACTERES DES DANSES DRAMATIQUES.

DANSES TRAGIQUES.

C. *Voyez* K.

Cheir kataprénès [1].

La main penchée.

Cheir simé [2].

La main aplatie.

Cheirokalathiskos [3].

La corbeille à la main.

Deinos [4].

Danse grave.

Diplé [5].

Nom d'une danse, et du chant qui en déterminait les pas.

Emmeleia [6].

Danse tragique. *Vid.* loc. propr.

[1] Athén. l. XIV. Pollux, l. IV, c. XIV.

[2] *Ibid.* Hésych.

[3] Pollux. Athén.

[4] Hésych.

[5] *Ibid.* Aristoph. thesmoph.

[6] Hésych. Scol. Arist. nub. Luc. de salt. Suid. Ety-

Epibéma [1].

Danse des chœurs.

Hyporchématikè [2].

Chantée en même temps et dansée par les chœurs. Le chant en était lyrique. Les auteurs varient beaucoup sur la nature de cette danse; les uns l'assimilent à la pyrrhique, les autres à la cordace. *Voyez* ces sortes de danse.

Kalathiskos [3].

Procession des corbeilles.

Krinon [4].

Danse des chœurs.

Kybistésis [5].

Particulière aux Crétois, qui la dansaient la tête en bas. Pollux la place au nombre des danses tragiques. D'autres fois c'était une ronde

mol. aut. Pollux. Plat. de leg. l. VII. Eusthat. ad iliad. l. XVIII. Athén. l. I. Eusthat. ad odyss. l. XXII.

[1] Hésych.

[2] Athén. l. XIV. Menand. rhet. Etymol. aut. Lucian. de salt. Catull.

[3] Athén. l. XIV. Pollux, l. IV.

[4] Athén. l. III. Eusthat. ad iliad. l. XV. Hésych.

[5] Pollux, l. IV. Plut. de orac. Pyth. Lucian. Athén. l. IV. Eusthat. ad iliad. l. V, ad odyss. l. I. Hésych. Artémid. Xénoph. Apul.

où les acteurs nus portaient des glaives étincelans ; ce qui semblerait devoir la faire regarder comme guerrière. Cependant les femmes y figuraient quelquefois.

Medipodismos [1], pour *Dipodismos*.

Danse laconique.

Parabènai tettara [2].

La danse à quatre.

Pyladeios [3].

Ainsi appelée du nom de Pylade, l'acteur tragique le plus célèbre.

Schistas elkein [4].

Traîner les pieds : danse des chœurs.

Xulou paralepsis [5].

Le jeu du bâton.

DANSES COMIQUES.

Chreôn apokopé [6].

La coupe des viandes.

[1] Athén. l. XIV.
[2] Pollux, l. IV, c. XIV.
[3] Plut. sympos. l. VII, quæst. VIII. Athén. l. I.
[4] Pollux, l. IV. *Id.* l. VII. Hésych.
[5] Athén. l. XIV. Pollux.
[6] Athén. l. XIV.

Hypogypones [1].

Exercice où l'on figurait des vieillards courbés sous le bâton.

Igdé, igdis [2].

Danse ridicule, dont l'acteur agitait son derrière comme le pilon d'un mortier.

La Kordace [3].

Voyez-en la description ci-dessus.

La Lionne [4].

Quelques-uns en font une danse terrible.

Morphasmos [5].

Imitation de toutes sortes d'animaux.

Nibadismos [6], ou *Nibatismos*, ou *Nikatismos*.

Imitation du saut des chèvres.

[1] Pollux, l. IV, c. XIV.

[2] *Id.* l. X, c. XXIV. Athén. l. XIV. Etymol. aut.

[3] Pollux, l. IV, c. XIV. Harpocr. Moschop. Etymol. aut. Suidas. Ammon. Lucian. de salt. Scol. Aristot. ad rhetor. l. III, c. VIII. Hésych. Thom. magist. Ulpian. in Demosth. olynth. II. Mneseinach. in Hippotroph. apud Athen. l. IX. Aristoph. nub. Théophr. Plut. etc.

[4] Athén. Pollux.

[5] *Ibid.* Athén. Aristenet. l. I, epist. XXVI.

[6] Hésych. Meurs. Athén.

Skópemna, Skópia, Skopos, Skóps [1].

Les acteurs de ces danses ombrageaient leurs fronts avec leurs mains, comme lorsqu'on veut fixer de loin quelques objets.

Sobas [2].

Danse joyeuse, ainsi que la suivante.

Stoicheia [3].

DANSE LYRIQUE.

Tyrbasia [4].

Danse dithyrambique.

DANSES SATYRIQUES.

Bacchiché [5].

Danse satyrique en l'honneur de Bacchus, célébrée dans le Pont et l'Ionie.

Boukolos, Boukoliasmos [6].

Danse pastorale; scène villageoise.

[1] Athén. Hésych. Pollux: Eusthat. ad odyss. l. v.
[2] Athén.
[3] *Ibid.*
[4] Pollux, l. iv, c. xiv.
[5] Lucian. de salt. Plat. de leg. l. vii.
[6] Lucian. Hésych. Athén.

C.

C. *Voyez* K.

Konisalos [1].

Danse satyrique et lascive.

Krousithyron [2].

Nom de la danse, et du chant sur lequel on l'exécutait.

Satyros [3].

Danse lacónique des plus difficiles, où l'on représentait un satyre : les acteurs se couvraient le corps de peaux de boucs, et la tête de poils hérissés.

Seilènos [4].

Danse lacónique, qui ne différait de la précédente que parce qu'au lieu d'un satyre, l'acteur représentait Silène.

Sikinnis [5].

Les acteurs chantaient et dansaient en même

[1] Hésych.

[2] Athén. l. XIV. Eusthat. ad iliad. l. XXI.

[3] Pollux. Plat. de leg. l. VII. Lucian. de salt. Dionys. Halic.

[4] Ælian. var. hist. l. III, c. XL. Hésych.

[5] Pollux. Scol. Aristoph. de nub. Etym. aut. Scol. Homer. ad iliad. l. XVI.

temps : les uns en font une danse guerrière, d'autres une sacrée.

Thyrocopicon [1].

La même que *Krousithyron*. *Voyez* cette danse.

NOMS ET CARACTÈRES DES DIVERSES PANTOMIMES.

La danse d'Adonis [2].

Pantomime. *Voyez* la Fête.

Aphroditè [3].

Les aventures de Vénus. Toutes les images de la volupté, toutes les postures de la débauche.

Apollon [4].

Les aventures d'Apollon; son deuil à la chute de Phaéton.

Bathylleios [5].

Danse de Bathylle, pantomime comique.

[1] Athén. l. XIV. Eusthat. ad iliad. l. XXI.

[2] Prudent. hymn. X.

[3] Arnob. l. IV. August. de civit. Dei. Hieronim. ad Marcell. Tatian. ad Græc.

[4] Tatian. Tertull. in apol.

[5] Plut. sympos. l. VII, quæst. VIII. Athén. l. I.

C. *Voyez* K.

Charites [1].

Pantomime où figuraient les Grâces, qui lui ont donné leur nom.

Dactyle [2] ou *Corybantia.*

Les danses les plus simples et les moins variées s'appelaient *dactyle, iamblique, molossique, emmélie, cordace, sikinnis.*

Le dactyle était une danse des curètes ou corybantes [3], exécutée sur des vers de la mesure qui en porte le nom, inventée par les corybantes, selon la fable, gardiens de Jupiter, qui frappaient en cadence leurs boucliers d'airain, pour empêcher les cris de l'enfant de trahir le dépôt dont ils étaient chargés [4].

Danaé [5].

Représentation de la fable de Danaé. *Voyez* Ganymède.

[1] Xenoph. conviv.

[2] Athén. l. XIV. Scol. Sophocl. ad Ajac.

[3] Eusthat. ad iliad. l. IX.

[4] Diomed. gramm. l. III.

[5] Arnob. l. VII.

Daphné [1].

Représentation de sa métamorphose. Ausone nous a laissé l'épigramme suivante sur un mauvais danseur.

Daphnen et Nioben saltavit simius idem;
Ligneus ut Daphne, saxeus ut Niobe.

Diosgonai [2].

Naissance de Jupiter.

Europé [3].

Enlèvement d'Europe par Jupiter métamorphosé en taureau. *Voyez* la fable d'Europe.

Ganymédès [4].

L'enlèvement de Ganymède. La danse d'Europe, de Léda, de Ganymède ou de Danaé, laisse dans l'ame les plus douces, les plus molles impressions.

Gèranos [5].

Instituée par Thésée, cette danse représentait sa sortie du labyrinthe.

[1] Anthol. l. II. Auson. epigr. LXXXIV.

[2] Lucian. de salt.

[3] Arnob. l. VII. Prudent. hymn. X.

[4] Arnob. l. VII.

[5] Hesych. Etymol. aut. Lucian. Pollux. Plut. vit. Thes.

Gingras [1].

Ainsi nommée de l'instrument sinistre, au son de laquelle on l'exécutait.

Glaucos [2].

Aventures de Glaucus.

Glaux [3].

La chouette.

Gypôn [4].

Les vautours.

Hector [5].

Les exploits de ce héros.

Hermès [6].

En l'honneur de Mercure, représenté par l'artiste qui imitait ses actions.

[1] Athén. l. XIV. *Voy.* FÊTES D'ADONIS.

[2] Velleius de Munat. Planc. l. II.

[3] Athén. Hésych.

[4] Pollux, l. IV, c. XIV.

[5] Lucian. de salt. Anthoìog. l. IV.

[6] August. de civit. Dei, l. VII, c. XXVI.

Héraclès [1].

Les douze travaux d'Hercule.

Héraclès mainomenos [2].

Hercule furieux.

Hôrai [3].

Les saisons.

On voyait au commencement de l'automne *la* jeunesse grecque, couronnée de pampres et de lierre, former des pas mesurés au son des fifres et des tambours ; elle ne respirait dans ses chants, dans ses mouvemens, dans ses attitudes que la liberté, le plaisir et la joie : ses danses étaient l'image animée de la gaieté, des transports de Bacchus.

Au retour du printemps, dans toute l'Attique, à Sparte, dans l'Arcadie, les adolescens et les vierges, une couronne de chêne et de roses sur la tête, le sein paré de fleurs nouvelles, et vêtus à la légère [4], couraient dans les

[1] Hieron. in epist. ad Marcell.

[2] Macrob. sat. II, c. VIII,

[3] Xenoph. conviv.

[4] Les Spartiates seuls étaient nus.

bois en formant des danses pastorales. C'était l'innocence des premiers temps qu'ils peignaient dans leurs pas : ils jouissaient des plaisirs de l'âge d'or qu'ils faisaient renaître.

Dans le temps de la moisson, de nouveaux amusemens célébraient les douceurs de l'abondance ; et lorsque les rigueurs de l'hiver ramenaient les peuples dans leurs foyers pour y jouir des bienfaits des autres saisons, les danses des festins leur fournissaient de nouveaux sujets de joie.

L'Italique [1].

Le nom de cette danse indique son origine. Bathylle et Pylade la composèrent de la cordace, de l'emmélie et de la sikinnis. Non-seulement Pylade en partagea l'invention, mais il fit encore un traité sur ce sujet [2].

Kanakè [3].

Représentation de la fable de Canacé ; elle avait lieu au son des instrumens.

Kapaneus [4].

Capanée frappé de la foudre.

[1] Athén. l. I.

[2] Suidas.

[3] Auson. epigr. LXXXIII. Anthol. l. II, tit. XXXVIII.

[4] Auson. *ibid.* Anthol. *ibid.*

Korybantia [1]. *Voyez* Dactyle.

Kronou teknophagia [2].

Saturne dévorant ses enfans.

Kybélè [3].

Cybèle dans les bras d'un berger qui la dédaigne.

Kyklops [4].

Le cyclope.

Léda [5].

Sous les ailes de Jupiter changé en cygne. *Voyez* Ganymède.

Mimetikè [6].

Imitation des gestes et de la contenance qui distinguaient ceux convaincus d'avoir volé les reliefs d'un festin.

Niobé [7].

Représentation de la fable de Niobé. *Voyez* Daphné.

[1] Scol. Sophocl. Ajax. Lucian. de salt. Plut. in erot.

[2] Lucian. de salt.

[3] Hieron. epist. de Hilar. Arnob. l. IV. Tertull. apologet.

[4] Aristoph. Plut. Horat. l. I, sat. V; l. II, epist. II.

[5] Arnob. l. VII. Prudent. hymn. Juven. sat. VI.

[6] Hésych.

[7] Auson. epigr. LXXXIII et LXXXIV. Anthol. l. II, tit. XXXVIII.

Nymphai [1].

Danse où figuraient les nymphes qui lui ont donné leur nom.

Oidipous [2].

Les malheurs d'Œdipe.

Pan [3].

Danse où l'on représentait la divinité qui lui a donné son nom.

Pâris [4].

Le jugement ou la scène de Pâris.

Pythagorikè.

Un danseur, nommé *Memphir*, qui était philosophe pythagoricien, exprimait par sa danse, au rapport d'Athénée [5], toute l'excellence de la philosophie de son maître, avec plus d'élégance, de force et d'énergie, que n'aurait pu le faire le professeur le plus éloquent.

[1] Plat. de leg. l. VII. Xenoph. conviv.

[2] Macrob. sat. l. VII, c. VII.

[3] Plat. de leg. l. VII.

[4] Apul. Mil. X.

[5] Athén. l. I, c. XVII.

Sémélé [1].

Cette danse rappelait la fable de ce personnage.

Titanes [2].

Combat et défaite des titans.

[1] Lucian. de salt.

[2] *Ibid.*

DANSES GUERRIÈRES.

On représentait les dieux occupés, après la défaite des titans, à des danses nobles qui peignaient leurs combats et leur triomphe. C'est alors que Minerve imagina la memphitique. On la dansait avec l'épée, le javelot et le bouclier. On y retraçait, par les mouvemens, les positions et les figures, toutes les évolutions militaires. Il fallait la plus grande adresse et beaucoup de force pour rendre, d'une manière agréable et précise, les expressions vives, fortes et légères dont elle étoit composée.....

Les fougueux aventuriers à qui on donna le nom de *héros*, et dont l'orgueil ne voyait qu'en pitié tous les autres hommes, fixèrent leurs regards sur les dieux, et les imitèrent.

La danse armée fut dès-lors leur exercice journalier. Couverts d'une armure brillante, animés par une symphonie guerrière, le javelot d'une main, le bouclier de l'autre, ils formaient ainsi des jeux qui flattaient leur vanité et qu'ils croyaient dignes de leur courage. Tels furent les amusemens de Castor et Pollux[1] et de cette

[1] Quelques auteurs les croient inventeurs de la danse armée; c'est une erreur. Son institution est beaucoup plus ancienne. Il en est de même de la pyrrhique,

jeunesse impétueuse qui volait avec eux à la conquête de la toison d'or. Telles furent encore, pendant les ennuis d'un long siége, les occupations de cette foule de guerriers, que l'injure faite à Ménélas avait rassemblés devant Troie.

Dans les temps héroïques, d'ailleurs, la guerre était le seul chemin ouvert à la gloire. Les hommes qui se croyaient nés pour elle, ne devaient s'occuper que des exercices capables de rendre leurs corps plus souples et plus vigoureux. La raison négligée ressemblait à ces fruits grossiers qui naissent dans nos champs sans culture. La force, l'adresse, le courage furent les vertus des premiers héros. Les qualités de l'ame, l'amour de l'ordre, le désir du bonheur des hommes ont été, depuis, les vertus plus précieuses des sages.

Les Grecs avaient un grand nombre de danses militaires. On les nommait *pyrrhiques*, soit de Pyrrhus, fils d'Achille, qui dansa un des premiers tout armé pour honorer les funérailles de son père; soit d'un certain Pyrrhicus de Crète ou de Lacédémone, à qui on attribue l'invention de ces danses; soit d'un mot grec[1],

qu'on attribue à Pyrrhus. Toutes ces danses, sous des noms différens, ne sont que des copies de la memphitique. — Calusac.

[1] *Pur.*

qui signifie *feu*, à cause de la vivacité qui en était le principal caractère [1].

Les uns en attribuent l'invention à Minerve, qui l'enseigna aux dioscures ; les autres aux corybantes ou curètes de l'île de Crète [2].

Les Lacédémoniens préféraient cette danse à toutes les autres ; ils y exerçaient leurs enfans dès l'âge de cinq ans [3].

Les danseurs étaient armés de toutes pièces et formaient en cadence, au son de la flûte, toutes les évolutions militaires, soit offensives, soit défensives.

Pyrrichius était le nom du mètre dominant dans les vers que l'on chantait en dansant la pyrrhique. Ce pied, composé de deux syllabes brèves, exprimait parfaitement la rapidité des mouvemens de cette danse. A l'occasion d'une ambassade des Paphlagoniens, Xénophon fait dans les termes suivans la description de quelques danses guerrières [4].

« Le festin fini, les libations faites, l'hymne

[1] Le Scoliaste de Pindare tire ce mot de *purà*, bûcher, et prétend, d'après l'autorité d'Aristote, qu'Achille mit le premier cette danse en usage autour du bûcher de Patrocle

[2] Dionys. Halic. l. II.

[3] Athén. deipnos. l. XIV.

[4] Xenoph. Cyrop. l. VI.

sontins qui sonnent la charge avec des flûtes et des trompettes [1], imitant le son de la lyre. Seuthus, se levant lui-même, pousse un cri de guerre, et danse avec autant de vîtesse et de légéreté que s'il évitait l'atteinte d'une flèche.

»La pyrrhique ancienne fut d'abord une danse pénible et laborieuse; mais dans la suite diverses modifications la rendirent plus facile. Elle fut consacrée à Bacchus dont elle représenta les victoires dans l'Inde [2], ainsi que la fable de Penthée. Alors, au lieu d'armes offensives, les danseurs portaient des thyrses, des roseaux, des flambeaux. Cette pyrrhique, ainsi modifiée, était une des trois danses qui appartenaient à la poésie lyrique [3] ».

Celle décrite par Apulée [4] porte le caractère d'une danse toute pacifique.

Lycurgue ordonna par une loi que les jeunes

[1] De cuir de bœuf cru.

[2] Athén. deipnos. l. XIV.

[3] *Ibid.*

[4] Puelli, puellæque, virenti florentes ætatulâ formâ conspicui, veste nitidi, incessu gestuosi, græcanicam saltantes pyrrhicam, dispositis ordinationibus decoros ambitus inerrabant; nunc in orbem rotarum flexuosi, nunc in obliquam seriem connexi, et in quadratum patorem cuneati, et in catervæ dissidium separati. — Apul. Miles. l. X.

Spartiates

Spartiates fussent exercés, dès l'âge de sept ans, aux danses qu'il composa sur le mode phrygien. Elles s'exécutaient avec l'épée, le javelot et le bouclier. La memphitique fut le modèle de toutes ces danses guerrières, qui n'étaient au fond qu'un cours réglé des différentes évolutions militaires connues.

La *cheironomie*, que quelques auteurs[1] confondent avec la pyrrhique, était aussi une danse guerrière. Xénophon la distingue néanmoins dans son Festin, quand il fait dire à Charmide : « De retour au logis, je ne dansai pas à la vérité, n'ayant jamais appris ; mais je me mis à gesticuler des mains, car j'étois instruit de cet exercice ». L'origine de cette danse est fort ancienne : il en est parlé dans Hippocrate, et Jamblique en fait un des principaux exercices des disciples de Pythagore. Elle consistait d'abord à faire seul et sans adversaire, avec les bras et les mains, les mêmes mouvemens que l'on faisait dans de véritables combats, et dans les danses guerrières, telles que la pyrrhique. Quoique cet exercice ne pût avoir lieu sans faire plusieurs sauts et plusieurs autres démarches nécessairement exigées par les divers mouvemens des bras, ce-

[1] Athen. *loc. cit.* Eusthat. ad iliad. l. v.

pendant, comme ces sortes de pas n'étaient assujettis à aucune mesure, on ne leur donnait pas précisément le nom de *danse*. Mais ensuite la cheironomie, s'alliant avec les danses militaires, théâtrales, et presque toutes les autres, devint la partie la plus considérable de l'art et de l'habileté des pantomimes.

Juvénal[1] parle de cette danse au sujet d'un chironomonte[2], qui, en servant sur la table, dansait, et coupait les viandes avec tant d'adresse et de légéreté, qu'il semblait faire voler le couteau dont il se servait.

[1] Structorem interea ne qua indignatio desit,
Saltantem spectes, et chironomounta volanti
Cultello, donec peragat mandata magistri
Omnia....

JUVEN. sat. v.

[2] Ce même poète, dans sa sixième satire, à l'occasion du pantomime célèbre Bathylle :

Chironomon Ledam molli saltante Bathyllo
Tuccia vesicæ non imperat : Apula gannit
Sicut in amplexu....

C'est aussi ce qu'entend Cassiodore dans ce passage : *His sunt additæ orchistarum loquacissimæ manus, linguosi digiti, clamosum silentium, expositio tacita, quam musa Polymnia reperisse narratur, ostendens homines posse, et sine oris affatu, suum velle declarare.* — Cassiod. variar, l. IV, epist. LI.

DANSES GUERRIÈRES.

CHŒURS DES LACÉDÉMONIENS.

« Y AYANT, dit Amiot, ès fêtes solemnelles et publiques toujours trois danses : celle des vieillards commençant disoit :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans et hardis.

» Celle des hommes suivoit après, qui disoit :

Nous le sommes maintenant ;
A l'épreuve à tout venant.

» La troisième des enfans venoit après, qui disoit :

Et nous un jour le serons,
Qui bien vous surpasserons ».

Ajax.

Voyez le Dialogue de Lucien. Pantomime guerrière.

Anapale[1].

La lutte réitérée. *Voyez* Gymonpédie.

[1] Athén. l. XIV.

Berekyntiaké[1].

En l'honneur de la mère des dieux. Danse des Crétois armés.

C. *Voyez* K.

Cheironomia[2].

La même que la pyrrhique, selon quelques auteurs.

Diapodismos, Dipodia, Dipodismos[3].

Danse lacédémonienne.

Epicredios[4].

Danse crétoise.

Gymnopédie[5].

Danse laconique. Un chœur d'adolescens et un d'hommes faits dansaient nus en chantant des vers de Thalète ou d'Alcman, ou les péanes du Lacédémonien Dionysodote. Les coryphées

[1] Scol. Sophocl. ad Ajac.

[2] Athén. l. XIV. Eusthat. ad iliad. l. XIII. Plut. sympos. l. VII, quæst. XV. Pausan. iliac. II. Aristenet. l. I, epist. XXVI.

[3] Hésych. Athén. l. XIV. Pollux, l. IV, c. XIV.

[4] Athén.

[5] Lucian. de salt. Plut. apophth. Thucyd. l. V.

portaient des couronnes de palmier, nommées *thyreaticoi*, en mémoire de la victoire obtenue à Thyrée [1]. On célébrait cette danse au milieu de la place publique [2], en l'honneur de Bacchus, sur des chants lyriques [3] consacrés à Apollon [4]. Les anciens, après s'être exercés à la gymnopédie avant d'entrer au théâtre, dansaient la pyrrhique [5].

Kalabrismos [6] ou *Kolabrismos* [7].

Danse guerrière particulière aux Thraces, aux Cariens et aux Paphlagoniens. Athénée la met au nombre des danses les plus simples.

Kapria [8], *Karpea*, *Karpoia* [9].

Nous en avons donné ci-dessus le description tirée de Xénophon.

[1] Athén. l. xv.

[2] Hésych.

[3] Athén. l. xiv.

[4] Pausan. Lacon.

[5] Athén. *loc. cit.* Max. Tyr. diss. xxxvi.

[6] Athén. l. xiv.

[7] Pollux, l. iv, c. xiv. Xenoph. de Cyri exped. l. vii. Hésych.

[8] Hésych.

[9] Xenoph. *loc. cit.* Max. Tyr. dissert. xii.

Kermophoros[1].

Danse furieuse, qui empruntait son nom d'une espèce de vase que portaient les danseurs.

Kola[2].

La même que *xiphismos*. *Voyez* cette dernière.

Kolabrismos. Voyez *Kalabrismos*.

Komastiké[3].

Combat.

La Lionne[4].

Danse terrible, comme l'indique assez son nom. Athénée en fait une danse ridicule[5].

Mongas[6].

Caractère furieux.

Podismos[7].

La poursuite.

[1] Athén. l. XIV. Pollux, l. IV, c. XIV.
[2] Hésych.
[3] Pollux.
[4] *Idem*.
[5] Athén. l. XIV.
[6] *Idem*, *ibid*.
[7] Pollux.

Poiphygma[1].

Cette danse paraît avoir été inventée pour inspirer la terreur.

Polemikè[2].

Combat aux sons de la flûte.

Prylis[3].

Quelques-uns la confondent avec la pyrrhique.

Pyrrichè[4].

Nous en avons donné ci-dessus les divers caractères.

Skiphismos[5].

Voyez ci-après *Xiphismos*.

Télésias[6].

Ainsi appelée du nom de son inventeur.

Thermaystris[7].

Danse furieuse : les acteurs, les bras nus

[1] Hésych.

[2] Pollux. Athén. Eusthat. ad iliad. l. xxi.

[3] Callim. hymn. ad Jov. Hésych.

[4] Suid. Hésych. Pollux. Athén. Plat. de leg.

[5] Hésych.

[6] Athén. Pollux.

[7] Athén. l. xiv. Pollux, l. iv, c. xiv. Apul. Milesiac. viii. Lucian. de salt. Eusthat. ad odyss. l. viii.

jusqu'aux épaules, agitaient de grandes épées et des haches, au son de la flûte. Il ne faut point confondre cette danse avec la *kubistèse* ou le *xiphismos*. Dans la *thermaystris*, les danseurs tenaient long-temps la tête baissée, formaient divers gestes lascifs, roulaient en cercles leurs cheveux pendans, se mordaient quelquefois les muscles, et finissaient par se déchirer eux-mêmes les bras avec le fer dont ils étaient armés.

Thrakios [1].

La Thrace : danse guerrière.

Xiphisma [2], ou *Xiphismos.*

Les danseurs tenaient à la main des glaives nus : de-là le nom de cette danse.

[1] Athén. l. xiv. Xénoph. de Cyri exped. l. vi.

[2] Pollux, l. iv. Athén. l. xiv. Hésych. Suid.

DANSES PARTICULIÈRES

De quelques peuples, ou usitées dans certaines circonstances, de différentes classes de citoyens, ou des mimes dans les festins et les fêtes particulières. Ils répétaient dans ces dernières une partie des Danses dramatiques.

Outre les fêtes publiques qui mettaient quelque variété dans leur manière simple de vivre, les événemens particuliers de chaque famille fournissaient encore aux Grecs, de temps en temps, des occasions de plaisir. A l'anniversaire de la naissance d'un père, au mariage d'un fils, à l'arrivée d'un étranger, on préparait des festins, on exécutait des concerts, on formait des danses. L'amitié, la tendresse, l'hospitalité concouraient ensemble pour ranimer la joie et entretenir le plaisir.

Dans les premiers temps, chaque famille fournit elle-même les acteurs de ces fêtes particulières; ensuite le luxe fit imaginer de jouir de ces amusemens avec plus d'agrémens et moins d'embarras. On trouva des gens exercés qui jouaient de divers instrumens, d'autres qui chantaient et dansaient pendant et après les festins.

Tandis que le vin et la bonne chère exci-

taient et flattaient le goût des convives, la danse et la musique occupaient agréablement les autres sens.

Cependant les amusemens étrangers qu'ils appelèrent à leurs festins, n'excluaient point les danses de famille. Ces assemblées où l'on dansait pour le seul plaisir de cet exercice, furent toujours en usage parmi eux : Socrate lui-même tenait à honneur d'y exécuter les danses qu'il avait apprises de la belle Aspasie.

Les danses particulières aux noces et aux festins s'exécutaient ordinairement au son de la flûte. On faisait venir des danseurs et des musiciens pour amuser les convives, qui souvent se confondaient avec les premiers, quand les vapeurs du vin commençaient à échauffer l'imagination.

Voici la description d'une de ces danses, telle que Xénophon nous l'a laissée :

« Dès qu'on eut desservi, les libations faites, l'hymne chanté, entre un Syracusain avec une joueuse de flûte, belle et bien faite, une danseuse exercée aux sauts périlleux, et un adolescent qui dansait et jouait de la lyre parfaitement...., la danseuse avance dans la salle du festin au son de la flûte : on lui donne douze cerceaux [1] ;

[1] *Trochous.*

elle les prend, se met à danser, les jette en l'air avec tant de justesse que leur chute marquait la mesure en retombant dans sa main..... On apporte ensuite un grand cercle garni d'épées, la pointe en dedans, au milieu duquel la danseuse exécute plusieurs sauts, ce qui ne causa pas moins d'étonnement que d'effroi aux spectateurs qui craignaient de la voir blessée; mais elle s'en tira avec son adresse accoutumée, et ne se fit aucun mal..... L'adolescent se mit à danser; ses gestes, ses mouvemens le font paraître encore plus aimable aux convives.

» Un parasite qui était du repas, se lève de sa place, fait quelques tours dans la salle, et veut imiter les mouvemens de l'adolescent et de la danseuse; mais d'abord il s'y prend de telle manière que tous ses gestes paraissent extrêmement ridicules. La danseuse renversée faisait la roue en rapprochant sa tête de ses talons : le bouffon qui veut l'imiter, se plie en devant, et fait la roue dans cette position. On avait couvert l'adolescent d'applaudissemens, parce qu'il donnait en dansant de l'action à tout son corps; le bouffon demande un air plus gai à la joueuse de flûte, et se met à remuer en même temps les bras, les pieds et la tête, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, il tombe sur un lit.

» On apporte un siége au milieu de la salle: « Citoyens, dit le Syracusain élevé, voici Ariane » qui va entrer dans sa chambre nuptiale ; Bac- » chus, qui a fait un peu la débauche avec les » dieux, viendra la trouver, et tous deux se » plongeront dans l'ivresse de la volupté ». Ariane, parée de tous les ornemens d'une jeune épouse au jour de l'hymenée, entre dans la salle et se repose sur le siége. Bacchus vient ensuite, annoncé par les airs consacrés aux fêtes de ce dieu ; c'est alors qu'on admire tout le talent du Syracusain. A cette symphonie, Ariane fait connaître par ses gestes combien elle est charmée de l'entendre ; mais elle se garde bien d'aller au-devant de l'époux ; elle ne quitte pas même sa position, quoiqu'on remarque toute la peine qu'elle éprouve à se contenir. Bacchus l'aperçoit, s'avance vers elle avec des mouvemens passionnés, etc ».

Les noces, les festins, la moisson, la vendange étaient célébrés par des danses qui empruntaient les caractères particuliers de chacune de ces fêtes.

Longus, dans ses Pastorales [1], nous a laissé l'agréable description de la danse des vendanges. Voici comme il s'exprime : « Dryas se lève ; il

[1] Long. l. II, fin.

» commande qu'on lui joue un air bachique: » il exécute la *danse du pressoir*, imitant successivement les vendangeurs, ceux qui portent la hotte, ceux qui foulent les raisins, » ceux qui emplissent les tonneaux, et ceux qui » boivent le vin doux. Les mouvemens du danseur expriment toutes ces choses avec tant » d'art, que l'on croit effectivement voir des » vignes, un pressoir, des tonneaux ; on croit » même que Dryas boit véritablement ».

Philostrate [1], dans ses Tableaux, décrivant celui qui représentait Pyrrhus et les Mysiens, parle d'une danse de vendangeurs.

Si un homme bien né pouvait, sans nuire à sa réputation, partager les plaisirs des danses les plus bouffonnes, il en laissait tout l'honneur aux danseurs de profession que l'on salariait: il se fût déshonoré s'il eût voulu rivaliser avec eux. Cependant il arrivait assez souvent qu'échauffé par la vapeur du vin, on se livrait à ces exercices peu convenables, et que les Grecs issus des familles les plus distinguées, se mêlaient aux danseurs et grossissaient leur troupe.

Hérodote raconte, à ce propos, l'histoire d'un jeune Athénien, fils de parens illustres, qui, par une indiscrétion semblable, manqua un ma-

[1] Phil. jun. icon. x.

riage très-avantageux. Clisthène, tyran de Sicyone, se propose de marier sa fille Agariste au plus brave des Grecs; un héraut publie aux jeux olympiques, que tous ceux qui aspirent à la main d'Agariste, aient à se rendre à Sicyone dans soixante jours ou même plutôt, que ce prince donnerait sa fille, un an après les soixante jours expirés, à celui qu'il en jugerait le plus digne.

Tous les Grecs de distinction qui pouvaient aspirer à cette alliance se rendent à Sicyone où Clisthène leur a fait préparer un stade et une palestre pour s'y exercer. Dans le nombre des aspirans, vinrent deux Athèniens, Mégaclès [1] et Hippoclide [2], ce dernier le plus riche et le plus bel adolescent d'Athènes.

Arrivés tous au temps prescrit, Clisthène s'informe de leur pays et de leur naissance, les retient près de lui pendant un an, éprouve leur courage, leur vivacité, leurs connaissances, leurs mœurs, entretient chacun d'eux en particulier, tantôt les réunit tous ensemble, conduit lui-même les plus jeunes aux lieux d'exercice, pour y être témoin de leur adresse. Il les éprouve sur-tout dans les festins en les traitant

[1] Fils d'Alcméon.

[2] Fils de Tysandre.

magnifiquement pendant le séjour qu'ils font près de lui. Parmi les aspirans, les Athéniens sont ceux qu'il distingue le plus, et sur-tout Hippoclide, dont il admire le courage et les ancêtres issus des Cypsèles de Corinthe.

Le jour arrivé, où Clisthène devait nommer l'époux de sa fille, il fait immoler cent bœufs, et donne un festin magnifique aux aspirans et à tous les Sicyoniens. A la fin du repas, grande dissertation entre les rivaux sur la musique et sur tout autre objet. On continue à boire. Hippoclide qui fixait déjà les regards de toute l'assemblée, demande un air grave, sur lequel il danse l'*emmélie :* il est très-satisfait de lui-même ; mais il commence à perdre beaucoup dans l'opinion de Clisthène. Après un instant de repos, Hippoclide se fait apporter une table sur laquelle il exécute les danses lacédémoniennes d'abord, ensuite les athéniennes ; enfin, appuyant sa tête sur la table, les pieds en haut, il fait avec ses jambes les mêmes exercices qu'il venait de faire avec ses bras [1]. A la première et à la seconde danse, Clisthène avait dissimulé ; mais ne pouvant se contenir davantage : « Fils de Tysandre, tu as manqué la mesure et ton

[1] *Toisi skelesi echeironomêse.*

mariage [1] » ; à quoi Hippoclide : « Je m'en soucie peu [2] » : expression qui devint proverbe dans la suite.

Aletère [3].

Danse des Sicyoniens et des habitans d'Itaque.

Alôpex.

Danse du renard [4].

Alphitôn ekkusis [5].

La farine renversée : danse ridicule.

L'Angélique.

Ainsi nommée, parce que l'artiste qui l'exécutait paraissait en habit de courrier [6].

Anthema [7].

Danse populaire dont le chant commence ainsi :

Où est l'ache, où sont les roses? etc.

[1] *Apôrchêsao ton gamon.*
[2] *Ou phrontis Hippokleidê.*
[3] Athén. l. XIV.
[4] Hésych.
[5] Athénée.
[6] Hésych. Athén. l. XIV. Pollux, l. IV, c. XIV.
[7] Athén.

Apokrisis.

Apokrisis [1].

La séparation.

Aposkelesis [2].

Danse enfantine.

Baryllica [3].

Inventée par Baryllicus.

Baukismos [4].

Inventée par Baukus.

Bibasis [5].

Danse laconique; exercices et prix proposés aux deux sexes. Il fallait sauter un nombre de fois déterminé en se frappant le derrière du talon.

Briskismata [6].

Danse phrygienne.

Byllichai [7].

Danse lacédémonienne.

C. *Voyez* K.

[1] Hésych.
[2] *Idem.*
[3] Pollux.
[4] *Id.* Etymol. aut. Scol. Aristoph. equit. Hesych.
[5] Pollux.
[6] *Idem.*
[7] *Ibid.*

Choreios [1].

Nom commun au chant et à la danse qu'il dirige.

Ekateris [2].

Exercice dont les mains faisaient presque tous les mouvemens.

Eklactisma, Eklactismos [3].

Exercice particulier des femmes qui, pour l'exécuter, sautaient de manière que leurs talons s'élevaient plus haut que leurs épaules.

Epanconismos [4].

Ceux qui la dansaient se frappaient du coude; circonstance qui lui a fait donner ce nom.

Epilenios [5].

Chanson et danse des vendangeurs.

Voyez-en ci-dessus la description.

Epizephyrios [6].

Particulière aux Locriens.

[1] Athén. l. XIV.

[2] Pollux. Athén.

[3] *Id.* Hésych. Aristoph. vesp.

[4] Athén.

[5] Pollux, l. IV, c. VIII. Athén. l. V. Long. past. l. II. Philostr. jun. in icon. Max. Tyr. dissert. XIV.

[6] Athén. l. I.

Hormos [1].

Voyez *Knôssia.*

Hygra [2].

Voyez *Ekateris.*

Izôsôs [3].

Espèce de danse.

Kallibas [4].

Exercice des femmes, périlleux et lascif.

Kateris [5].

Danse très-ancienne qui paraît être la même que l'*ékateris.*

Keleustès [6].

Exécutée au son des flûtes.

Klopeia [7].

Espèce de danse particulière, ainsi que les suivantes.

[1] Lucian. de salt.
[2] Pollux.
[3] Hésych.
[4] *Idem.*
[5] Lucian. de salt.
[6] Athén. l. XIV.
[7] Hésych.

Kolea et *Kolia* [1].

Kômétikè [2].

Danse très-légère qui s'exécutait dans les rues.

Krétikè [3].

La crétoise. On comprend sous ce nom l'*epikrèdios* et l'*orsitès*.

Voyez l'une et l'autre.

Mantiniakè [4].

Danse des habitans d'une ville d'Arcadie, Mantinée, qui lui a donné son nom.

Mênès [5].

Danse des Chariniens, du nom de l'athlète qui l'inventa. Qui sont ces Chariniens? N'a-t-on pas voulu dire plutôt les Lariniens [6]?

Molossikè [7].

Danse très-simple.

[1] Hésych.
[2] *Idem.*
[3] Scol. Sophocl. ad Ajac. Athén. l. 1.
[4] *Ibid.*
[5] Pollux.
[6] Meurs. orchestr.
[7] Athén.

Oklasma [1].

Elle tire son nom du geste des danseurs qui pliaient leurs genoux. Elle s'exécutait au son de la flûte; on la confond avec

L'orsitès [2].

Danse crétoise.

Panoscholon [3].

Danse particulière.

Persikè [4].

Ainsi nommée parce qu'elle vient des Perses.

Pinakis [5], ou *Pinakides* [6].

Elle se dansait aux sons de la flûte.

Podikra [7].

Danse laconique.

Rakterion [8].

Danse particulière ainsi que la suivante.

[1] Pollux. Aristoph. Xenoph. de Cyri exp. Heliodor.
[2] Athén.
[3] Hésych.
[4] *Ibid.*
[5] Athén.
[6] Pollux. Hésych.
[7] *Idem.*
[8] *Idem.*

Salmoxis [1].

Sichtharis [2].

Danse lybienne.

Sikinnotyrbé [3].

Nom du chant et de la danse qu'il dirigeait.

Troizèniakè [4].

Particulière aux habitans de Trézène.

Yalkadai [5].

Danse laconique exécutée par des enfans.

DANSES LASCIVES, LICENCIEUSES.

Aphroditè.

Voyez PANTOMIME.

Apokinos [6].

Danse libertine.

Voyez *Courtisanes,* article MÉGARE.

Nous ne traduirons pas les passages suivans: *Ut alia multitudo lasciviens incompositos eor-*

[1] Hésych.

[2] *Idem.*

[3] Athén. l. XIV.

[4] *Id.* l. I.

[5] Hésych.

[6] Pollux, l. IV, c. XIV. Athén. l. XIV. Scol. Aristoph Suid. Alciphron.

porum dissolveretur in motus, saltitaret, et cantaret, orbes saltatorios verteret, et ad ultimum clunibus et coxendicibus sublevatis lumborum crispitudine fluctuaret [1] .....

Quin et ipsos dicatis deos ludere, lascivire, saltare, obscœnas compingere cantiones et clunibus fluctuare crispatis [2].

Forsitan expectes ut Gaditana canoro
Incipiat prurire choro, plausuque probato
Ad terram tremulo descendant clune puellæ [3].

Vibrabunt sine fine prurientes
Lascivos docili tremore lumbos [4].

Aposeisis [5].

Danse lascive.

Bactriasmos [6].

Voyez *Apokinos* et *Maktrismos*.

Brydalicha [7].

Danse laconique exécutée avec des masques de femmes, ridicules et indécens.

[1] Arnob. l. II.
[2] *Idem*, l. VII.
[3] Juvén. sat. XI.
[4] Martial. l. V, epigr. LXXX.
[5] Pollux.
[6] *Id.* l. IV, c. XIV. Isaac. Casaub.
[7] Hésych.

C. *Voyez* K.

Diarricnoustai.

Voyez *Ricnoustai.*

Epiphallos [1].

Danse lascive.

Hédion [2] et *Héducomos* [3].

Espèce de chant et de danse dont le nom indique la volupté.

Kidaris [4].

Particulière aux Arcadiens.

Knismos [5].

Nom de la danse et du chant de la flûte sur lequel on l'exécutait.

Komos [6].

Hésychius en fait une danse pastorale ; le même nom exprime le chant et la danse.

Konisalos [7].

Elle était en même temps satyrique.

[1] Athén. Eusthat. ad iliad. l. XXI.

[2] Pollux, l. IV, c. XIV.

[3] *Ibid.* Eusthat. ad iliad. l. XXI. Athén.

[4] Athén.

[5] Pollux. Athén. Eusthat. ad iliad. l. XXI. Hésych.

[6] Pollux. Suid. Etymol. aut. Athén. Eusthat. *loc. cit.*

[7] *Idem.*

Lamprotera [1].

Elle se dansait sans vêtemens et sur des paroles excessivement libres.

Magódè [2].

Danse voluptueuse, ainsi appelée du mage Chrysogone.

Makter [3].

La même que

Maktrismos [4].

Voyez *Apokinos.*

Mothon [5].

Elle exprime à la fois la danse et le chant sur lequel des esclaves l'exécutaient.

Ricnoustai [6].

Danse qui consistait dans le mouvement lascif des reins.

[1] Pollux.
[2] Hésych.
[3] *Idem.*
[4] Athén. l. XIV.
[5] Hésych. Scol. Aristoph. equit. Suid Pollux. Athén. Eusthat. ad iliad. l. XXI.
[6] Pollux. Etymol. aut. Hésych.

Strobilos [1].

Danse licencieuse.

Sybaritikè [2].

La sybarite devait présenter toute la mollesse du peuple dont elle portait le nom.

[1] Suid. Etymol. aut. Hésych. Pollux. Athén.
[2] Max. Tyr. dissert. XXXIII.

NOTES.

(*a*) TOMBEAUX D'ACHILLE, DE PATROCLE, etc.

« Écoutons le divin poète (Homère) lorsqu'il prédit » l'éternelle durée de ces monumens, et qu'il peint » l'impression qu'ils doivent faire à l'avenir sur les » navigateurs qui passeront dans l'Hellespont.

» Si je triomphe, dit Hector, si Apollon me donne » la victoire, j'arracherai au vaincu ses dépouilles; » je les porterai à Troie; je les brûlerai sur l'autel » du Dieu qui me protége : je rendrai aux Grecs son » cadavre; ils l'enfermeront dans le cercueil, et sur les » bords de l'Hellespont ils lui élèveront un tombeau. » Le nautonnier qui voguera sur ses ondes, dira : *Là,* » *est le tombeau d'un héros, qui jadis périt sous les* » *coups d'Hector*.... Il le dira, et ma gloire vivra jus- » qu'aux siècles les plus reculés (1) ».

Homère met une sorte de complaisance à rappeler dans l'Odyssée le souvenir de ces tristes monumens; il est pénétré de l'intérêt qu'ils inspiraient de son temps à tous les voyageurs. Sans doute lui-même était allé brûler de l'encens sur les tombeaux de la plaine de Troie.

Agamemnon, racontant à Achille dans les enfers les cérémonies de ses funérailles, lui dit : « Après que » les flammes de Vulcain t'ont consumé, nous rassem- » blons, Achille, à la naissance de l'aurore, tes osse-

(1) Iliad. l. VII.

» mens blanchis; nous les arrosons d'un vin pur et » d'un parfum huileux. Ta mère nous apporte une » urne d'or, présent, disait-elle, de Bacchus, et l'ou- » vrage de l'industrieux Vulcain. Là, fameux héros! » reposent tes cendres, confondues, selon tes désirs, » avec celles de ton ami Patrocle; là, séparément, sont » encore les cendres d'Antiloque, lequel, après la mort » du fils de Menœtius, fut le plus cher de tes compa- » gnons. Nous, l'armée valeureuse des Grecs, nous » érigeons, avec piété, autour de cette urne, un grand » et remarquable monument au bord du rivage le plus » avancé sur l'Hellespont, afin que les races présentes » et futures l'aperçoivent d'un grand éloignement en » traversant cette mer (1) ».

Le tombeau d'Achille a été trouvé par le citoyen Chevalier, auquel la science de l'antiquité, et particulièrement Homère, ont de si grandes obligations. *Voyez* le *Voyage dans la Troade*, p. 237 et *suiv.*

(*b*) AMPHIARAÜS.

Hypsée, fils du fleuve Asope, avait remarqué que rien ne résistait à Amphiaraüs, que tous les Thébains fuyaient devant lui. Il brûle de se mesurer avec un guerrier si redoutable : lui-même, sur son char, il poussait devant lui les bataillons de Tyrinthe; mais à la vue du favori d'Apollon, il ralentit sa poursuite: il s'efforce de le joindre pour éprouver contre lui son courage et ses armes; mais ses tentatives sont inutiles.

Echauffé par la présence d'Apollon, Amphiaraüs

(1) Odyss. l. xxiv.

n'en devient que plus terrible. Les bataillons entiers reculent devant lui. Frappés de terreur, ils sont renversés avant même d'avoir reçu aucune blessure. Les lâches ! ils reçoivent la mort sans oser se défendre. La vue éblouie ne peut distinguer si ces malheureux sont foulés par la pesanteur du char, ou sous les pieds des coursiers.

Telle une haute montagne battue des vents aux approches de l'hiver, ou que l'âge a minée sourdement: un de ses flancs se détache avec un horrible fracas; il se précipite en bondissant dans les campagnes. La masse énorme se porte tantôt sur la droite, et tantôt sur la gauche: elle entraîne avec elle les hommes, les moissons, les antiques forêts. Enfin son impétuosité se ralentit; elle va s'enterrer dans la vallée, ou, tombant au milieu d'un fleuve, elle en détourne le cours.

De même ce char meurtrier, surchargé du poids d'un grand homme et d'un dieu puissant, roule, s'ouvre un large passage, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et se baigne par-tout dans le sang d'une foule de guerriers.

Le dieu de Délos, assis auprès de son devin chéri, lui fournit des traits et guide ses coursiers; il dirige ses coups, détourne ceux qu'on veut lui porter, empêche les flèches qui volent de toutes parts, d'arriver jusqu'à lui.....

Cependant les chevaux fatigués d'Amphiaraüs avancent lentement sur un terrain jonché de morts et de mourans; leur souffle se confond avec l'haleine de ceux qui respirent encore...

En peu de temps le frein, le timon sont couverts

coagulé ; les roues embarrassées dans
go, ne se dégagent qu'avec peine. Les
rs, ô spectacle d'horreurs ! plongent,
ités dans les entrailles des morts qu'ils
vent et dispersent au loin.
ar, Amphiaraüs arrache avec violence,
nemis mourans, les flèches, les dards
é jusqu'à leurs os. Soudain les ames cour-
roucées abandonnent les corps, et suivent en frémis-
sant le char de leur vainqueur.

Alors Apollon se manifeste à son prêtre : « Mets à
» profit ton dernier soleil, lui dit-il; couvre-toi d'une
» gloire immortelle, tandis que la mort à laquelle
» nulle force divine ne peut te soustraire, te respecte
» encore à cause de moi. Les dieux eux-mêmes, les
» dieux sont soumis au destin.

» Ta vie est à son terme : les parques, tu ne l'ignores
» pas, n'ont jamais, en faveur d'aucun mortel, ourdi
» deux fois la trame de ses jours. Descends, va jouir
» à jamais de cette volupté pure que la bonté des dieux
» accorde aux fortunés habitans de l'élysée : du moins
» tu n'auras rien à redouter de la tyrannie de Créon,
» et tu ne craindras pas d'être exposé sans sépulture
» aux injures de l'air.

— » Dieu bienfaisant de Cyrrha, répond Amphia-
» raüs en s'appuyant sur sa lance ; ô mon père ! il y a
» déjà long-temps que je m'aperçois, à la marche pé-
» nible de mon char, qu'un dieu assis auprès de moi,
» dirige ces coursiers prêts à s'abîmer avec moi dans
» les gouffres infernaux. Quel honneur pour un chétif
» mortel ! Mais, dieu propice ! ne retenez plus les

» bras de la mort suspendus sur ma tête; déjà même » j'entends rouler les eaux rapides du Styx et des » autres fleuves qui défendent l'empire du noir Pluton. » Les trois gueules du féroce Cerbère effraient déjà » mon oreille. Reprenez ce laurier, ces bandelettes, » dont vous avez daigné décorer le front de votre pro- » phète; ils ne doivent pas descendre avec moi dans » les enfers. Oh! si par un entier dévouement à vos » autels, j'ai pu me rendre digne de votre protection, » exaucez, je vous en conjure, les derniers vœux de » votre prêtre. Dieu puissant! tirez vengeance de la » perfidie dont je suis aujourd'hui la funeste victime! » punissez ma coupable épouse par les mains mêmes » de mon fils; que, dans les accès d'une fureur divine, » il la méconnaisse; qu'elle tombe sous ses coups » !

Il dit; et soudain Apollon, le cœur en proie à la tristesse, abandonne le char en détournant la tête; des larmes involontaires inondaient son visage: en même temps le char, les roues, les coursiers éprouvent un frémissement sinistre, avant-coureur du sort qui les menace.

Tel un vaisseau surpris de la tempête pendant une nuit obscure: il ne doute plus de sa perte lorsqu'il voit les deux gémeaux, Castor et Pollux, disparaître et céder la place à la constellation mal-faisante de leur sœur Hélène.

Cependant la terre prête à s'entr'ouvrir, commence à s'ébranler; sa surface est agitée: un murmure souterrain mugit sourdement, s'élève ensuite, circule et se propage dans toute l'étendue de la plaine. On croit d'abord que le tumulte du combat, les cris des com-

battans sont la cause de ce bruit extraordinaire. On s'exhorte à tenir ferme ; mais une nouvelle commotion, plus forte que les précédentes, fait broncher les chevaux et chanceler les escadrons entiers. Les bras, glacés par la terreur, laissent tomber les armes. Les cimes des arbres heurtent les unes contre les autres; les murs mêmes de Thèbes éprouvent de violentes secousses ; et l'Ismène troublé s'élance hors de son lit. L'ardeur de s'égorger fait place à l'épouvante : chacun plante son javelot en terre, et cherche à s'affermir sur sa lance tremblante. Le Grec s'appuie sur le Thébain, le Thébain sur le Grec : l'instant d'après ils se fuient, effrayés de l'horrible pâleur qui couvre le visage de l'un et de l'autre.

Ainsi, lorsque Bellone exerce sa fureur dans un combat naval, les deux partis oublient les dangers dont la mer les menace ; mais s'il survient une tempête, le sang ne coule plus, les glaives rentrent dans le fourreau ; la vue d'un genre de mort affreux et les craintes communes font cesser le combat ; chacun alors pense à sa propre sûreté.

Tel était l'image flottante de ce champ de bataille, dont la surface ne cessait d'être agitée.

Soit que les vents se fussent insinués dans les entrailles de la terre, et que, furieux de se voir ainsi renfermés, ils voulussent briser leur prison, et se mettre en liberté ; soit que l'eau eût insensiblement miné, dégradé l'intérieur du sol ; soit que la machine du ciel eût pesé sur notre globe, ou que Neptune, d'un coup de son trident ayant frappé le fondement des mers, les ondes en courroux essayassent de se frayer un passage

sage dans les terres; soit enfin que toute la nature se vît contrainte d'exécuter l'arrêt des destinées contre le divin prophète, ou qu'elle voulût témoigner son indignation contre les deux frères sacriléges, la terre tout-à-coup se fend, présente un gouffre immense. La lumière du ciel, l'ombre infernale, surprises de se rencontrer, reculent d'horreur.

L'abîme épouvantable engloutit le prophète et les coursiers, au moment que ces derniers s'élancent pour franchir l'ouverture. Toujours ferme et debout sur son char, Amphiaraüs tient ses armes d'une main, de l'autre il serre les guides, et sans pâlir il descend aux enfers. Cependant, en tombant, il ne peut s'empêcher de tourner ses regards vers la voûte étoilée : il soupire en voyant les deux extrémités du gouffre s'avancer, se réunir au-dessus de sa tête.

Enfin une légère secousse remet la plaine dans son état naturel; et la terre, en se refermant, repousse vers les régions célestes le faisceau de lumière qui allait pénétrer dans le sombre empire des morts.

Oh! qui pourrait peindre l'affliction des Argiens, lorsque, revenus à eux-mêmes, ils peuvent donner un libre cours à leurs gémissemens.... Tous ne sont occupés que de la perte qu'ils viennent de faire. Il n'est aucun des Grecs qui ne célèbre vos louanges, ô Amphiaraüs! On reconnaît l'infaillibilité de vos oracles. Les larmes coulent de toutes parts; un seul cri s'élève de toutes les tentes : « Les dieux se sont éloignés de nous; non, » il n'est plus de dieu qui protége ce camp. Hélas! » qu'est devenu ce char ombragé de lauriers! que sont » devenues ces armes, cette parure prophétique? à

» quoi lui a servi d'habiter les antres sacrés, les bords » de la fontaine de Castalie ? Est-ce là le sort que » semblaient lui promettre les divins trépieds ? O » Apollon ! est-ce ainsi que vous favorisez ceux qui se » dévouent au culte de vos autels ? Quel augure » dans la suite nous fera lire plus sûrement dans le » grand livre des cieux ? quel autre nous manifestera » l'intention de Jupiter, lorsque ce dieu fait gronder » son tonnerre à gauche ? ou qui interrogera pour nous » la volonté des immortels dans les entrailles palpi- » tantes des victimes ? Qui nous dira quand il faut » marcher à l'ennemi, quand il faut l'éviter ; quel » temps est propice pour la guerre, quel autre est fa- » vorable pour traiter de la paix ? A quel augure les » oiseaux dévoileront-ils désormais les mystères de » notre destinée ? quel autre enfin pourra percer » comme lui dans les profondeurs de l'avenir...? Divin » prophète, vous aviez prévu combien cette guerre » nous serait funeste ! vous n'ignoriez pas la terrible » catastrophe qui devait vous faire disparaître de dessus » la terre ! mais votre grand cœur vous a fait mépriser » les horreurs de la mort... Vous avez eu le courage de » venir avec nous, de vous associer au malheur de nos » armes ; et lorsque vous vous aperçûtes que l'heure » fatale était arrivée, où cette terre allait dévorer sa » victime, devenu plus terrible par le sentiment de » votre fin prochaine, vous vous êtes élancé sur les » bataillons de Thèbes : enseignes, guerriers, tout a » plié, tout a été renversé sous l'effort de votre bras. » Le feu de vos regards terrassait encore l'ennemi, lors » même que vous étiez comme suspendu sur l'abîme

» infernal ; et toujours intrépide, la lance toujours en » arrêt, vous êtes tombé sans pâlir dans la nuit éter- » nelle... Quel est votre sort maintenant ? Le destin » vous aurait-il accordé de remonter un jour des en- » fers sur la terre ? ou bien, assis auprès des parques, » ces divinités qui vous furent toujours chères, rece- » vriez-vous d'elles de nouvelles connaissances, et » leur communiqueriez-vous celles que vous possédez » vous-même ? Peut-être le roi des sombres bords, » touché de vos malheurs, vous a-t-il permis d'errer » dans les champs fortunés, pour y observer le vol » des oiseaux. En quelque lieu que vous soyez, » vous exciterez sans cesse les regrets d'Apollon ; sans » cesse ce dieu verra présent à son esprit l'horrible » événement qui vous arrache à la terre. Long-temps » inconsolable, Delphes refusera de faire entendre ses » oracles aux mortels ; la nouvelle de votre perte fer- » mera les sanctuaires de Ténédos, de Cyrrha, de » Branchus, de Délos, cette île devenue stable depuis » le jour qu'elle vit naître le dieu qu'elle adore. Les » temples de Claros, de Didyme seront déserts ; per- » sonne n'ira plus consulter les sorts de Lycie ; les » chênes prophétiques garderont le silence : un silence » lugubre régnera dans Tymbrée, dans ces bois où » Jupiter, la tête armée de cornes de belier, fait en- » tendre sa voix. Les fontaines sacrées s'efforceront » de se perdre dans le sein de la terre, et les lauriers » eux-mêmes voudront se sécher. L'air par ses varia- » tions, les oiseaux par le battement de leurs aîles, » n'annonceront plus rien de certain. Un jour viendra, » et ce jour n'est pas éloigné, où les peuples, convain-

» cus de votre divinité, vous élèveront un temple où » seront déposés les secrets du destin.... Un prêtre en » votre nom rendra vos réponses à ceux qui réclame- » ront le secours de votre art bienfaisant ».

Stace, Thébaïd. l. vii et viii, trad. de Cormiliolle.

(c) ADRASTE.

Déjà avancé dans sa carrière, et penchant vers la vieillesse, Adraste gouvernait ses peuples dans la paix. Prince d'une race divine, il descendait de Jupiter et par son père et par sa mère. Il n'avait point de fils: les dieux ne lui avaient donné que deux filles qu'il voyait croître sous ses yeux; c'était le seul appui de son illustre famille. Apollon, consulté au moment de leur naissance, lui avait prédit que lorsque ses filles seraient nubiles, il lui viendrait pour gendres un sanglier hérissé et un lion terrible. Adraste conservait cet oracle dans son cœur: sa tendresse paternelle était alarmée de son obscurité

Arrivent aux portes de son palais et se rencontrent au milieu de la nuit le jeune Polynice de Thèbes, et Tydée, prince d'Olénie Ces deux guerriers, inconnus l'un à l'autre, se menacent de paroles outrageantes, et commencent, sans se servir de leurs armes, un combat dangereux . . .

Adraste, surpris d'entendre un bruit extraordinaire et les cris étouffés des combattans, quitte soudain son appartement, traverse son palais environné de flambeaux. Les portes s'ouvrent. Il voit deux guerriers

acharnés l'un sur l'autre..... « Que la paix règne entre » vous... Donnez-vous la main l'un à l'autre en signe » de réconciliation et d'amitié Entrez dans mon pa- » lais..» Ils se rendent à l'invitation obligeante du roi.... Adraste parcourt des yeux les deux étrangers... Il voit sur les épaules de Polynice la peau d'un lion....; d'un autre côté la dépouille du sanglier de Calydon sur celles de Tydée... Immobile, le vieillard se rappelle l'oracle d'Apollon.. Ce sont les dieux eux-mêmes qui ont amené ces deux étrangers chez lui; ce sont les deux gendres que l'augure d'Apollon lui a désignés sous l'emblème de deux bêtes féroces.

Adraste annonce à ces deux hôtes l'intention où il est, pour obéir à l'oracle, de leur donner ses deux filles en mariage. Polynice épouse Argie, et Tydée Déiphile Ses gendres lui demandent du secours pour rétablir Polynice sur le trône de Thèbes, envahi par Etéocle son frère. Adraste, avant de s'engager dans cette guerre, consulte les dieux qui l'en détournent, et ne se rend qu'aux prières d'Argie sa fille. Il marche à la tête de son armée commandée par sept capitaines célèbres dont il est le chef : les autres sont Polynice, Tydée, Hippomédon, Capanée, Amphiaraüs et Parthénopée

L'armée des Grecs arrive à la forêt de Némée, où une horrible sécheresse leur fait éprouver les horreurs de la soif. Hypsipile, princesse de Lemnos, esclave de Lycurgue, roi de Némée, dont elle porte le fils suspendu à sa mammelle, pose cet enfant sur le gazon pour conduire plus promptement les Grecs au fleuve de Langie qui a conservé ses eaux Ils y étanchent leur soif. Ce-

pendant l'enfant déposé sur le gazon, est tué par un serpent monstrueux, et mis au rang des dieux sous le nom d'Archémare, dont Adraste fait l'apothéose.

Il reprend la route de Thèbes avec son armée, et lui fait éprouver un long siége. Tydée y périt le premier. Polynice veut terminer la guerre par un combat singulier avec Etéocle : les deux frères sont en présence; Adraste accourt et se place entre les combattans; mais ses efforts sont inutiles; il se retire. Etéocle et Polynice expirent en même temps sous les coups l'un de l'autre. Seul de tous les chefs, Adraste survécut dans cette guerre. Il se retire à Athènes, et demande à ses habitans les secours nécessaires pour rendre les derniers honneurs aux Argiens et à ses alliés morts sur le champ de bataille. Thésée se rend à ses prières, arme contre Thèbes, et force les Thébains d'accorder aux morts la sépulture. Dix ans après, il tenta une nouvelle expédition contre Thèbes qu'il prit et détruisit avec les secours des Epigones ou descendans de ceux qui avaient péri lors de la première guerre. Il se retira ensuite à Mégare où il mourut.

Les actes multipliés de sa bonté et de sa bravoure le firent mettre au nombre des héros. Ce fut à ce titre qu'on lui érigea des autels à Mégare, à Athènes et à Sicyone : on lui consacra même un temple dans cette dernière ville, où l'on célébrait en son honneur une fête particulière que le tyran Clisthène fit abolir.

(*d*) ANDROGÉE.

Androgée était fils de Minos II, roi de Crète. La

célébration des panathénées attirait à Athènes toute la noblesse des environs. Minos voulut y envoyer son fils Androgée, et ce jeune prince combattit dans ces jeux avec tant d'adresse et de bonheur, qu'il y remporta tous les prix, ce qui lui attira l'estime de tout le peuple, et l'amitié des fils de Pallas, frère d'Egée. Le commerce de ce jeune prince avec les Pallantides devint suspect au roi d'Athènes. Comme il n'avait pas encore fait reconnaître Thésée, et qu'il n'avait point d'autre enfant, il craignit qu'avec le secours de Minos, Androgée ne se mît en état de le détrôner. Ainsi, ayant appris qu'il allait à Thèbes, il le fit assassiner au bourg d'Ænée, sur les confins de l'Attique. D'autres disent qu'Androgée fut tué par le taureau de Marathon.

Minos, apprenant la mort de son fils, porte le fer et le feu dans l'Attique; et les dieux, d'accord avec lui pour venger ce meurtre, désolèrent tout le pays par la peste et la stérilité. Accablés de ces fléaux, les Athéniens ont recours à l'oracle d'Apollon, qui leur dit que le ciel ne s'appaiserait que quand ils auraient fait à Minos la satisfaction qu'il exigerait. Ils envoient donc en Crète demander la paix. Minos la leur accorde à condition que tous les neuf ans ils lui enverraient un tribut de sept jeunes garçons et d'autant de filles, qui, selon la fable, enfermés dans le labyrinthe, y étaient dévorés par le minotaure, ou y mouraient de faim....

Minos, pour honorer la mémoire de son fils, établit des jeux où les vainqueurs recevaient, pour prix de leur adresse, les enfans gardés dans ce labyrinthe....

Du temps de Pausanias on voyait dans l'Attique, vers le port de Phalère, un autel consacré à Androgée

sans autre inscription que celle-ci : Au héros. Mais ceux qui avaient étudié les antiquités du pays, savaient bien que c'était à Androgée qu'on l'avait dédié.

Sabathier. *Dict. Class.*

(*e*) RÉUNION DES PEUPLES DE L'ATTIQUE.

« Au reste, depuis la mort de son père Ægéus, il entreprit une chose grande à merveilles : c'est qu'il assembla en une cité, et réduisit en un corps de ville les habitans de toute la province d'Attique, lesquels auparavant étoyent épars en plusieurs bourgs, et à cette occasion mal-aisés à assembler, quand il estoit question de donner ordre à aucune chose concernant le bien public : et si avoyent bien souvent des querelles et des guerres les uns contre les autres. Mais Théséus print la peine d'aller de bourg en bourg, et de famille en famille leur donner à entendre les raisons pour lesquelles ils devoyent ainsi faire. Si trouva les pauvres gens et les hommes privés bien prests d'obtempérer à sa semonce; mais les riches et ceulx qui avoyent l'auctorité en chasque bourg, non : toutefois il les gaigna aussi en leur promettant que ce seroit une chose publique, non subjecte à la puissance d'un prince souverain, ains plus tôt un gouvernement populaire, auquel il se retiendroit la superintendance de la guerre, et la garde des loix seulement : et au demeurant que chasque citoyen y auroit en tout et par-tout égale auctorité : ainsi y en eut aucuns qui se rangèrent à cela de leur bon gré : les autres qui n'en avoyent point d'envie, fleschirent néanmoins pour la crainte de sa puissance et de sa har-

diesse qui estoit déjà grande: tellement qu'ils aimèrent mieux lui consentir de bonne voulonté ce qu'il leur demandoit, que d'attendre qu'ils y fussent contraints par force. Si feit a donc démolir tous les palais à tenir la justice, et toutes les salles à assembler le conseil, osta tous juges et officiers, et bastit un palais commun et une salle pour tenir le conseil au lieu où maintenant est assise la cité que les Athéniens appellent *Asty*; mais il appela tout le corps de la ville ensemble, *Athènes* : puis institua la fête générale et le sacrifice commun à tous ceulx de l'Attique que l'on appelle *Panathenea*; et en ordonna aussi un autre le seizième jour du mois de juin pour les étrangers qui viendroient s'habituer à Athènes, lequel fut appelé *Métœcia* ».

PLUT. *Vie de Thés. trad. d'Amiot.*

(*f*) HORREURS DE LA GUERRE.

LE rempart le plus sûr d'un état est la justice, la modération, la bonne foi et l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus; la fortune est capricieuse et inconstante dans la guerre : mais l'amour et la confiance de vos voisins, quand ils ont senti votre modération, font que votre état ne peut être vaincu, et n'est presque jamais attaqué. Quand même un voisin injuste l'attaquerait, tous les autres, intéressés à sa conservation, prennent aussitôt les armes pour le défendre....

O hommes généreux, dit Mentor aux Grecs ras-

semblés devant les murs de Salente, je sais que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zèle.... Mais vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux même qui l'entreprennent avec justice et sous la protection des dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les dieux affligent les hommes.

(*g*) CONTRE LE CÉLIBAT.

Quid leges sine moribus
Vanæ proficiunt?
HORAT.

Toi par qui nous vivons, nous chérissons le jour,
Sentiment enchanteur que l'on appelle amour,
Quand tout plaît, s'embellit, s'anime par tes charmes,
Faut-il qu'un nom si doux inspire les alarmes !
Ce cœur si calme encor mais prêt à s'enflammer,
De quels tourmens bientôt il va se consumer !
A peine entrevoit-il ce bonheur qu'il soupçonne,
Qu'il doute, espère, craint, transit, brûle, frissonne ;
Mais à ces prompts transports, à ces vœux effrénés,
Tous les cœurs amoureux ne sont pas condamnés.
Regardons ces bergers ravis, sous ces ombrages,
D'habiter du Poussin les touchans paysages ;
Qui de nous ne voudrait soupirer avec eux?
La vertu fait sur-tout le plaisir de leurs feux.
Oui, le ciel qui dans nous la grave en traits de flamme,
A fait de la vertu la volupté de l'ame ;
Et cette volupté qui se mêle à l'amour,
Y porte un nouveau charme et l'y puise à son tour.
Heureux, qui dans soi-même a laissé l'innocence
Entre l'ame et les sens former cette alliance !

Il n'a plus qu'à jouir, dans un accord si doux,
Des deux biens les plus chers que le ciel fit pour nous.
Philémon et Baucis, tous deux les éprouvèrent :
Tous deux jusqu'au tombeau tendrement ils s'aimèrent ;
Aussi par Jupiter leur toit fut protégé ;
Leur toit, après leur mort, en temple fut changé.
On voit encor leur clos, la source jaillissante,
Le jardin où courait leur perdrix innocente,
Leurs vases les plus chers, d'argile et non d'airain,
Qu'à l'hospitalité faisaient servir leurs mains ;
Leurs pénates entiers, paternel héritage ;
Leur table, dont les pieds du temps marquaient l'outrage,
Que couvraient par honneur les fleurs de la saison,
Quand le maître des dieux soupa chez Philémon.
Quoi ! me dit un censeur, viens-tu par ce langage
En faveur de l'amour prêcher le mariage ?
Et vanter, en s'armant d'une triste vertu,
L'austérité des mœurs ? — Oui sans doute ; et crois-tu,
Pour diffamer le vice et ses noires maximes,
Si je tenais ici la liste de ses crimes,
Que mon vers courageux osant la dérouler,
Toi-même à cet aspect ne te fît pas trembler ?
Ecoute, quand les vents, de leur coupable haleine,
Favorisant Pâris et la parjure Hélène,
Loin de Sparte emportaient leurs perfides vaisseaux ;
Ecoute ce qu'alors Nérée au sein des eaux,
Criait au ravisseur enchanté de sa proie :
« Tu la tiens, insensé, tu pars ; mais devant Troie
» Vingt peuples et vingt rois, pour la redemander,
» Avec mille vaisseaux sont tout prêts d'aborder.
» Tu n'échapperas point à ton juste supplice.
» Déjà sont descendus Agamemnon, Ulysse,
» Achille et Ménélas, et Teucer et Nestor.
» La Grèce est là. Crois-tu, quand l'intrépide Hector
» Cent fois du sang des Grecs fera fumer la terre ;
» Crois-tu qu'avec les sons de ta lyre adultère,
» Et Vénus, dont ta voix t'assura les secours,

» D'Ilion assiégé tu défendras les tours ?
» Que de maux et de pleurs, Pâris, sont ton ouvrage !
» Mais Diomède accourt; il accourt, et sa rage
» Cherche, écume, menace et va te découvrir.
» Tu le vois : tel un cerf que la peur vient saisir,
» A l'aspect d'un lion a déjà pris la fuite.
» L'heure viendra pourtant, les parques l'ont prédite,
» L'heure où, vaincus sans peine et vainement armés,
» Tes bras, tes beaux cheveux encor tout parfumés,
» Des cruels champs de Mars essuieront la poussière.
» Regarde auprès de toi Tysiphone et Mégère ;
» Vois tous ces corps épars, tes sinistres amours
» Sur l'Europe et l'Asie appelant les vautours ;
» Priam, Hécube, Hector, Cassandre, Polixène,
» Pour ta cause égorgés, ou mourant dans leur chaîne ;
» Et ta patrie en cendre, et ce long souvenir
» Qui va de siècle en siècle effrayer l'avenir ».

Je n'ai point, diras-tu, provoquant ta colère,
Prétendu lâchement excuser l'adultère ;
Mais si j'ai fui l'hymen, pour toi si précieux,
Dois-je enflammer ta bile ? et serai-je à tes yeux
Un mortel sans vertu, sans morale ? — Au contraire,
Je te crois un honnête, un doux célibataire,
Que d'un nœud plein d'attraits, trop souvent profané,
Les vices de ton siècle ont sans doute éloigné,
Tel qu'en ses vers charmans nous l'a peint d'Harleville.

. . . . . .

Qui sait, si caressant ta langueur et ton âge,
Dans ton hymen prochain lorgnant ton héritage,
Quelque madame Evrard n'a pas, dans ses desseins,
Donné déjà la chasse à tes nombreux cousins ?
Mais enfin raisonnons. Tes cheveux qui blanchissent,
De la course du temps chaque jour t'avertissent.
Déjà vient la faiblesse, et ta vigueur a fui ;
Ta santé veut des soins, ta main veut un appui.
Que dix fois la balance ait ramené septembre,
Te voilà seul et vieux. Je te vois, dans ta chambre,

De goutte, de neveux tristement assiégé,
Et dans la léthargie un beau matin plongé.
Eh! qui te répondra que ton valet peut-être
N'ose, sous tes habits, faire parler son maître?
Je t'entends au réveil te récrier en vain
Contre un faux testament qu'aura dicté Crispin.
Des vieux garçons mourans, des vieux célibataires,
Les fripons de tout temps sont nés les légataires.
Mais suis-je donc, dis-tu, dans ce triste abandon?
Quoi! personne pour moi ne s'intéresse? — Non.
Telle est, telle est ma loi, te répond la Nature :
Tu repoussas mes dons, je venge mon injure;
Tu voulus vivre seul, dévore donc l'ennui
Du désert dont l'horreur t'environne aujourd'hui.
Demande à ce désert de t'aimer, de te plaindre.
Mais tourne ici les yeux; vois doucement s'éteindre
Sans crainte, sans remords, ce vieillard vertueux
Qu'entourent, en pleurant, ses fils respectueux.
Il donna pour tribut, aux siens, à sa patrie,
Soixante ans de travaux, de vertus, d'industrie.
Il n'a point seul, à part, sur un plan dangereux,
En dépit de mes loix, voulu se rendre heureux :
C'est moi qui, sans éclat, sans livre, sans système,
Sans parler de bonheur, sans qu'il y songeât même,
A ce bonheur si pur l'ai conduit par la main.
Il vécut courageux, patient, juste, humain;
Il suivit sans effort cette agréable route.
Ce n'est pas la vertu, c'est le vice qui coûte.
Au banquet de la vie admis pour quelque temps,
Il laisse sans regret sa place à ses enfans.
Pourquoi, pourquoi l'Amour a-t-il reçu ses armes,
Tant de grâces, d'attraits, de puissance et de charmes?
Pourquoi le tendre hymen rassemble-t-il pour vous
Les rapports, les besoins, les devoirs les plus doux?
Est-ce afin qu'ennuyé, sauvage, solitaire,
Sans but, l'homme un moment végète sur la terre,
Et, stérile habitant, laisse vide après lui

Ce fécond univers dont il n'a pas joui ?
Sans l'hymen, sans ses fruits, sans ce précieux gage,
Dans vos jeunes enfans verriez-vous votre image ?
Au moment qu'une mère enfin a mis au jour
Le don, ce don si cher d'un mutuel amour,
Regarde son souris : sur ses lèvres charmantes,
De plaisir, de douleur encor toutes tremblantes,
Son époux suit de l'œil ce souris fortuné.
D'où leur vient cette joie ? nn enfant leur est né.
Qu'Œdipe offre à tes yeux son auguste misère,
Tu le plaindras bien plus si le ciel t'a fait père.
Mais si sa fille est là consolant ses malheurs,
Malgré toi, dans l'instant, tu sens couler tes pleurs.
Est-il avec Orphée un cœur qui ne gémisse
A ces cris déchirans : Eurydice ! Eurydice !
A l'amour, à l'hymen, oui l'homme est destiné ;
Sous son joug enchanteur il veut être enchaîné.
Pour lui du vrai bonheur ce joug même est le gage ;
A sa vertu, plus ferme, il assure un otage.
Sans lui, tout le tourmente, ou la langueur l'abat.
De l'affreux égoïsme est né le célibat ;
Mais son joug plus pesant venge le mariage :
Dans le vice une fois l'homme à peine s'engage,
Qu'il n'est plus dans ses fers qu'un esclave agité,
Et pour vivre plus libre, il perd sa liberté.
Ce discours te surprend, t'embarrasse et t'attriste.
Mais voici qu'il me vient un autre antagoniste,
Un franc célibataire, égoïste achevé,
Aimable, jeune encor, dans l'aisance élevé
Je suis libre, dit-il, et la loi juste et sage
N'a forcé jusqu'ici personne au mariage.
Qu'un autre aime ses fers, j'y consens ; mais pour moi
J'entends vivre et mourir sans engager ma foi.
— Fort bien. Je te comprends sans peine, sans alarmes,
Pour toi la vie est douce, et le jour a des charmes.
Déjà, pour te nourrir, tenant son aiguillon,
Le laboureur actif commence son sillon ;

Déjà mille ouvriers, quand tu vois la lumière,
Pour t'offrir ses métaux descendent sous la terre;
C'est pour tes goûts oisifs que l'art dans ces momens
Dessine ce tableau, polit ces diamans;
Que le génie invente et redouble ses veilles,
Pour charmer ton esprit, tes yeux et tes oreilles.
Lorsqu'enfin nos guerriers, tant de fois triomphans,
Défendent tes foyers, nos femmes, nos enfans,
La loi veille à ta porte, et met par sa prudence
Ta richesse, tes droits, tes jours en assurance;
Et tu trouves très-bien, dans ton facile emploi,
Qu'on sème, qu'on travaille et qu'on meure pour toi.
Mais pour tant de bienfaits qu'autour de toi rassemble
La nature, le ciel et la patrie ensemble,
Que leur donnes-tu? rien. Pour prix de leurs bienfaits,
Tu choisis tes plaisirs, tu respires en paix.
Mais cet esprit charmant, ces grâces dont tu brilles,
Ont peut-être déjà désolé vingt familles,
Séparé de sa femme un malheureux époux,
Des traits du désespoir percé son cœur jaloux;
Ont, après son trépas, réduit à la misère
Ses enfans orphelins du vivant de leur mère,
Qui, trahie à son tour, dans l'opprobre et les pleurs,
Paiera de courts plaisirs par de longues douleurs,
Qui sait (car, possédé de feux illégitimes,
Un libertin bientôt ne compte plus ses crimes);
Qui sait si, poursuivant de timides appas,
Peut-être en cet instant tu ne tenterais pas,
Sous l'espoir d'un hymen promis avec mystère,
D'enlever en secret une fille à sa mère?
Mais que dis-je, en secret? C'est la publicité,
C'est l'éclat qui sur-tout plaît à ta vanité.
Voilà du célibat l'esprit et la maxime:
Je jouis aujourd'hui, demain que tout s'abîme;
Que le néant sur moi traîne tout après lui.
Oh! quand le noir chagrin, quand l'incurable ennui,
T'assiégeant de dégoûts, de craintes, de tristesses,

Répandront-ils sur toi leurs vapeurs vengeresses !
Mes vœux sont accomplis. Par la satiété,
Au défaut du remords, je te vois tourmenté,
Aigri par l'impuissance, usé par la mollesse,
Mort avant le trépas, vieux avant la vieillesse,
Dans ton ame indigente appeler le plaisir,
De la nature avare implorer un désir,
Et seul sur cette terre, à tes regards flétrie,
Sans la trouver jamais, chercher par-tout la vie :
Ou bien si, plus actif, superbe, ambitieux,
Pour grossir tes trésors, pour éblouir nos yeux,
A des projets hardis tu commets la fortune,
Soudain de créanciers une foule importune,
Venant à t'assaillir, sans crédit, ruiné,
D'amis voluptueux bientôt abandonné,
Mais voulant avec art sous un ris infidèle
D'un malheur trop certain démentir la nouvelle,
A ton dernier festin je te vois l'air joyeux,
Parmi les vins brillans, les mots ingénieux,
Les chants, les jeux, les fleurs, le luxe des orgies,
L'éclat des diamans, des cristaux, des bougies,
Promenant tes regards sur vingt jeunes beautés,
Quand le morne dégoût s'assied à tes côtés,
Quand la mort tient la coupe, y boire avec ivresse,
Du désespoir qui rit, l'effroyable allégresse.
Mais lorsqu'en nous charmant, l'aurore, de retour,
Dans tes yeux consternés a fait rentrer le jour,
Je te suis dans ta chambre; et là, seul, en silence,
Maudissant le soleil, détestant l'existence,
Je te vois, pour tromper la fortune en courroux,
Croyant que tout s'éteint, que tout meurt avec nous,
Armer tranquillement, d'une amorce homicide,
Le fatal instrument d'un affreux suicide,
L'approcher de ton front qui, dans quelques momens....
Le coup part.... malheureux ! tu n'avais point d'enfans !
Non, tu n'en avais point ! On ne voit point les pères
Se donner le trépas pour finir leurs misères.

Un

Un père infortuné, du moins dans ses douleurs,
Lève les yeux au ciel, laisse couler ses pleurs.
Gémit-il sous le poids de la triste vieillesse,
Sa compagne pour lui s'émeut et s'intéresse;
Sa tendresse inquiète a prévu ses besoins;
Il compte sur son cœur en recevant ses soins;
Il met encor sa main dans cette main chérie;
Il jette avec plaisir un regard sur sa vie.
Tous ses jours n'ont été qu'un tissu de bienfaits;
Il voit dans ses enfans les heureux qu'il a faits.
Si son fils est ingrat, si son fils l'abandonne,
Dans sa fille peut-être il trouve une Antigone;
Sur ce bras qui lui reste il aime à s'appuyer;
Ces larmes qu'il répand, il les sent essuyer.
Ou bien si le remords, toujours inexorable,
Tremblant à ses genoux ramène le coupable,
Je l'aperçois déjà se laissant entraîner,
A l'exemple du ciel tout prêt à pardonner.
Rien peut-il épuiser la tendresse d'un père?
Nous devons à l'hymen ce sacré caractère.
Par lui, de nos enfans formant les jeunes cœurs,
Nous sentons mieux le prix, l'utilité des mœurs.
Nous savons que leur œil nous suit ou nous contemple.
On songe à ses devoirs, quand on en doit l'exemple.
Ainsi, chez les Sabins, leurs fils respectueux
Apprenaient la vertu sur leur front vertueux.
On voyait dans leurs champs, au retour de la guerre,
Les vainqueurs de Carthage obéir à leur mère.
Le bonheur se mêlait à cette austérité.
L'hymen gardait les mœurs, les mœurs la liberté.
La famille et le chef sous le chaume ou la brique
Environnaient gaiement une table rustique.
Le soir y ramenait, après de longs travaux,
Les pères, les enfans, les pasteurs, les troupeaux.
L'amour n'était pas loin, mais, quoiqu'un peu sévère,
Il avait son souris, son regard, son mystère;
Sur-tout sa longue attente et ses heureux momens.

Vénus ! ah tu rendais pour ces chastes amans
Tes feux plus enchanteurs, ta volupté plus pure ;
Et c'était la vertu qui tressait ta ceinture.

DUCIS.

(*h*) DANSES NUES.

COMBIEN je vous regrette, ô temps, ô jours heureux !
Où dans les murs de Sparte, et dans ses plus beaux jeux,
Se partageant en chœurs, des vierges ingénues
Dansaient sans indécence, et dansaient toujours nues.
Que de secrets trésors dévoilés aux amours !
Quel charme arrondissait tous ces légers contours !
A chaque mouvement que de beautés écloses !
Quels frais monceaux de lis, mêlés de quelques roses !
Que dis-je ? aux yeux surpris de l'amant enchanté
La céleste pudeur voilait la nudité,
Et changeait le désir en un timide hommage.
O Lycurgue ! ô Lycurgue ! ô véritable sage,
De ces jeux innocens politique inventeur,
Qu'il est doux à ce prix d'être législateur !

DORAT, *Poëme de la déclamation*, CH. IV.

(*i*) THRASYBULE.

CE général des Athéniens chassa les trente tyrans, et rétablit la liberté dans Athènes. Il remporta ensuite plusieurs victoires dans la Thrace, tua dans une bataille Thérimaque, général des Lacédémoniens, et fut tué lui-même, deux ans après, dans la Pamphilie par les Aspendiens qui favorisaient les Lacédémoniens.

(*j*) LES ADIEUX DE LA VIRGINITÉ.

DEL letto nuzzial questa è la sponda :
Più non lice seguir ti : io parto : addio ;

Ti fui compagna dell' età più bionda,
E per te gloria crebbe al regno mio.
Sposa e madre or sarai, se il ciel seconda
La nostra speme, ed il comun desio.
Già vezzegiando ti carpisce, e sfronda
Que' gigli amor, che di sua mano ordio.
Disse, e disparue in un balen la Dea,
E in van tre volte la chiamò la bella
Vergine, che di lei pur anche ardea.
Scese fra tanto sfolgorando in viso
Fecondita; la man le prese, e di ella
Al caro sposo; e il duol cangiossi in riso.

CRUDELI.

(*k*) BUCHER D'ÉPHESTION.

« ALEXANDRE prépara la cérémonie des funérailles d'Ephestion, de telle sorte que non-seulement elles surpassassent en magnificence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors dans ce genre-là, mais qu'elles ne laissassent à aucun roi futur l'espérance ou le pouvoir d'aller plus loin. Il avait aimé ce favori au-delà de tout ce que l'histoire nous a conservé d'exemples fameux d'amitié réelle et sincère, et il conserva les mêmes sentimens après sa mort.

» Alexandre envoya des ordres à toutes les villes des environs de contribuer à leur magnificence, et fit publier avant toutes choses, dans les provinces de l'Asie, un édit par lequel il était enjoint d'éteindre le feu sacré dans tous les temples jusqu'à ce qu'Ephestion fût enseveli, comme on le pratiquait à la mort des rois.

» Les devins tirèrent dès ce temps-là un très-mauvais

augure de cette circonstance à l'égard du roi même. Et en effet, cet augure fut accompagné de beaucoup d'autres qui donnèrent la même indication..... Cependant les amis et tous les officiers du roi, pour complaire à leur prince, avaient fait faire des figures d'or, d'ivoire et d'autres matières précieuses. Et lui-même, ayant rassemblé des architectes et un grand nombre d'autres artistes, fit abattre dix stades (1) des murs de la ville de Babylone, qui étaient de briques; ensuite, ayant choisi la brique cuite, et ayant aplani le lieu qui devait recevoir le bûcher, il bâtit le bûcher carré, chaque côté étant d'un stade (2); ensuite, ayant partagé ce lieu en trente maisons, et ayant couvert les toits de troncs de palmiers, il fit toute cette construction tétragone. Après cela il orna toute cette enceinte; le rez-de-chaussée fut rempli de quinquérèmes d'or, au nombre de deux cent quarante, garnies, sur les épotides (3), chacune de deux archers de quatre coudées (4), un genou en terre, et de soldats pesamment armés, de cinq

(1) 1495 mètres 2 décimètres : 766 toises 4 pieds.

(2) Environ 148 mètres 526 millimètres : 76 toises 1 pied 1 ligne 2 cinquièmes.

(3) Flancs.

(4) 1 mètre 733 millimètres : 5 pieds 3 pouces 8 lignes.

Les savans, peu d'accord entr'eux, ont varié beaucoup sur les mesures anciennes, et particulièrement sur la coudée. Les uns lui donnent dix-huit pouces de long, et c'est le sentiment que nous avons suivi dans le cours de cet ouvrage. Les autres ne lui donnent que quinze pouces onze lignes. Cette opinion est celle de M. de Caylus, et nous la suivrons dans cette note qu'il nous a fournie.

coudées (1); des tapis de pourpre remplissaient les intervalles.

» L'étage au-dessus de ce premier rang était chargé de torches de quinze coudées de haut (2), garnies dans leur milieu par où on les prend, de couronnes d'or; au-dessus de la mèche, d'aigles éployés qui semblaient prendre leur vol en bas; et vers le pied, de dragons attentifs au vol de ces aigles.

» Au troisième rang de l'édifice, en remontant toujours, étaient représentées des chasses de toutes sortes d'animaux.

» Au quatrième, un combat de centaures en figures d'or.

» Au cinquième, des lions et des taureaux d'or alternativement posés.

» Au sixième enfin, étaient des trophées d'armes de Macédoniens et de Barbares, disposés de sorte que leur arrangement marquait les victoires des premiers et les défaites des seconds: le tout était surmonté par des sirènes creuses et capables de contenir les musiciens qui devaient faire l'éloge du mort en chants funèbres. La hauteur de tout l'édifice passait cent trente coudées (3); et comme les officiers et les soldats, les ambassadeurs mêmes et tous les habitans des environs, contribuèrent à l'envi aux frais de cette pompe funèbre, on dit qu'il y fut dépensé plus de douze mille talens (4).

(1) 2 mètres 153 millimètres : 6 pieds 7 pouces 7 lignes.

(2) 6 mètres 467 millimètres : 19 pieds 10 pouces 9 lignes.

(3) Environ 56 mètres 11 décimètres : 172 pieds 7 pouces 9 lignes 4 points.

(4) Soixante-quatre millions neuf cent quatre-vingt-douze

» Enfin, après avoir achevé avec la même magnificence tout ce qui concernait cette cérémonie, il ordonna que l'on sacrifiât à Ephestion comme à un dieu du premier ordre; car le hasard avait voulu qu'un des amis du roi, nommé *Philippe*, arrivant du temple de Jupiter Ammon, rapporta que l'on devait regarder Ephestion comme un dieu. Ainsi Alexandre, charmé d'être autorisé par l'oracle même, offrit le premier à Ephestion le sacrifice qu'il avait institué en son honneur; après quoi il traita splendidement la foule innombrable de monde qui l'accompagnait; ce qui lui devint aisé, par le nombre de dix mille victimes qu'il avait fait immoler à cette divinité nouvelle ».

La lecture de Diodore de Sicile a présenté à M. le comte de Caylus la description d'un monument de la plus grande magnificence, *le bûcher d'Ephestion*, dressé et décoré par les ordres d'Alexandre: il l'a mis, par la gravure, sous les yeux de l'académie; et pour satisfaire pleinement notre curiosité, il y a joint un examen détaillé des parties dont ce bûcher était composé.

En disant que ces morceaux sont dessinés d'après une description, c'est dire assez que l'on ne peut garantir la précision du tableau de ces grandes décorations; on ne doit pas espérer de la trouver complète dans le récit d'un historien qui ne paraît pas avoir une grande connaissance des arts.

mille livres, calculés à cinquante-deux livres le marc, et sur le pied du talent attique, que les Grecs, ainsi que Diodore, doivent avoir préféré dans leurs comptes. Si l'on admettait le talent babylonien, la dépense de ce bûcher aurait monté à soixante-dix-sept millions sept cent soixante mille livres.

M. le comte de Caylus déclare qu'il a profité, autant qu'il lui a été possible, de ce que les médailles lui ont fourni par rappport aux accessoires; qu'il a suppléé par les conjectures les plus vraisemblables à ce que les monumens ne lui fournissaient pas, mais qu'il ne s'est point écarté des mesures données par Diodore.

Après la traduction du récit de Diodore, M. le comte de Caylus entre dans quelques détails sur cette décoration.

Diodore se contente de dire qu'*Alexandre avait rassemblé des architectes et un grand nombre d'autres artistes*. Il ne nomme personne en particulier pour avoir présidé à cet ouvrage: ce furent apparemment le prince et sa cour qui en tracèrent le plan; le peu de rapports que l'on remarque dans les sujets divisés par bandes, peut aisément le persuader; d'ailleurs, le détail de ces mêmes parties prouve que les artistes qu'on avait rassemblés étaient grecs. Au reste, tous les objets en particulier pouvaient être d'une belle exécution, quoique dans tous les temps on ait vu des artistes faibles; mais tous ceux qui pratiquent les arts n'ont pas la tête étendue, et sont rarement capables de penser et de faire exécuter ce qu'on appelle une *machine* dont les détails soient justes et convenables, et l'on peut reprocher à ce monument de ne pas présenter cette difficulté vaincue.

Une raison de magnificence qui paraît assez mal-entendue, a pu engager Alexandre à la démolition des murs de Babylone pour placer ce bûcher. Malgré l'éloignement des temps, on démêle une affectation marquée pour le choix de cet emplacement, Alexandre

étant le maître de l'ordonner par-tout ailleurs. La plaine de Babylone était si convenable pour un pareil spectacle, et les murailles de cette grande ville auraient placé avec tant d'avantage un si grand nombre de spectateurs, que la sagesse du prince en cette occasion peut difficilement échapper à la censure; car je doute que, dans la situation où il était pendant son séjour à Babylone, on puisse admettre quelque prétexte politique pour excuser son procédé. Quoi qu'il en soit, Hérodote nous apprend que ces murs avaient cinquante coudées royales d'épaisseur et deux cents de hauteur. Il ajoute même, car il est toujours exact, que cette coudée est plus grande de trois doigts que la coudée ordinaire (1).

Diodore dit que la brique cuite fut choisie pour cet édifice. Ce choix, selon M. de Caylus, ne signifie qu'une préférence donnée sur la brique simplement séchée au soleil, et qu'on employait assez souvent en Egypte et dans la Grèce même. M. de Caylus a donné une de ces briques, et il est entré à ce sujet dans quelque détail, au premier volume de ses Antiquités. Mais l'une ou l'autre de ces briques était assez indifférente pour un bâtiment qui devait être incessamment détruit par le feu : de plus, cette brique ne pouvait avoir d'autre destination dans une construction de cette espèce, que celle de soutenir la charpente, ou plutôt d'en remplir les intervalles, et de former des escaliers dans l'intérieur.

Ensuite ayant partagé ce lieu en trente maisons, et ayant couvert les toits de troncs de palmiers.

(1) Le doigt avait un quart moins de nos pouces, un de nos pieds contenant seize doigts.

On ne peut admettre les trente maisons divisées sur les quatre faces, comme on est d'abord porté à le croire; ce partage, devant être égal, donnerait sept maisons et demie par face, et jamais on n'a compté par moitié de maison: l'obscurité du texte oblige M. de Caylus à proposer des conjectures sur cet arrangement.

Selon les mesures données par l'auteur, le plan du bûcher était d'environ soixante-seize toises (1); l'espace produit par la démolition des murs étant de sept cent soixante-six toises environ, l'intervalle du bûcher aux murailles était de chaque côté d'environ trois cent quarante-cinq toises (2) Cette distance pouvait être moins grande du côté de la ville, car Diodore ne parle de la démolition d'aucune maison; mais si cette face a été bâtie, dix maisons par face font un compte raisonnable, et que l'on peut admettre: cependant il est difficile de se persuader qu'on ait voulu se priver de l'aspect de cette ville, et des spectateurs qu'elle plaçait si naturellement. La même raison fait douter qu'on ait fermé le côté de la campagne, ces deux faces étant celles qui découvraient le plus la décoration, et qui pouvaient contenir un plus grand nombre de spectateurs; d'ailleurs, il n'est pas naturel qu'on ait voulu renfermer cette magnificence entre quatre corps de logis. Toutes les idées fondées sur l'architecture et la décoration engagent à supposer que les côtés qui regardaient la ville et la campagne étaient également libres; alors il n'y aurait eu de caché que la destruction des murs, et ces deux faces auraient été décorées chacune

(1) 148 mètres 2 décimètres.

(2) 672 mètres 75 centimètres.

par quinze maisons ; le lieu *partagé en trente maisons*, selon l'auteur, ne s'oppose point à cette distribution. Au reste, Diodore ne parle ni de leur élévation, ni de leur décoration ; il paraît seulement qu'elles devaient être également consommées par le feu ; leurs toits couverts de troncs de palmiers le font présumer. D'ailleurs, ces maisons, assez inutiles à l'objet en question, semblent avoir été construites pour satisfaire une idée de magnificence mal-entendue, mais qui cependant pouvait être exécutée, puisqu'en effet elles servaient à cacher les ruines immenses que présentait la démolition des murs, en même temps qu'elles ôtaient aux environs de ce bûcher une apparence de désert et de ruines, qui ne s'accorde point avec les décorations riches, éclatantes et terminées, qualités qu'on ne peut refuser à celles de ce bûcher.

Les *quinquérèmes* qui soutenaient la base de cet édifice, avaient apparemment une poupe ou un éperon, dont la forme présentait des distinctions ; du moins la manière dont Diodore s'exprime engage à le croire. On ne peut expliquer ces différences aujourd'hui. M. le comte de Caylus s'est contenté de faire copier dans le dessin la partie d'un vaisseau très-bien représentée sur le revers d'une médaille de Macédoine : ces parties, la poupe et la proue d'un vaisseau, ont été et seront toujours la force des bâtimens de mer ; mais elles étaient d'autant plus la défense des vaisseaux de l'antiquité, que les rameurs occupaient absolument le milieu. Il était donc assez naturel de représenter sur ce monument l'action la plus ordinaire dans les combats de mer ; et les vaisseaux étant admis dans cette décoration, il

était simple de représenter aussi ceux qui les défendaient, et de les placer dans le poste qu'ils occupaient ordinairement.

On y voyait donc des archers à la persienne, et des soldats pesamment armés à la macédonienne; mais chaque face du bûcher étant d'un stade (1), et cette face étant ornée de soixante poupes, elles devaient par conséquent se joindre et former, pour ainsi dire, un plan continu. Cette jonction devait produire un mauvais effet; elle présentait de trop petites parties, en comparaison de celles qu'elles soutenaient; elle paraît d'autant plus déplacée, qu'elle se trouvait à la hauteur de l'œil, et qu'enfin, selon la construction des anciens, les poupes présentaient de fort petits détails, diminués encore en cette occasion par la masse de deux archers un genou à terre, qui avaient plus de cinq pieds de hauteur, et par les soldats pesamment armés, dont la hauteur était de plus de six pieds. Ainsi, quoique ces poupes occupassent une largeur de sept pieds et demi, ces hommes armés et représentés sans doute en action, étaient fort serrés. L'archer à genou représenté sur la planche, est copié d'après les médailles perses connues sous le nom de *dariques*, et M. de Caylus, n'ayant trouvé aucun exemple de soldat pesamment armé sur les médailles grecques, il a fait copier ceux dont Diodore fait mention, d'après une figure de soldat carthaginois rapportée dans le cinquième volume de ses Antiquités; il leur a seulement donné le casque qu'il a trouvé sur les médailles.

Ephestion avait le commandement des soldats pe-

(1) 148 mètres 526 millimètres : 76 toises 1 pied 1 ligne.

samment armés, lorsqu'Alexandre descendit par le fleuve Eulée jusqu'à l'Océan, après la défaite des Perses et l'expédition des Indes. Ce peut être pour cette raison qu'on a vu cette espèce de soldats plus fréquemment répétée dans cette décoration.

Des tapis de pourpre remplissaient les intervalles. Nous avons vu que les poupes ou les éperons se joignaient; il faut donc croire que ces tapis couvraient la charpente et la brique qui formaient le reste de cet étage et qui couronnaient les parties de vaisseaux. Quelque magnifiques que l'on doive croire ces tapis, il est aisé de sentir combien la différence de leur travail et l'éclat de leurs couleurs produisaient un effet peu convenable à la base d'une décoration dont l'objet était aussi grave, et dont les autres ornemens différaient autant par leur genre et par leur matière. Quant à ce qui regarde ces tapis de pourpre travaillés en Phénicie, et plus particulièrement à Tyr, on ne peut faire aucune difficulté de les comparer à nos tapisseries. Lucien nous donne la description d'un palais qui doit absolument convaincre de leur rapport.

Que pourrait-on dire de ces grandes torches dont le milieu était orné par des couronnes d'or, et dont l'extrémité inférieure groupait avec des dragons attentifs au vol des aigles placés au-dessus des mèches? On peut se représenter aisément la maigreur de ces torches parallèles et nécessairement placées à une distance égale. Diodore ne parle point de leur nombre; mais elles laissaient au moins entr'elles le jour du vol des aigles et la place nécessaire aux dragons. A quelque distance qu'on les ait disposées, les attributs d'aigles et de dragons

seront toujours, ce me semble, peu convenables à l'objet de cette décoration.

La raison des différentes chasses et des combats de centaures qui occupent le troisième et le quatrième étage, paraît difficile à comprendre; on ne sent pas le rapport que ces sujets peuvent avoir avec Ephestion.

Les lions et les taureaux posés alternativement au cinquième étage, paraissent aussi peu convenables à l'ornement d'un bûcher que les décorations des étages précédens; il semble seulement que ces animaux, étant d'une grandeur inégale, formaient une espèce de feston, dont l'effet était d'autant plus saillant que ce bas-relief était placé au-dessus de deux autres composés de corps plus maigres. La comparaison qu'on ne pouvait s'empêcher de faire avec ces lions et ces taureaux, qui paraissent avoir été traités d'un grand bas-relief, et dont le volume était plus considérable et la disposition plus espacée, faisait nécessairement paraître les autres encore plus méplats, quoiqu'ils fussent moins élevés; et ce procédé est absolument contraire à toutes les règles de la composition dépendantes du point de vue.

Les trophées des vainqueurs et des vaincus paraissaient ensuite. Cet étage est le seul qui soit décoré convenablement et conséquemment. M. de Caylus a tiré ce qu'il a pu des médailles de Macédoine, pour ne point blesser le costume, c'est-à-dire le bouclier rond et chargé de différens ornemens, mais toujours simples; il a également suivi la crête du casque, ainsi que les deux piques ou javelots de longueur. A l'égard des Perses, il n'a pu trouver que les casques en forme de bonnet, qui n'étaient vraisemblablement que la coiffure des princes,

et non pas celle des soldats; mais il suffit, dans des cas pareils à celui-ci, que l'on aperçoive une variété approchante, ou du moins convenable en général.

Pour les sirènes creuses, la représentation s'accordait avec la fable reçue; mais cette décoration était aussi éloignée du sujet que la place en était ridicule. Quelque considérable qu'ait été le nombre des musiciens que les sirènes étaient capables de contenir, on ne peut croire que les éloges qu'ils prononçaient et les chants qu'ils faisaient éclater à la louange d'Ephestion, aient été bien entendus de l'assemblée.

Il est vrai qu'en 1750 on plaça des musiciens sur la grande corniche sur laquelle le tambour du dôme de Saint-Pierre est posé, et que ces chœurs de musique furent entendus très-distinctement de ceux qui étaient dans l'église. Cette corniche est élevée au-dessus du pavé de 234 palmes romaines (1), ce qui s'éloigne peu de l'élévation de ce bûcher; mais la musique de Saint-Pierre était renfermée, par conséquent la voûte rabattait les tons qui montent toujours, comme on le sait; au lieu que rien ne s'opposait à l'évaporation de ceux qui sortaient des sirènes placées en plein air. Il faut donc croire que la multitude des musiciens a suppléé à ce petit inconvénient, ou plutôt qu'il suffisait d'entendre sortir quelque bruit d'une décoration si vaste, pour diriger son intention: mais quand on a voulu mettre le feu à ce bûcher, on peut croire que les musiciens ne se sont point fait attendre pour abandonner les sirènes, ce qui a dû causer une confusion et un tumulte peu convenables dans une si auguste cérémonie.

(1) 52 mètres 57 centimètres : 161 pieds 9 pouces de roi.

Il paraîtra téméraire, sans doute, de ne pas approuver une production des arts qui a paru sous le règne d'Alexandre, et qui a été exécutée par des Grecs; mais tout a ses exceptions, et la vérité n'admet point la prévention.

On peut dire, en premier lieu, que Babylone n'était point la Grèce; en second lieu, le courage et l'intrépidité d'Alexandre seront médiocrement blessés, si l'on reproche à ce prince quelque chose contre le goût, dans la manière d'orner et de décorer.

Horace, plus connaisseur sans doute en matière de poésie que dans les opérations des arts, refuse au vainqueur de l'Asie le discernement nécessaire pour juger du mérite poétique; mais il lui attribue un goût fin et délicat en fait d'ouvrages des arts.

Judicium subtile videndis
Artibus (1)....

M. de Caylus lui conteste ce talent. « Alexandre, dit-il, était né grand; mais le désir de l'être paraît avoir été sa principale affection : il est mort dans un âge où ce goût n'avait pu se démentir, par la raison qu'il avait eu trop de succès, et qu'il était trop jeune et trop fougueux pour être éclairé et corrigé. C'est donc dans ce caractère qu'il faut chercher la raison des plus médiocres événemens de sa vie.

» Ce fut par un désir de grandeur qu'il voulut que le seul Lysippe fît son portrait en sculpture; il était regardé comme le premier de son art, il était donc le seul qui fût digne de faire passer à la postérité la figure

(1) Horat. l. II, ep. I.

d'Alexandre. Apelle mérita la même distinction pour la peinture, par le même motif : il avait senti la grandeur d'Homère et reconnu qu'il méritait la réputation du plus grand des poètes, il le portait toujours avec lui. Ce n'est point à dire qu'il en fît souvent la lecture ; il avait non-seulement d'autres plaisirs à satisfaire, mais des occupations plus importantes : il l'enferma dans la dépouille la plus précieuse de ses victoires ; et ces petites faveurs suffisent aux princes pour recevoir les honneurs de la postérité.

» Pour brûler le corps de son ami, il fait abattre près de huit cents toises des murs de Babylone. Personne n'ignore que les murailles de cette grande ville étaient alors regardées comme une des merveilles du monde. On ne peut douter que ce prince ne fût le maître d'établir ce bûcher par-tout ailleurs ; mais il fallait de grandes et d'éclatantes opérations, et cette démolition devait faire une grande impression sur les esprits.

» Il est vrai que le goût de la décoration n'a répondu ni à sa grandeur, ni à sa magnificence ; mais on peut répondre que les parties agréables n'étaient point l'objet de cette entreprise ».

» Quoique le goût ait été différent dans les siècles et dans les pays divers, cependant toutes les nations sont toujours convenues qu'un objet mérite des reproches quand il est surchargé d'ornemens qui n'ont pas plus de rapports entr'eux que de relation avec l'objet principal. Telle est la décoration que Diodore nous a décrite. Elle est d'une singularité d'autant plus surprenante, que le grand siècle de la Grèce pour les arts était déjà commencé.

» On

» On peut inférer de cette réflexion, que Lysippe n'était point avec Alexandre quand il donna ses ordres pour le bûcher : il est même vraisemblable que ce prince n'avait auprès de lui aucun homme sur lequel la grandeur simple, juste et élégante des monumens de la Grèce eût fait impression ; et quand il en aurait eu, la vérité des arts n'a souvent pas plus d'accès auprès des rois que les autres vérités. Il faudrait, pour que celle-là pût se soutenir auprès du trône, que la confiance des princes s'adressât à un homme instruit, sincère et désintéressé, au point de ne pas craindre le ressentiment des courtisans qu'il contredirait ; mais l'artiste a besoin de plaire et de faire sa cour pour conserver sa place, et ne pas abandonner sa subsistance. D'ailleurs le repos, si nécessaire à la composition et à l'exécution des arts, était banni d'une armée victorieuse, établie dans un pays riche et nouvellement conquis. La gloire, la victoire et tous les écarts de la vanité des jeunes conquérans ne refusaient aucune des idées qui se présentaient ; ils les adoptaient, quoique mal conçues, mal digérées et corrompues par le luxe de l'Asie : ils proposaient tout, et voulaient entasser les Perses, les Macédoniens, les vaisseaux, les tapis de Phénicie, les centaures, les lions, les sirènes, etc. L'espace était grand ; le bûcher, formé en pyramide, était d'une élévation supérieure à tous les autres bûchers : les figures et les ornemens étaient d'or ou dorés ; c'était donc un bel ouvrage et digne du vainqueur de l'Asie.

» Non-seulement Alexandre avait été frappé à la vue de ce genre de monument en Egypte, mais il faut remarquer que cette forme de bâtiment, décorée par

bandes comme ce bûcher, se voit encore aujourd'hui dans les plus anciennes pagodes de l'Inde. On sait combien les usages de cet ancien pays ont été peu altérés : ce bûcher pouvait donc être l'assemblage de tout ce que les Grecs avaient vu dans leurs conquêtes ».

CHAR FUNEBRE D'ALEXANDRE.

« Philoclès étant archonte d'Athènes, et Rome ayant pour consuls C. Sulpitius et Q. Aulius, Aridée, chargé de transporter le corps d'Alexandre, de Babylone au temple de Jupiter Ammon, se préparait à remplir cette fonction. Il fit d'abord construire le char sur lequel on devait poser le corps du roi ; et comme ce char répondait à la gloire du héros qu'il devait porter, non-seulement par les frais de sa construction, car on y avait employé plusieurs talens, mais encore par l'élégance et la convenance de ses ornemens, j'espère qu'on ne verra pas sans intérêt la description que je vais en donner.

» On fit sur la mesure du corps un cercueil d'or battu au marteau, que l'on remplit à moitié d'aromates propres à embaumer et à conserver le corps. Sur le cercueil il y avait un dais, ou une couverture aussi d'or, qui couvrait exactement toute la surface : on avait étendu au-dessus de ce cercueil un tapis brillant, broché d'or, auquel pendaient les armes dont le roi s'était servi en différentes batailles ; car on voulait que toute cette représentation eût rapport à ses actions.

» On fit approcher le char qui devait porter le corps. On avait construit sur ce char une voûte d'or ornée d'écailles formées par des pierres précieuses; la largeur

de la voûte était de huit coudées (1), et sa longueur de douze (2) : au-dessous de ce toit et dans toute sa longueur, il y avait un trône d'or carré qui occupait tout l'espace ; il portait des tragélaphes (3) en relief représentés à mi-corps, auxquels étaient suspendus des anneaux d'or de deux palastes (4), et ces anneaux portaient une couronne de pompe resplendissante et brillante de toutes les couleurs.

» Au haut du char, on avait placé une frange formée en réseau et qui portait de très-grosses sonnettes, pour annoncer de loin l'approche du char.

» A chaque angle de la voûte, il y avait une Victoire d'or portant un trophée.

» Le péristile qui précédait cette voûte était d'or, avec des chapiteaux ioniques ; au dedans du péristile, il y avait un réseau d'or de l'épaisseur d'un doigt, orné de quatre cadres parallèles, chargés de figures de la hauteur des murs. Dans le premier, il y avait un char très-bien travaillé, sur lequel était monté Alexandre tenant un sceptre resplendissant. Autour du roi était une garde de Macédoniens pesamment armés, et une autre de Perses nommés *mélophores ;* les pesamment armés avaient le pas. Le second cadre représentait des éléphans armés en guerre, portant sur le devant des Indiens, et sur le derrière des Macédoniens avec leurs armures ordinaires. Dans le troisième, on voyait des troupes de cavalerie qui imitaient les évolutions d'un

(1) 3 mètres 448 millimètres : 10 pieds 7 pouces 4 lignes.
(2) 5 mètres 172 millimètres : 15 pieds 11 pouces.
(3) *Voyez* ci-après la dissertation.
(4) *Ibid.*

combat. Le quatrième représentait des vaisseaux équipés pour une bataille navale.

» A l'entrée de la voûte, il y avait des lions d'or qui regardaient ceux qui entraient.

» Entre chaque couple de colonnes on avait placé une acanthe d'or qui serpentait insensiblement jusqu'aux chapiteaux. Au-dessus de la voûte et du milieu du toit s'étendait un tapis exposé à l'air, surmonté d'une couronne taillée en feuille d'olivier : elle était très-grande; et quand elle était frappée des rayons du soleil, elle produisait un éclat vif et tremblotant, en sorte que de loin on croyait en voir partir des éclairs.

» Le train sur lequel cette voûte était posée avait deux essieux et quatre roues à la persienne ; les moyeux et les rais étaient dorés, et la partie qui portait à terre était de fer. L'extrémité des essieux était d'or, et représentait une tête de lion portant entre ses dents un fer de lance ; de plus, tout le corps du char était suspendu avec un artifice si merveilleux que, tenant tout entier à un seul point comme à son centre d'équilibre, il n'y avait point d'inégalité de terrain qui pût lui faire perdre le niveau.

» Il y avait quatre timons, à chacun desquels étaient attachés quatre jougs l'un derrière l'autre, et à chaque joug étaient attelés quatre mulets, ce qui faisait en tout un attelage de soixante-quatre mulets.

» On avait choisi les plus forts et les plus grands ; chacun d'eux avait sur la tête une couronne dorée, à droite et à gauche de la mâchoire une sonnette d'or, et au cou un collier chargé de différentes pierres précieuses.

» Cet appareil qui paraissait toujours plus magnifique qu'on ne l'avait annoncé, attira un nombre prodigieux de spectateurs à son départ et tout le long de sa route. On se rendait en foule de toutes les villes voisines sur son passage, et on l'accompagnait au loin pour le voir plus long-temps. Il était précédé et suivi, outre les gens de guerre, d'un grand nombre d'ouvriers, ou pour aplanir les chemins, ou pour réparer les accidens qui pouvaient arriver au char même.

» Aridée avait employé près de deux ans aux préparatifs de cette pompe funèbre; il la conduisit depuis Babylone jusqu'en Egypte.

» Ptolémée, qui avait beaucoup respecté Alexandre, vint, accompagné d'une grande escorte, au-devant de son corps jusqu'en Syrie, où l'ayant reçu, il se chargea avec un grand zèle du reste de la marche. De là il jugea à propos de le transporter, non au temple de Jupiter Ammon, comme on en avait eu le dessein, mais dans la ville d'Alexandrie bâtie par le feu roi lui-même, et dont il avait fait, dès le temps de sa fondation, une des plus belles villes du monde. Ptolémée y fit donc élever un temple qui, par sa grandeur et sa structure, fut trouvé digne du nom d'Alexandre. Ptolémée y déposa le corps du héros, et accompagna ce dernier devoir de sacrifices et de jeux funèbres, qui non-seulement procurèrent à Ptolémée une grande estime de la part des hommes, mais qui semblèrent même attirer sur lui la bienveillance particulière des dieux ».

Ce passage de Diodore de Sicile a fourni à M. de Caylus un autre sujet d'examen et de critique. Il s'agit

du char qui, après la mort d'Alexandre, porta, de Babylone à Alexandrie, le corps de ce prince : machine fameuse, cercueil de la grandeur et de la vanité humaine, où était couché froid et immobile ce redoutable conquérant, dont l'ardeur turbulente avait troublé le repos de la moitié de la terre, et se préparait à embraser le reste.

On fit, sur la mesure du corps, un cercueil d'or battu au marteau. Cette manière de travailler mettait plus en état de donner le poids que l'on voulait au cercueil.

On le remplit d'aromates propres à embaumer et à conserver le corps. Il paraît qu'Alexandre ne fut point embaumé à la manière des Egyptiens.

Sur le cercueil il y avait un dais, ou une couverture aussi d'or, qui couvrait exactement toute la surface. Un dais ou une couverture ne sont pas synonymes : quoique leur objet soit le même en général, ils ne présentent point une idée pareille; il se pouvait que l'un et l'autre fussent également d'étoffe. Cependant M. de Caylus croit que, dans cette circonstance, il faut entendre un dais de métal élevé au-dessus du cercueil; et Diodore paraît en donner la preuve en disant tout de suite : *On avait étendu au-dessus du cercueil un tapis brillant, broché d'or.* Il n'est pas douteux qu'il ne soit ici question d'une étoffe et vraisemblablement d'une tapisserie; mais son emploi aurait rendu absolument inutile le dais ou la couverture dont on vient de parler, car elle les eût cachés à tous les regards. Ils étaient donc séparés; l'un devait être suspendu, l'autre devait couvrir le cercueil. Les armes du prince suspendues à ce tapis, confirment cette opinion.

On avait construit sur ce char une voûte d'or ornée d'écailles formées par des pierres précieuses La coupe et l'élévation que l'on peut consulter dans l'Histoire de l'académie des inscriptions, d'où cette dissertation est tirée, tome 31, feront sentir la forme et l'espèce de cette voûte ou de cet espace terminé par une niche arrondie et décorée par des pierres précieuses disposées en écailles.

La largeur de la voûte était de huit coudées (dix pieds sept pouces quatre lignes), *et sa longueur de douze coudées* (quinze pieds onze pouces).

Au-dessus de ce toit était un trône d'or carré qui occupait tout l'espace, c'est-à-dire que le dedans de cette pièce ou de cette chambre était occupé par un trône qui faisait allusion à celui d'Alexandre. On verra par ce qui suit qu'il n'occupait pas tout l'espace, et que cette façon de parler signifie seulement qu'il dominait dans le lieu, comme cela devait être.

Le trône portait des tragélaphes en relief représentés à mi-corps, auxquels étaient suspendus des anneaux d'or de deux palastes ou de huit doigts : la palaste était une mesure de quatre doigts, et le doigt avait huit lignes.

Le tragélaphe était un animal fantastique, moitié cerf et moitié bouc : cet assemblage doit avoir eu quelque sens caché; c'était un ornement en usage dans ce temps-là, car il en est encore parlé ailleurs. Il faut convenir que des têtes saillantes et chargées d'anneaux sont toujours riches et convenables dans la décoration.

Jusqu'ici cette description ne présente aucune diffi-

culté; mais elle devient embarrassante quand Diodore continue en ces termes :

Ces anneaux servaient à suspendre une couronne de pompe resplendissante et brillante de toutes les couleurs. Il fallait nécessairement que les têtes et les anneaux fussent élevés pour suspendre cette couronne : cependant l'auteur semblerait plutôt éloigner cette idée que l'admettre. Pour accorder cette nécessité avec l'obscurité du passage, il faut croire que ce trône avait un couronnement sur lequel ces têtes étaient placées dans l'objet de porter cette couronne.

L'épithète de pompe que l'auteur donne à cette même couronne, pourrait faire croire que les anciens en avaient quelqu'une particulièrement consacrée aux représentations d'un grand apparat; mais la description générale, et sur-tout l'éclat que Diodore accorde à celle-ci, persuade qu'elle n'avait point d'autre particularité que sa magnificence.

Au haut du char on avait placé une frange formée en réseau, et qui portait de très-grosses sonnettes pour annoncer de loin l'approche du char. Ces sonnettes ainsi disposées devaient rendre l'effet de cette sonnerie continu; mais cette précaution paraît bien inutile pour une voiture attelée d'un si grand nombre de mulets déjà chargés d'un pareil ornement, précédée et suivie par des armées et des troupes d'ouvriers. Depuis longtemps les précautions inutiles sont le malheur des décorations; elles ont leur source dans la faiblesse de ceux qui ordonnent, et dans le grand nombre d'avis qu'on écoute.

A chaque angle de la voûte, il y avait une Victoire

d'or portant un trophée. Quoiqu'on lise dans le texte *à chaque angle de la voûte,* il ne faut pas croire qu'un genre d'ornement si convenable et si bien pensé que ces Victoires, ait été placé dans la voussure; en ce cas, on ne l'aurait distingué qu'après qu'on serait entré dans l'intérieur et même fort avant: il est même très-vraisemblable que la permission de monter sur le char n'a été accordée qu'à fort peu de personnes. Je crois donc que ces Victoires étaient placées sur des piédestaux à chacun des angles de la voûte, ou peut-être du cercueil; par conséquent le trône n'occupait pas tout l'espace du fond.

Le péristile qui précédait cette voûte était d'or avec des chapiteaux ioniques. M. de Caylus donne dix pieds à ce péristile; il se fonde sur les proportions de la voûte: on verra plus bas des preuves de cette opinion tirées de la chose même.

Au dedans du péristile, il y avait un réseau d'or de l'épaisseur d'un doigt. L'épaisseur de cette étoffe était bien considérable, elle n'était assurément pas facile à manier.

Ce réseau était orné de quatre cadres parallèles, chargés de figures de la hauteur des murs. On doit regarder l'ouvrage dont ces cadres étaient remplis comme des bas-reliefs dont il est vrai que la matière n'est point indiquée; mais par toutes sortes de raisons, on doit être persuadé qu'elle était d'or, ou tout au moins dorée, comme les autres parties de la décoration. Le réseau même sur lequel ces cadres étaient posés, confirme cette opinion. Il est de plus très-certain que les figures de ces bas-reliefs ne pouvaient être de la hauteur des

murs, comme le texte de Diodore le certifie ; les sujets auraient eu trop de hauteur pour leur largeur, en ne comptant même qu'un sujet de chaque côté : on en sera convaincu par le détail que l'auteur en donne plus bas. Quoi qu'il en soit, ces cadres remplissaient les parties latérales de ce péristile. Toute la magnificence de la chambre voûtée ne pouvait être distinguée, ni même aperçue par aucun de ceux qui voyaient passer le char; car il fallait être dans l'intérieur pour en juger, et l'espace, considérable pour le dedans d'un char, était bien médiocre pour recevoir les curieux : toutes ces richesses entassées pouvaient donc être comparées au coffre d'un avare.

Le détail de ces quatre sujets serait inutile à donner, leur composition se conçoit aisément; le premier présente seulement deux observations à faire : *Autour du roi était une garde de Macédoniens pesamment armés, et une autre de Perses nommés* mélophores; les pesamment armés avaient le pas. Ces *mélophores* portaient ce nom par la raison d'une pomme d'or placée à l'extrémité inférieure de leurs piques. Ce qui est dit ici du *pas*, prouve que la droite ou la gauche sont observées depuis long-temps à l'égard des troupes. Mais pour revenir à ces cadres, il suffit de dire qu'ils ne pouvaient avoir qu'environ cinq pieds en hauteur et en largeur, et qu'ils remplissaient les deux faces latérales et intérieures de ce péristile, ou de cet espace qui précédait la salle du trône. Le côté de l'entrée devait être fort ouvert, ainsi que la porte intérieure, d'autant qu'elle ne paraît avoir été ornée que par les lions que Diodore décrit ainsi :

A l'entrée de la chambre, il y avait des lions d'or qui regardaient ceux qui entraient. Cet ornement, raisonnable en lui-même, le devient encore plus dans cette place; il conduisait l'œil au cercueil, et de là au trône: cette partie de la décoration est juste et convenable.

Entre chaque couple de colonnes, on avait placé une acanthe d'or qui serpentait insensiblement jusqu'aux chapiteaux. Ce feuillage ainsi placé prouve ce qui a été dit plus haut, sur la façon dont le péristile était fermé.

Au-dessus de la voûte, et du milieu du toit, s'étendait un tapis exposé à l'air. On ne peut douter que ce tapis ne fût d'étoffe, puisqu'il recouvrait des objets solides, et qu'il était *surmonté d'une couronne taillée en feuille d'olivier.* Cette couronne, par sa forme, sa grandeur, sa composition, et la place qu'elle occupait, était l'objet le plus apparent de cette pompe. *Elle était très-grande; et quand elle était frappée des rayons du soleil, elle produisait un éclat vif et tremblotant, en sorte que de loin on croyait en voir partir des éclairs.* On peut ici donner quelqu'essor à son imagination, et ne pas regarder ce tapis comme étant placé sans mouvement et sans pli sur ce toit; il pouvait au contraire cacher le corps ou l'armature qui soutenait la couronne, et pendre ou tomber de la couronne même, pour donner à cette décoration, non-seulement une sorte d'agrément, mais encore en augmenter la magnificence par une ampleur qui produit toujours une richesse, du moins à l'œil.

Le train sur lequel cette voûte était posée, avait deux

essieux et quatre roues à la persienne. Quand la disposition des quatre roues ne serait pas appuyée par Diodore sur un usage de la Perse, on sent bien qu'une voiture semblable à celle que nous examinons, ne pouvait être formée comme un char de guerre ou de course, c'est-à-dire n'être portée que sur deux roues.

Les moyeux et les rais étaient dorés, et la partie qui portait à terre était de fer. On voit par ce détail, que les mêmes raisons d'utilité ont fait, depuis plusieurs siècles, employer les mêmes matières pour les objets pareils; les bandes de nos roues ne sont point disposées autrement : il est vrai que le fer devait être rare à Babylone, et que cette précaution était par conséquent plus recommandable dans cette partie du monde.

L'extrémité des essieux était d'or, et représentait une tête de lion portant entre ses dents un fer de lance. Les anciens ont ajouté à l'ornement des moyeux celui de l'extrémité des timons. M. de Caylus en a rapporté des exemples dans le recueil de ses Antiquités (1).

De plus, tout le corps du char était suspendu avec un artifice si merveilleux que, tenant tout entier à un seul point comme à son centre d'équilibre, il n'y avait point d'inégalité de terrain qui pût lui faire perdre le niveau. Nous ne pouvons juger que par le fait de ce ressort en lui-même, et de tous les moyens employés pour le conduire à sa perfection. Toutes les réflexions que l'on peut faire à cet égard sont bien à l'avantage des connaissances et des pratiques mécaniques des anciens; car, sans aucune prévention, on ne peut se dispenser d'admirer le travail et l'industrie nécessaire

(1) Vol. v, pl. LXXXIX, num. 10 et 11.

pour exécuter avec solidité un ressort obéissant de tous les côtés et de tous les sens aux mouvemens d'une machine dont le poids était si considérable..... Pour donner au moins une idée très-générale du mérite de cette suspension et de sa mobilité, c'est ici le lieu de rapporter les proportions et les mesures que ce char pouvait avoir. La proportion et le détail de la matière donnent toujours une idée assez approchante de la pesanteur. La voûte, selon les mesures données par Diodore, avait quinze pieds onze pouces de longueur (1). On sait qu'Alexandre n'était pas grand; par conséquent son cercueil, quoiqu'à moitié rempli d'aromates, n'aura pas eu plus de cinq pieds six pouces (2); il restera donc dix pieds cinq lignes (3) pour placer le trône aux pieds duquel le corps était posé. Ce trône pouvait avoir deux ou trois marches, fort basses à la vérité, par lesquelles on pouvait monter sans toucher au cercueil; il suffisait en ce cas de la satisfaction de l'œil, car on sent bien que personne ne fit l'essai de ce trône. La largeur de cette voûte étant donnée de dix pieds sept pouces (4), le trône aura eu deux pieds six pouces (5): cette largeur aurait pu être moindre, mais on doit supposer qu'on a rendu dominante une partie si essentielle à la grandeur des rois. Les piédestaux des deux Victoires placées aux côtés de ce trône, auront également deux pieds six pouces: nous aurons donc en-

(1) 5 mètres 172 millimètres.
(2) 1 mètre 187 millimètres.
(3) 3 mètres 263 millimètres.
(4) 3 mètres 439 millimètres.
(5) 812 millimètres.

core cinq pieds (1) partagés en deux ; pour aborder les marches du trône.

On conviendra sans peine que ces décorations ne doivent pas être estimées aussi sévèrement que celles d'usage, qui demandent toutes les commodités de l'espace, et qui concourent même à la dignité de l'objet.

Le péristile, ne devant point avoir, selon toutes les règles, autant de longueur que la pièce qu'il précède, n'avait que dix pieds (2) ; les bas-reliefs dont ses parties latérales étaient ornées, obligent de lui donner cette proportion. Le péristile était carré, et l'ouverture qui communiquait à la salle du trône, devait être fort grande pour éclairer et découvrir, au moins par cette ouverture, le principal objet de la décoration. Ainsi quinze pieds onze pouces (3) de longueur pour la voûte, dix pieds (4) pour le péristile, et quelques pouces pour le renfoncement de la corniche, font environ vingt-sept pieds (5), que l'on doit tout au moins accorder au plan de ce char, sur dix pieds sept pouces quatre lignes (6) de largeur donnée par l'auteur.

Aridée paraît avoir été servi par des artistes plus entendus et plus conséquens dans leurs idées, que son frère dans la construction du bûcher d'Ephestion. Il semble qu'on a eu plus d'attention pour satisfaire le coup-d'œil, dans la composition de ce char, et qu'on

(1) 1 mètre 624 millimètres.
(2) 3 mètres 25 centimètres.
(3) 5 mètres 172 millimètres.
(4) 3 mètres 25 centimètres.
(5) 8 mètres 775 millimètres.
(6) 3 mètres 448 millimètres.

s'est moins écarté des proportions générales : on peut en conclure que l'on a donné plus de hauteur que de longueur à cette espèce de bâtiment, et qu'il a eu trente pieds (1) d'élévation, auxquels il faut ajouter quatre pieds (2) pour la couronne qui surmonte le bâtiment, et deux (3) pour le demi-diamètre des roues.

Le corps du train avait tout au moins vingt-huit pieds (4) de longueur, sur onze pieds sept pouces quatre lignes (5) de largeur. On sent bien que le charronnage de cette voiture n'étant pas léger, c'est lui donner bien peu d'augmentation : les roues devant être de la plus grande force, les essieux avaient au moins dix-huit pieds (6) de longueur.

Il faut convenir que la charpente de ce train avait été difficile à construire, pour la rendre en même temps solide et roulante, lorsqu'elle était chargée d'un poids pareil à ce bâtiment : nous ne pouvons pas même estimer ce poids; car l'approximation de l'estime ne peut être fondée que sur une comparaison fréquente, et nous en sommes bien éloignés.

Il s'agit à présent de réfléchir sur la manière dont les mulets pouvaient être attelés *Il y avait quatre timons, à chacun desquels étaient attachés quatre jougs l'un derrière l'autre ; et à chaque joug étaient*

(1) 9 mètres 75 centimètres.
(2) 1 mètre 3 décimètres.
(3) 65 centimètres.
(4) 9 mètres 1 décimètre.
(5) 3 mètres 773 millimètres.
(6) 5 mètres 85 centimètres.

attelés quatre mulets, ce qui faisait un attelage de soixante-quatre mulets. Le détail dans lequel entre M. de Caylus, facilite l'intelligence des moyens employés pour un attelage des plus composés. Les jougs qui servent aux chevaux se placent à la hauteur de leurs épaules; et quand il n'y a qu'un seul attelage, le timon est plus court que celui auquel on attache des bœufs, qui doit avoir toute la longueur de l'animal, puisqu'ils sont attelés par leurs cornes: mais quand ces timons sont alongés par d'autres attelages qui les précèdent, ils exigent d'autant plus de longueur, l'encolure et la tête des chevaux ou des mulets devant trouver sa place ou son espace dans chaque attelage, à la réserve du dernier.

Pour placer les quatre mulets de chaque attelage particulier, M. de Caylus donne neuf pieds (1) d'espace entre chaque timon, ce qui fait que la traverse régnante devant le char ou le grand palonnier, auquel leurs traits sont attachés, a quarante-huit pieds (2) d'étendue. Les dix-huit ou vingt pieds (3), excédant de chaque côté la largeur du char, demandaient à être soutenus avec une grande intelligence: mais la force des bois que le char, ou plutôt le train du char, exigeait nécessairement, rend cet excédent possible, et lui suppose une force suffisante pour porter cette traverse. Sans pousser l'examen des moyens jusqu'au scrupule, nous ne pouvons douter de l'exécution, et

(1) 2 mètres 925 millimètres.

(2) 15 mètres 6 décimètres.

(3) 5 mètres 85 centimètres, ou 6 mètres 50 centimètres.

l'on

l'on sent même qu'il ne serait pas impossible de la répéter, si quelque circonstance y pouvait engager.

Ces jougs demandent encore quelques observations particulières. Les trois premiers timons de ce char auront eu vingt-sept pieds (1), en les comptant à neuf (2) chacun, et ce dernier n'en aura que huit (3), ce qui fait en tout trente-cinq pieds (4); et si l'on ajoutait un pied par timon, pour laisser à l'animal un peu plus de liberté dans ses mouvemens, la totalité aurait eu trente-neuf pieds (5). On peut trouver des bois de sapin de cette longueur; on peut en assembler d'une autre qualité, et leur donner même beaucoup de force; mais cette longueur aurait produit un poids considérable que les mulets étaient obligés de porter: il n'est donc pas étonnant *qu'on eût choisi les plus forts et les plus grands.* Ces animaux étaient d'ailleurs plus capables que des chevaux de porter et de tirer en même temps; cependant on peut croire que, pour la facilité du service, ces timons étaient brisés à leur naissance; c'est-à-dire qu'on amenait chaque couple de mulets attelé à son timon particulier, par conséquent attaché à son joug (6), et qu'ainsi on plaçait

(1) 8 mètres 775 millimètres.

(2) 2 mètres 925 millimètres.

(3) 2 mètres 6 décimètres.

(4) 11 mètres 374 millimètres.

(5) 12 mètres 675 millimètres.

(6) Le passage de cette dissertation ne paraît pas plus clair que le texte d'Athénée. S'il y avait seize mulets de front sur quatre timons, il devait y en avoir quatre, et non pas *un couple*, attachés à un seul timon.

successivement chaque timon à l'extrémité l'un de l'autre, en le fixant par une cheville arrêtée et garrottée de façon que le timon ne pouvait se détacher.

Il faut encore considérer qu'il n'était pas possible qu'un seul homme, placé sur le devant du char, conduisît soixante-quatre mulets; il est donc vraisemblable qu'il y avait un homme monté sur un des mulets de chaque attelage, ou, si l'on veut, de chaque timon; et ces cochers, ou ces postillons, pouvaient aisément recevoir, par des signaux convenus, ou même à la voix, l'ordre de celui qu'on avait placé sur le devant du char à ce dessein. On ne doit point oublier que ces jougs servaient de palonniers, c'est-à-dire que les traits des couples qui précédaient y étaient attachés.

Chacun (des mulets) *avait sur la tête une couronne dorée, à droite et à gauche de la mâchoire une sonnette d'or, et au cou un collier chargé de différentes pierres précieuses.* Les oreilles de ces mulets devaient apporter quelqu'obstacle à la position de cette couronne; ainsi il y a apparence qu'elle était soutenue, de chaque côté de la têtière, par un montant qui l'élevait à la hauteur convenue au-dessus des oreilles. A l'égard des sonnettes, il est singulier qu'on en ait toujours donné à ces animaux, ou du moins, que cet usage se soit perpétué sans interruption; car on en voit des exemples plus récens dans les jeux du cirque de l'ancienne Rome.

Cet équipage était précédé ou suivi, outre les gens de guerre, d'un grand nombre d'ouvriers, ou pour aplanir les chemins, ou pour réparer les accidens qui pouvaient arriver au char même. Il n'est point étonnant qu'une machine de ce poids, de cette largeur, et suspendue sur

un seul point, par un ressort dont la force supérieure devient inconcevable, ait été accompagnée d'un si grand nombre d'ouvriers, pour réparer les accidens qui devaient arriver à tous les instans.

Aridée avait employé près de deux ans aux préparatifs de cette pompe funèbre. Ce temps n'est pas trop long pour faire les modèles, pour les examiner, pour fondre et réparer tous les ornemens : ce même temps était nécessaire aussi pour approuver ou refuser les projets sur l'exécution du train et du tirage.

Il la conduisit depuis Babylone jusqu'en Egypte. Diodore aurait bien dû nous dire combien ce voyage employa de temps, et comment cette voiture a surmonté des obstacles inévitables : telle est la difficulté du tirage de soixante-quatre mulets, qui devait être absolument égal et uniforme, malgré les montagnes, plus pénibles à franchir, mais moins dangereuses encore que les descentes : car enfin les soixante-quatre mulets, attelés de si loin, ne pouvaient retenir, dans une descente, un poids pareil à celui de cette voiture, qui dans ce cas ne dépendait que des seize premiers mulets. Il est à présumer que les hommes qui la suivaient, pouvaient la retenir avec des cordages ; il se peut même qu'ils eussent le secours de quelques machines : on ne manquait, dans cette occasion, ni de bras ni d'argent. D'un autre côté, on doit se persuader que les montagnes, coupées et élargies, ainsi que les ponts et les chemins, dans une distance si considérable (1), ont coûté beaucoup plus de peine et causé plus de dépense que le char même. Plus ces difficultés paraissent insurmontables

(1) Elle était de plus de trois cents lieues.

dans la spéculation, plus leur exécution semble tenir du prodige, plus il faut admirer les anciens; car on ne peut aller contre le fait : le char, parti de Babylone, est arrivé à Alexandrie.

Le corps devait être porté dans le temple de Jupiter Ammon ; mais Ptolémée, qui était venu au-devant avec ses troupes jusqu'en Syrie, préféra de le porter à Alexandrie. M. de Caylus, qui sentait approcher la fin de sa vie, lorsqu'il composait ce mémoire, fait ici cette réflexion : « Il est bien mal de ne pas suivre les dernières volontés d'un homme; cependant on peut excuser Ptolémée d'avoir conduit le corps de son bienfaiteur dans la ville qu'il avait fondée, à laquelle il avait donné son nom, et dans laquelle Ptolémée lui-même faisait son séjour en qualité de successeur d'Alexandre ».

M. de Caylus termine ainsi ce mémoire : « Je sens, dit-il, que la construction de ce char et la manière de le tirer souffrent beaucoup de difficultés dans mon explication ; mais quand bien même Diodore parlerait en homme plus entendu dans les arts, ou avec plus de détail et de clarté, comme historien, on sait combien les descriptions sont ordinairement vagues, et combien la carrière de l'imagination est vaste et étendue. Quand les objets décrits par les anciens sont un peu compliqués, on ne les approche que par des à peu près; c'est une route que l'on ne suit que par estime : chaque lecteur devient auteur. Ces raisons, dit-il, doivent faire excuser mes erreurs ; on me les pardonnera, si l'on veut bien faire une attention : c'est que personne n'avait encore entrepris le dessin de ces anciennes magnificences ».

(*l*) L'AME DU LICENCIÉ.

« Deux écoliers allaient ensemble de Pénafiel à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassaient, après s'être désaltérés, ils aperçurent, par hasard, auprès d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venait abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver, et ils lurent ces paroles : *Ici est enfermée l'ame du licencié Pierre Garcias.*

» Le plus jeune des écoliers, qui était vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit, en riant de toute sa force : *Rien n'est plus plaisant. Ici est enfermée l'ame.... Une ame enfermée...! Je voudrais savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe.* En achevant ces paroles, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même : *Il y a là-dessous quelque mystère; je veux demeurer ici pour l'éclaircir.* Celui-ci laissa donc partir l'autre, et, sans perdre de temps, se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre : il fit si bien, qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse de cuir qu'il ouvrit; il y avait dedans cent ducats avec une carte sur laquelle étaient écrites ces paroles en latin : *Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription, et fais un meilleur usage que moi de mon argent.* L'écolier, ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle était auparavant, et reprit le chemin de Salamanque, avec l'ame du licencié.

» Qui que tu sois, ami lecteur, tu ressembles à l'un ou l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis cet ouvrage, sans prendre garde aux instructions morales qu'il renferme, tu n'en retireras aucun fruit; mais si tu le lis avec attention, tu y trouveras, suivant le préccpte d'Horace, l'utile mêlé à l'agréable ».

LE SAGE.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

SECONDE PARTIE.

FÊTES POLITIQUES.

CHAP. Ier. *Fêtes des Héros de la fable.* — *A Achille, fils de Thétis et de Pélée.* Page 1

A Ajax, fils de Télamon et de Péribée. 2

A Eaque, aïeul de Teucer. 3

A Alcatoüs, fils de Pélops, qui tua le lion de Cythéron. 4

A Amphiaraüs, devin, fils d'Oïclès. ibid.

A Adraste, fils de Talaüs et de Lysianasse, et l'un des sept chefs devant Thèbes. 5

A Androgée, fils de Minos. ibid.

A Néoptolème, fils d'Achille. 6

A divers Héros. 8

A Conidas. 10

A Thésée, qui réunit les peuples de l'Attique. ibid.

CHAP. II. *Fêtes publiques et militaires ; et de quelques Institutions bizarres. — La Réunion.* Page 11
Fêtes d'Union, ou Fédération de la Grèce. ibid.
Cérémonie militaire ; lustration de l'Armée. 13
A la Victoire. 14
Châtiment des Célibataires. 22
La Gymnopédie ; les Danses nues, fête lacédémonienne. 24
CHAP. III. *Fêtes historiques, ou fêtes de la Reconnaissance et de l'Adulation. — Réflexions générales.* 27
Un Grec des derniers âges à son fils. 31
Fête de la liberté d'Athènes. A la mémoire de Thrasybule. ibid.
De Brasidas, fils de Tellis. 37
De Télésilla. 39
CHAP. IV. *Fêtes civiles et domestiques.* 45
Cérémonie nuptiale. ibid.
Le premier jour des Noces. 46
Le lendemain. 51
La Naissance. 52
Le Nouveau né. 53
Le septième jour. 55
Inscription dans la Tribu. 57

L'Adolescence. Page 60
Fêtes diverses. 62
CHAP. V. *Honneurs funèbres rendus aux Guerriers morts pour la patrie.* 64
Éloge des Guerriers morts dans la guerre du Péloponèse, composé par Aspasie. 65
Éloge des Guerriers morts dans la guerre du Péloponèse, prononcé par Périclès. 91
CHAP. VI. *Magnificence des fêtes données à Alexandrie.* 108
Fête donnée à Alexandrie, par Ptolémée Philométor. 112
Pompe de la fête. 114
CHAP. VII. *Fêtes grecques; Appendix. — Fêtes oubliées, inconnues, ou dont les détails ne sont point parvenus jusqu'à nous.* 147
A Saturne (Chronia, Peloria). 151
Serment civique. 154

ALMANACH GREC.

Observations préliminaires. 171
Des Auteurs qui avaient publié des Calendriers en Grèce. 210
Divisions de l'Almanach. 212
Tableau des Planètes. 212
Zodiaque. — Phénomènes. 213

Astrologie empirique. Page 215
Noms des Signes et leur ordre. ibid.
Des groupes d'étoiles attachées au Taureau. — Des Pléïades et des Hyades. 217
Constellations boréales, au nord de l'équateur. 225
Constellations australes, au midi de l'équateur. 229
Des Paranatellons. 233
Le Jour, la Nuit, les Heures. ibid.
Manière de compter les jours. 235
Des Jours heureux et malheureux, ou les prédictions du Poète théologien. 236
Des Mois. 239
Mois athéniens, depuis la réforme du Calendrier par Méton, Callippe et Hipparque, et pendant les beaux siècles de la république. ibid.
Des Divinités qui président aux Mois. 242
L'Année civile. 244
De l'Année des Grecs. 245
Olympiades. 248
De la grande Année, ou des grands Cycles et des Apocatastases. ibid.
Des Eclipses. 249
Calendrier; jours de fêtes; événemens remarquables. 251

TROISIÈME PARTIE.

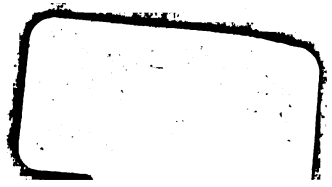
DANSES DES GRECS.

Avertissement. Page 282
De l'Orchestrique, ou de la Danse. — Observations. 283
Craton et Lucien, dialogue. 284
Importance de la Danse. 324
Origine de la Danse. — Définition qui en a été faite par les Philosophes. 325
Premier emploi de la Danse. 328
De la Danse sacrée des Grecs. 329
Danses publiques sacrées. 331
Danse de l'Hymenée. ibid.
Danse dramatique. 342
Danse tragique. ibid.
Danse comique. 343
Danse satyrique. 344
Danse lyrique. 345
Pantomime. 346
Noms et caractères des Danses dramatiques, — Danses tragiques. 348
Danses comiques. 350
Danse lyrique. 352
Danses satyriques. ibid.
Noms et caractères des diverses Pantomimes. 354

Danses guerrières. Page 363
Danses guerrières. — Chœurs des Lacédémoniens. 371
Danses particulières de quelques peuples, ou usitées dans certaines circonstances, de différentes classes de citoyens, ou des mimes dans les festins et les fêtes particulières. Ils répétaient dans ces dernières une partie des Danses dramatiques. 377
Danses lascives, licencieuses. 390
Notes. — Tombeaux d'Achille, de Patrocle, etc. 395
Amphiaraüs. 396
Adraste. 404
Androgée. 406
Réunion des peuples de l'Attique. 408
Horreurs de la guerre. 409
Contre le Célibat. 410
Danses nues. 418
Thrasybule. ibid.
Les adieux de la Virginité. ibid.
Bûcher d'Éphestion. 419
Char funèbre d'Alexandre. 434
L'ame du Licencié. 453

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410